This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

WIDENER
HN T331 X

42568.23.14.30

HARVARD COLLEGE
LIBRARY

THE GIFT OF
CHARLES SHEPARD LEE
Class of 1910

2

à Renée Maupérin
Mlle Marthe de Leuz

TRÈS RUSSE

la ancien
de la famine
très-tendres hommages
de Jean Kerver
qui la 2ère déjà en Sonia
Linitinof.

DU MÊME AUTEUR :

MODERNITÉS, poésies, 1 vol. in-18 jésus..... 3. 50

LE SANG DES DIEUX, avec un dessin d'après Gustave Moreau, 1 vol. in-18 jésus (chez Lemerre)..... 3. 50

LA FORET BLEUE, avec un dessin d'après Sandro Botticelli, 1 vol. in-18 jésus (chez Lemerre)..... 3. 50

LES LÉPILLIER, roman de mœurs normandes, 1 vol. in-18 jésus..... 3. 50

POUR PARAITRE PROCHAINEMENT :

LES PELURES, roman de mœurs parisiennes, 1 vol. in-18 jésus..... 3. 50

EN PRÉPARATION :

LES BONNES AMES, scènes de la vie de province, 1 vol. in-18 jésus..... 3. 50

APRÈS VÊPRES, scènes de la vie normande, 1 vol. in-18 jésus..... 3. 50

JEAN LORRAIN

TRÈS RUSSE

Avance tes lèvres. Mes baisers ont le goût d'un fruit, qui se fondrait dans ton cœur.

(Tentation de saint Antoine.)
GUSTAVE FLAUBERT.

PARIS

NOUVELLE LIBRAIRIE PARISIENNE

E. GIRAUD ET CIE, ÉDITEURS

18, RUE DROUOT, 18

1886

Tous droits réservés.

42568.23.14.30

HARVARD
UNIVERSITY
LIBRARY
APR 28 1966

A MONSIEUR ELEMIR BOURGES

Mon cher Bourges,

Le plaisir que j'ai pris à vous lire, a toujours été si sincère et votre accueil si cordial, que c'est pour moi une joie profonde et rare de pouvoir vous dédier à vous, l'auteur du Crépuscule des dieux, *cette Belcredi au petit pied.*

JEAN LORRAIN.

Paris, 1886, mars.

TRÈS RUSSE

Première Partie

TRÈS RUSSE

— Permettez-moi, madame, de vous présenter mon ami Jacques Harel : Monsieur Harel ; Madame Livitinof.

La jeune femme inclinait légèrement la tête avec un imperceptible et joli mouvement d'épaules, et après un « Très enchantée, monsieur, c'est vous l'auteur de ces belles marines, Mauriat m'a souvent parlé de vous, » elle me tournait presque aussitôt le dos, et fixant la mer criblée de soleil, éblouissante comme un miroir :

— Est-ce vraiment si fatigant que cela, Mauriat,

de marcher sur les galets : j'ai presque envie de retourner par la grève à Yport.

Nous étions, Mauriat, elle et moi, tous les trois debout sur la plage, devant ce triste et lamentable Casino de Fécamp, dont les baraquements de bois peints en ocre rouge et en jaune de chrome détonnent si cruellement devant le plus bel horizon d'océan qui soit peut-être de Cherbourg à Ostende : devant nous, à perte de vue, cinq lieues de hautes falaises verticales et droites comme un mur, crénelées à leur sommet comme des tours, fuyaient, toujours diminuées, dans la direction d'Yport et d'Étretat, dont on apercevait distinctement le premier porche de pierre, se détachant net dans le bleuissement lumineux du large. C'était l'heure du bain : accroupis sur le galet, des groupes de femmes inélégantes et bavardes faisaient mal à voir, au milieu de smalas d'enfants pleurards, occupées les unes de quelque bande

de tapisserie aux couleurs criardes, les autres de quelque *magazine* de cabinet de lecture ; les plus jeunes épiant de l'œil les évolutions de deux ou trois jeunes hommes, élégants du cru, sanglés dans des jaquettes de coupe déjà ancienne et coiffés de chapeaux gibus : plus loin, avec des piaillements de poules pondeuses et des gestes de kanguroos, les mains bêtes et les coudes au corps, des demoiselles maigres, à l'horrible et décent costume de laine noire à longue jupe, se trempaient dans la vague sous l'œil indifférent d'un assez beau gars, au teint cuit de hâle, la chemise de flanelle rouge plaquée au torse large, le maître baigneur : c'est d'ailleurs le coup d'œil ordinaire de cette plage merveilleusement belle, si ce n'est la plus belle de Normandie, mais à jamais discréditée dans l'esprit du Parisien par un public d'habitués tel, que la vue seule en fait reprendre immédiatement le train à tout boulevardier assez dis-

trait pour n'être pas descendu à l'avant-dernière station de la ligne, à la station des Ifs, où l'on correspond pour Étretat. Étretat, c'est autre chose, c'est le frou-frou de l'élégance, de la vie et du mouvement: deux sœurs que ces deux stations de bains voisines, assises au pied de la même falaise et baignées par le même océan, mais deux sœurs dont Fécamp est l'aînée, une aînée disgracieuse, vertueuse et revêche, tandis que la cadette, rieuse, raffinée et légère est la jolie femme de la saison: Fécamp est la plage maussade, embourgeoisée, bourgeoisante, honnête et bien faite pour dégoûter à jamais de la vertu, si la vertu est aussi mal habillée et d'aspect aussi terne. Aussi étais-je assez étonné d'y rencontrer une femme de l'allure et de la tenue de celle à laquelle Mauriat venait de me présenter: Madame Livitinof, ce nom ne m'était pas inconnu et pourtant il n'éveillait rien dans ma mémoire, aucun souvenir; je ne faisais que

l'entrevoir sans pouvoir détailler ses traits. Madame Livitinof avait le visage enveloppé d'un épais voile de gaze de soie blanche, trois fois ramené sur ses joues; mais si épais que fût ce voile, il n'était pas assez impénétrable encore pour m'empêcher de constater l'éclatante et solide dorure des cheveux, une oreille petite et nacrée, ourlée de rose comme un coquillage, et dans la blancheur des voiles, les deux traits d'ombre de fins sourcils très arqués et de très longs et très fournis cils noirs: je n'en vis pas plus ce jour-là, mais dans sa façon de porter, à peine appuyée à l'épaule, sa large ombrelle de foulard écarlate, dans son joli salut, nuancé d'impertinence, il y avait une telle indifférence, une telle sûreté de soi et une telle habitude de commandement, qu'on devinait aussitôt la jolie femme, née dans le luxe, les hommages, rassasiée de flatteries et s'en souciant, au reste, comme d'une nèfle mûre.

D'ailleurs elle ne me regardait plus et Mauriat pas plus que moi : les yeux tournés du côté d'Yport, comme poursuivant une idée fixe, elle se taisait : sa silhouette svelte, se détachant sur le bleu du large, en paraissait plus fine et plus svelte encore ; elle avait fermé son ombrelle, et s'appuyant du bout sur le galet, faisant, de son autre main, un rempart à ses yeux contre la réverbération de la mer, elle semblait calculer mentalement les distances.

— Combien de kilomètres, disait-elle tout à coup à Mauriat, vous disiez trois ou quatre ?

— Oh ! trois tout au plus, mais vous n'y songez pas. C'est éreintant ce galet, qui vous croule sous les pieds, vous avancez d'un pas, vous reculez de quatre : vous en aurez pour une heure au moins... et, chaussée comme vous l'êtes, c'est une entorse sûre que vous irez chercher !

— Mais je suis chaussée en conséquence ; je n'ai pas les affreux talons que vous croyez. Et

elle avançait un pied un peu long, mais singulièrement étroit, effectivement serré dans un soulier vernis à talon plat: un bas de soie noire, si ténu, que la chair rose transparaissait au travers des mailles, moulait au-dessus d'un cou-de-pied, un peu fort, une si fine et si délicate cheville, que je ne pus m'empêcher de sourire à la pensée de ces frêles attaches s'escrimant contre trois kilomètres de galets.

— Ah! vous souriez, dit-elle, eh bien! vous allez voir. Mauriat, je rentre par la grève; vous m'accompagnez, n'est-ce pas?

— Et la voiture? répliquait mon ami.

— La voiture... eh bien! allez dire à Petchorine qu'il rentre à vide à la maison... et le dîner pour sept heures. Il y a une heure et demie de marche, dites-vous! Petchorine arrivera avant nous.

— Oh cela! certainement.

— Eh bien?

— Vous le voulez?...

— Je le veux.

Mauriat saluait et remontait vivement l'escalier de planches, qui conduit au boulevard, je restai seul avec Madame Livitinof.

— La mer descend-elle au moins? hasardai-je en souriant dans ma moustache.

— Comment, pourquoi demandez-vous cela?

— C'est que si la mer montait, vous ne pourriez passer; quand la marée est dans son plein, l'eau baigne le pied de la falaise.

— Alors si la mer montait, nous ne pourrions...

— A moins d'être une excellente nageuse, et Mauriat, lui, ne l'est pas excellent nageur, vous risqueriez, madame, de noyer mon ami et d'être peut-être aussi noyée avec lui.

— Vraiment! au pied de ces hautes falaises, devant ce coucher de soleil, en face de cet immense horizon, ce serait un beau décor!

Mauriat revenait : heureusement la mer ne montait pas, toute information prise auprès du maître baigneur, elle descendait et allait encore découvrir de la plage. « Ce que femme veut, Dieu le veut, » murmurai-je en m'inclinant devant Madame Livitinof. Elle ne me répondit pas, et posant sa main gantée sur l'épaule de Mauriat :
— Allons, en route, dit-elle.

Je les vis s'éloigner tous deux, elle toute blanche, onduleuse, la marche balancée sous son énorme ombrelle rouge à pois blancs ; c'était l'antithèse de sa toilette, car elle était vêtue d'une légère et voltigeante robe de foulard blanc, constellé de pois rouges, comme taché de gouttelettes de sang. Mauriat tantôt marchait auprès d'elle, tantôt s'arrêtait et lui offrait la main devant quelque bloc à franchir : je les suivis longtemps des yeux, longtemps le point éclatant de l'ombrelle courut au bord des vagues, comme un coquelicot errant, puis ils

s'enfoncèrent au pied des rocs et disparurent, confondus avec les grisailles de la grève; un jeune homme du pays m'aborda : — Quelle est donc cette dame qu'accompagnait M. Mauriat? me demanda-t-il.

— Ma foi, je n'en sais rien, répondis-je au curieux, quelque « dixième Muse », et prenant par les planches, je regagnai assez maussade mon buggy, qui m'attendait sur le boulevard : dans le Casino, sur la terrasse, un groupe de femmes entourait mon interlocuteur ; on l'interrogeait à son tour : évidemment Madame Livitinof avait fait sensation sur les habitués de cinq heures.

— Madame Livitinof?... il y a bien une Madame Livitinof que j'ai vue chez ma mère, mais ce n'est pas la vôtre ; la mienne est la belle-sœur du richissime ingénieur russe, le Livitinof des

grandes entreprises de chemins de fer, c'est une femme déjà mûre, un peu forte...

— Et la mienne est mince comme une anguille.

— Donc, ce n'est pas cela, d'ailleurs Livitinof, le riche, est garçon...

— Il a pu se marier.

— Tout arrive ; mais c'est peu probable. Le mariage aurait fait du bruit, ce Livitinof a quelque chose comme vingt-huit ou trente millions, tout ce qu'il y a de plus roturier, du reste. A Paris, la grande colonie russe ne le voyait pas et il n'y a que ma mère... ; d'ailleurs Madame Livitinof la belle-sœur est née, — c'est une Laniskhine, — en premières noces princesse Borof. Restée veuve, sans fortune, avec un fils, elle a épousé Livitinof le frère, en prévision des millions de l'ingénieur, dans l'espoir évident de redorer la couronne fermée de son petit Borof, et puis... d'abord Madame Livitinof est brune ; désolé, cher monsieur, de ne

pouvoir vous donner le petit renseignement.

Et M. de Morgan, touchant légèrement les bords de son chapeau de paille, faisait siffler sa badine et allait rejoindre sur la plage Madame de Morgan de la main gauche, en train de faire baigner les enfants.

Cette Madame Livitinof m'avait trotté toute la nuit par la tête; son étrangeté de ton et d'allures, son intimité avec Mauriat, sa visible insouciance à mon égard m'avaient piqué, intrigué, mordu au vif. J'étais rentré tout nerveux à la ferme; dès l'aube je m'étais mis en campagne, avide de renseignements.

Si Madame Livitinof était vraiment du monde auquel, par ses manières, elle semblait appartenir, il n'y avait de Fécamp à Étretat qu'un homme qui pût me renseigner exactement à son égard, Olivier de Morgan, le fils aîné de la belle Madame de Morgan, une des plus grandes fortunes foncières de France et une des beautés

attitrées du second Empire dont le salon, aujourd'hui éclectique, s'ouvre, chaque printemps, à tous les talents et aux demi-talents du monde des arts et de la littérature. Conduit par Mauriat à un des mardis soirs de Madame de Morgan, je n'avais fait qu'y entrevoir, sans y attacher attention, la silhouette fine et nerveuse de son fils aîné, Olivier de Morgan; aussi n'avais-je pas été peu surpris de le retrouver l'été suivant, lui, le clubman et l'homme de cheval, cité dans tous les échos de sport de Paris et de Londres, paisiblement installé, avec femme et enfants, dans une villa de la falaise de cette maussade et bourgeoise ville de Fécamp. Olivier de Morgan n'était pas marié, mais il avait, d'une danseuse connue jadis à l'Opéra, trois enfants, qu'il adorait. Cet élégant se trouvait être un père; il avait retiré la mère du corps de ballet, lui avait fait une situation de femme d'agent de change, et, trois mois par an, il venait vivre avec elle la

vie patriarcale et tranquille au bord de la mer. Effroi des boulevardiers et des mondains, Fécamp était bien la plage qu'il lui fallait ; de Morgan y était sûr de l'incognito. C'était la troisième année qu'il y revenait : il vivait là au grand air, préoccupé de continuelles parties de pêche et excursions à cheval, en voiture avec les enfants ; une vraie vie de bourgeois bourgeoisant. Dans la ville on les croyait mariés ; de Morgan suivait la basse messe du dimanche, et la dépense de la villa étant forte, les fournisseurs de la ville disaient, gros comme le bras, Mon sieur et « Madame Morgan » : de Morgan avait supprimé le de comme attirant trop l'attention. Nous seuls, Mauriat et moi, les avions reconnus et respections leur incognito : de Morgan avait rompu, de lui-même, la gêne de la situation en venant à nous le premier nous prier de lui garder le silence ; nous échangions un salut et nous parlions de loin en loin. Lui, tout à ses enfants,

à sa maîtresse, ravi de ne plus avoir à entendre parler de ce monde qui lui prenait neuf mois de son année et toutes les nuits de son hiver. Madame de Morgan, elle, vivait très à l'écart, ne voyant, n'essayant de voir personne, toujours entourée d'une smala de mères et de tantes à tartans et à chapeaux bizarres, — la seule ombre à ce tableau, — mais c'est le destin de ces irrégulières retirées même de la galanterie, d'avoir à traîner après elles la famille dont elles sont sorties : on reconnaît le forçat au boulet, le passé d'une femme à son entourage ; à part cela, très correcte.

Olivier de Morgan, rencontré le matin même au Casino, sur la terrasse, s'était fait un plaisir de se prêter à mon enquête, un peu alarmé lui-même du voisinage d'une femme de son monde à cause de sa mère et des bavardages. Mais, tout renseignement pris, Madame Livitinof était une inconnue, avec circonstances aggravantes à

sa charge : il existait une vraie Madame Livitinof, qui n'était pas elle ; elle rentrait donc dans les faux numéros, dans les aventurières.

J'en étais à la fois ennuyé pour elle, que j'avais mieux jugée au premier abord, et enchanté pour Mauriat, dont j'étais rentré la veille un peu jaloux, dépité de le voir en si beau pays de connaissance... J'allai vite, rue des Fossés-du-Roi, heurter au vieux logis, où Mauriat vien passer trois mois, six mois, parfois neuf mois par an, selon son caprice ou ses dépenses ; là, j'espérais le confesser et me distraire à ses dépens. Mauriat était absent, retourné à Yport, où il passe maintenant toutes ses journées, ajoutait la vieille bonne avec un soupir qui en disait long. Je ne lui en demandais pas tant et, un peu confus de mon indiscrétion, je rentrai à la ferme, où je me jurai, à moi-même, d'attendre les événements.

— Harel ! Harel !

J'arrêtai mon cheval et me retournai sur mon siége : là-bas, à travers champs, un homme courait après moi ; quand il fut à dix pas, je reconnus de Morgan.

— Vous ! à pied, par ici...

— Oui, je viens d'Yport par la falaise avec mon monde et les enfants ; je vous ai vu de loin, j'ai couru... il y a du nouveau.

— Quoi ?

— Madame Livitinof...

— Eh bien?

— Je sais qui c'est, je l'ai vue... : c'est une blonde très svelte et très bien faite, elle habite la villa mauresque et...

— Mais achevez donc, et elle est...

— Attendez... voilà les enfants... vous allez à Fécamp, je vais monter auprès de vous et je vous conterai cela en route; laissez-moi prévenir mon monde.

Au tournant d'une haie, là-bas, en plein champ de lin en fleurs, une nappe bleue et verte immobile sous l'azur implacable des ciels normands d'août, des têtes d'enfants venaient d'apparaître, auréolées d'immenses chapeaux de paille, émergeant comme des fleurs plus grosses et plus fraîches au-dessus d'énormes bottelées d'herbes folles piquées de coquelicots; de Morgan courait à leur rencontre, une silhouette de femme, la tête cachée sous une grande ombrelle rouge, s'avançait derrière eux.

Nous étions en rase campagne, entre Yport et Fécamp, moi, arrêté dans mon buggy sur la grande route, en plein soleil, eux, dans le petit sentier des fermes, ombragé de haies et de cavées, la route et le sentier longeant parallèlement le plateau, la route à cinq cents mètres, le sentier à deux cents de la falaise... Au loin, très loin, au-dessus du bleu verdissant des lins, sous un ciel pur et d'un bleu qui brûlait, une bande d'un bleu plus pâle, comme argenté, la mer.

— Voilà, dit de Morgan en sautant à côté de moi dans le buggy, vous me jetterez à la sente des douaniers, avant d'entrer en ville... je serai de suite à la villa... Quel temps, hein ! est-ce assez splendide?... et cette odeur de lin, on mange du miel !

— Et Madame Livitinof? fis-je en rendant les rênes.

— Madame Livitinof?...

— Oui, vous la connaissez ?

— Madame Livitinof... je crois bien que je la connais ;... d'abord Madame Livitinof est lady Sore.

— Lady Sore !

Je connaissais aussi ce nom-là, il m'était même beaucoup plus familier que celui de Madame Livitinof, lequel m'avait pourtant frappé comme un écho le jour où Mauriat l'avait prononcé devant moi sur la plage, mais ma mémoire était aujourd'hui aussi rebelle que le jour de ma présentation.

— Lady Sore, répétais-je machinalement ; alors, cette Russe serait Anglaise ?...

— Oh ! êtes-vous assez peu Parisien ! et de Morgan éclatait de rire ; lady Sore est tout ce qu'il y a de plus russe... non, vraiment, sérieusement, vous n'avez jamais entendu parler de lady Sore ?

— Non, je suis peintre.

— Et vitrier... Eh bien! je vais vous faire ma petite note biographique, d'après les racontars; je ne garantis rien. Lady Sore, aujourd'hui Madame Livitinof (ce qui est à prouver), il y a douze ans Mademoiselle de Gouttief, tout ce qu'il y a de plus russe et très, très, très jolie; à seize ans déjà très en vedette dans le monde où l'on pose, où l'on cite et où l'on s'amuse, promenée, exhibée et archimontrée, — au printemps à Paris, l'hiver à Nice, à Monaco, l'été sur les plages de Trouville à Ostende, — par sa mère, encore très belle, la comtesse de Gouttief; Madame de Gouttief, exilée de Vienne, sans aucune ressource connue, menant grand train et, disait-on, aux gages de la police secrète du tzar: voilà pour la mère.

— Diable!

— Sur un ordre de la préfecture, assure-t-on, ces dames quittent Paris pour Londres; Mademoiselle de Gouttief y devient la jolie Madame

Wilhenson, femme très légitime d'un très gros commerçant de la City, très riche et très commun, William Wilhenson and Company : très grand luxe, attelages à Hyde-Park, chevaux remarqués à Epsom, loge et diamants à Covent-Garden, le diable et son train, mais reçus nulle part : Walter Crane fait son portrait, ce qui la lance un peu ; quand son mari se ruine dans des spéculations malheureuses et se tue, Mademoiselle de Gouttief s'éveille veuve...

— Et ruinée ?

— Non, il lui reste un million, le million que son mari lui a reconnu en apport et qu'elle n'abandonne pas à la faillite. Avec ce million, elle joue les veuves inconsolables à Cannes, à Nice et le littoral, et y épouse ce vieux fou de lord Hildeby, marquis de Sore, membre de la Chambre des lords et pair d'Angleterre ; très haute situation : la marquise de Sore est reçue chez les princes et chez la reine ; d'ailleurs, con-

duite irréprochable. Madame de Gouttief, la mère, a totalement disparu de l'horizon; sa fille lui sert, dit-on, une pension en Italie ; lord Hildeby, marquis de Sore, très malade (ses amis disent épuisé), vient s'installer à Bordighère, où la vertu de la marquise reçoit, dit-on, son premier accroc.

— Avec ?

— Un chevalier d'industrie, le prince Gregory Natchef, un Russe comme elle, qui l'enlève et lui vole ses diamants dans la nuit... Scandale immense, le Gregory est arrêté, les diamants rendus à temps, la femme de chambre de lady Sore arrêtée et condamnée avec le Gregory. Les neveux de lord Hildeby ont prétendu que la marquise de Sore avait reconnu cinquante mille livres à sa femme de chambre pour se laisser condamner, et cela sous le fallacieux prétexte que cette fille, en sortant de prison, épousait Harry Lees, le jockey favori du duc d'Halton ;

mais cela est à prouver... En somme, lady Sore sortit intacte de cette aventure, mais non insoupçonnée... C'est alors que lord Hildeby meurt assez à propos dans ce fatal Bordighère, de la science profonde des baisers de lady Sore, disent toujours les mêmes héritiers, et Mademoiselle de Gouttief redevient une seconde fois libre.

— Ce qui lui fait deux maris tués sous elle, et alors ?...

— Et alors, dame ! beaucoup d'aventures lui sont prêtées, à la marquise de Sore. Lord Hildeby ne lui avait laissé que peu de chose, toute la fortune étant réversible sur la tête d'un neveu, et lady Sore avait de grands goûts de dépense ; elle vivait l'hiver à Florence et à Venise, le printemps à Vienne et à Paris, l'été en Suisse, menant grand train, mangeant au bas mot deux cent mille francs par an, et cela avec quatre-vingt mille livres de rente, moins que cela même...

Jolie comme elle est, on lui a prêté beaucoup de banquiers : on cite lord Chateyd, le vieux marquis de Gordes et autres sexagénaires, ce qui lui a valu le nom de lady Succession ; on lui connaît cependant des caprices. J'avais un ami qui s'est fait tuer pour elle, ce grand enfant de Ramont Larive, à Nice même, il y a trois ans, la première année de son veuvage... Cette femme a un peu de tout dans son passé : de la boue, de l'or et du sang... En un mot, c'est une de ces grandes courtisanes cosmopolites, qui, fortes d'un beau nom et d'un passé de grandes aventures, dédaignent les piétons et ne détroussent que les voyageurs en chaise de poste armoriée et dorée, comme les bandits de grands chemins ; néanmoins, très capable d'une fantaisie pour le pâtre assis au bord de la route... si le pâtre a quelque figure... Avec cela un visage de vierge ;... très grande dame en somme... L'avez-vous vue ?

— Non, elle avait un voile.

— J'oubliais ; oh ! elle est très jolie, mais vraiment très jolie ; j'en aurais été volontiers amoureux... mais j'étais alors trop jeune.

— Quel âge a-t-elle donc ?

— Oh ! vingt-huit ans, pas plus : à seize ans à Paris, mariée à dix-huit ans, veuve au bout de trois ans, remariée en 1879 à lord Hildeby-Sore, — il est mort en mars 1882, — nous sommes en août 1885, elle a bien vingt-huit ans, un an de moins que moi ;... je l'ai connue bien jolie.

— Très dangereuse alors !

— Assez... Mais, à propos, que vient-elle faire ici ?... A Yport il n'y a rien à faire pour elle, ni ici ni dans les environs ;... je n'y vois ni prince héritier, ni Anglais millionnaire.

— Il y aurait vous.

— A la rigueur, reprenait-il en riant, et je suis une proie bien mince... Que diable vient-

elle faire, ici, dans ce trou d'Yport, entre Étretat et Fécamp ?

— Se reposer peut-être.

— Oh ! ces femmes-là ne se reposent jamais ; je la croyais en Angleterre. Serait-elle allée en Russie ? Ce vieux routier de Livitinof est trop malin pour l'avoir épousée, bien qu'après tout, ancien forban et jeune aventurière... A propos, je l'ai vue qui sortait à cheval avec votre ami Mauriat.

— Avec Mauriat, oui, c'est bien elle ;... où cela ?

— Mais devant chez elle ; elle habite dans le bois la villa mauresque, elle était en amazone, Mauriat l'accompagnait : elle a amené cinq chevaux et trois voitures avec elle ; tout cela est logé à l'hôtel Hivard. Elle fait émoi dans le pays.

— Et Mauriat était auprès d'elle ?

— Et rayonnant de joie ; il ne m'a même pas

vu... vous les croiserez sans nul doute en rentrant chez vous ce soir ;... ils ont pris par les bois du côté d'Étretat... Mais voici mon sentier, voulez-vous arrêter ?... Merci et charmé d'avoir pu vous renseigner cette fois...

— C'est moi qui vous remercie.

— A propos, me dit-il avant de quitter le marchepied, quelle fortune peut avoir votre ami Mauriat ?

— Heu ! vingt-cinq mille francs de rente.

— Peuh ! c'est bien maigre pour elle ;... mais, puisque vous êtes son ami, un seul mot : dites-lui de se méfier... il me paraît assez facile à emballer, le « poète » ; et il se mit à gravir l'étroit raidillon de la côte.

Facile à emballer, certes, je le savais facile à emballer, ce nerveux de Mauriat : à la fois naïf et sceptique, partial et généreux, cruel comme une femme, doux comme un enfant, mobile dans ses affections, tenace dans ses haines, bon, irascible, impressionnable, hautain et familier, l'arc-en-ciel lui-même; tel était Mauriat. Il avait eu, dans cette morne petite ville normande, entre une mère affinée et trop tendre et un vieillard morose et taciturne dont les violences sont demeurées célèbres dans le pays, une enfance

triste et comprimée, faite de terreurs et de caresses, qui n'avait pas peu contribué à développer les côtés outranciers de sa nature : tel qu'il était, il était bien le fils maladif de sa mère, de la jolie Madame Mauriat, grande et blonde jeune femme morte à trente-huit ans, — sorte de martyre ignorée, — de chagrins et d'ennui, de la province même, entre un mari égoïste et brutal, de vingt ans plus âgé qu'elle, et un fils adoré qui la désolait, déjà trop compliqué, trop en dehors pour qu'elle, la droiture même, pût le comprendre. Mauriat avait pleuré sa mère avec des larmes refoulées, le cœur crispé dans une angoisse muette de tout petit enfant abandonné dans une solitude, où il sait que personne ne viendra désormais à son aide : sa mère partie, il se savait seul au monde. La mort de son père l'avait délivré ; il avait porté un deuil de fils correct, et puis, tout à coup, il avait semblé avoir tout oublié. Il marchait dans la vie un peu hau-

tain, sceptique, traitant légèrement les choses graves et traitant parfois gravement des riens, des choses inexistantes pour tout autre que lui, inaperçues, des nuances, ce qui est un signe évident de pitié ; mais il se défendait avec soin de cette pitié, comme de toute émotion et de tout enthousiasme, qu'il traitait de vulgarités. Il n'y a, disait-il, ici-bas, que trois espèces d'êtres : des drôles, des niais et des « mûffes ». Il se rangeait volontiers dans les drôles avec l'intime conviction qu'il n'était qu'un niais, ce qui, dans son langage, signifiait un être capable d'un bon sentiment. Il appelait sa mère une sublime imbécile et la vénérait comme une sainte ; il se raillait lui-même en raillant le monde, et trouvait une âpre volupté à mystifier autrui, peut-être en haine de ses illusions qui l'avaient mystifié jadis ; il croyait les avoir toutes perdues et en gardait encore un bon nombre, dont il se méfiait : d'où son apparente ironie... Mais je savais

quel feu couvait sous cette glace et tout le désir de pouvoir croire de cet enragé scepticisme; je le savais au fond enthousiaste de beauté, prêt pour les envolées, nostalgiquement épris de tous les sentiments, qu'il croyait irrévocablement anéantis, perdus parce qu'il n'avait pas su les rencontrer, et je me défiais d'autant plus de ses emballements, qu'ils n'avaient pas encore éclaté.

Je ne l'avais jamais vu amoureux : tout en les adorant, il affectait de mépriser les femmes : celles qui vous aiment étant idiotes, et celles qu'on aime, des coquines, il n'admirait, disait-il, que celles-là : leur perversité le charmait autant qu'il se trouvait exaspéré de la bêtise des femmes véritablement honnêtes : vertu inutile, puisque personne ne leur en sait gré, ajoutait-il, pas même leurs maris, qui en rient *in petto*, eux les anciens amants heureux des malhonnêtes. La haine est le plus souvent de la timidité, comme la rancune d'un désir avorté, gardé contre quelqu'un,

qu'on eût voulu approcher et connaître, et je ne sais pourquoi le nom de lady Sore, associé à l'idée de Mauriat, avait sonné comme un glas à mon oreille, quand de Morgan l'avait prononcé.

Lady Sore ! sur quelles lèvres avais-je déjà entendu ce nom de lady Sore ? triste et définitif dans sa terminaison vague comme le Never More d'Edgard Poë. Lady Sore ? Never More ! Jamais plus...

— Que penserais-tu d'une femme qui, te sachant amoureux fou d'elle et te voyant pendant un mois, à toute heure du jour et de la nuit, ne t'aurait jamais accordé que la plus froide indifférence, et puis, brusquement, t'inviterait un soir à venir prendre le thé chez elle, t'y recevrait en tête-à-tête, et là s'abandonnerait complètement, tout entière... et cela la veille de son départ... et le lendemain s'en irait, sans un mot, sans un adieu, on ne sait où, très

loin, pour ne jamais te rencontrer, te revoir ?

Pourquoi cette question de Mauriat me revenait-elle alors en tête ? Quel rapport pouvait-elle avoir, cette fantasque interrogation d'un garçon plus fantasque encore, avec le nom de lady Sore ? Et, sans pouvoir saisir les fils confus de mes souvenirs, je me rappelais, et chose étrange, cela parfaitement, les circonstances dans lesquelles Mauriat m'avait fait cette question.

C'était à son retour d'Italie, où il avait été passer l'hiver après la mort de son père, il y avait deux ans ; nous étions assis tous deux à l'extrémité de la jetée nord, à l'entrée même de ce petit port de Fécamp, où il venait de réintégrer l'ancien logis paternel après trois mois passés, l'un à Venise, l'autre à Rome, Naples et Milan, et le dernier tout entier à Florence ; j'étais venu moi-même en Normandie pour des réparations à la ferme, et, tandis qu'accoudé au parapet

de granit, je suivais du regard les jeux des goëlands plongeant et replongeant dans le remous des vagues, tout à coup, sans préambule, comme un homme oppressé par un secret trop lourd et qui a hâte d'en finir, Mauriat m'avait jeté à la face son étrange question.

Maintenant, le dos tourné à la mer, assis à côté de moi sur le banc de bois circulaire contournant l'extrémité des jetées, il se taisait, occupé à tracer, du bout de sa canne, de grandes arabesques sur le granit des dalles ; derrière nous, les falaises d'Étretat et d'Yport fuyaient à l'infini, toujours diminuées ; vis-à-vis, la petite ville s'enfonçait, se perdait — avec ses deux clochers d'église et ses cheminées d'usine dans un lointain de vallée bleuâtre, indécise, à peine entrevue dans une brume de rêve, — au-dessus des premiers plans des estacades des jetées, et des vergues, des mâts, des agrès ensoleillés, toujours en mouvement, des terre-neuviers du port.

Ces détails, je les vivais, mais là s'arrêtaient mes souvenirs. La question qu'il m'avait posée se rattachait-elle à un fait à lui personnellement arrivé? Avec qui? avec lady Sore? Ce nom, l'avait-il seulement prononcé! et n'était-ce pas plutôt de la coïncidence de son séjour et de la présence cet hiver-là de lady Sore à Florence, apprise à l'instant même de la bouche de de Morgan, que je déduisais moi-même tout ce roman de fantaisie.

J'avais laissé cheval et voiture à l'auberge; j'étais parti songeant, le long des quais, droit devant moi; je me trouvais maintenant sur cette jetée nord, où avait eu lieu notre entretien. Bah! j'en aurai le cœur net, m'écriai-je tout haut en cinglant l'air de ma badine; et, prenant par les vieux quartiers de la ville, je gagnai la rue des Fossés-du-Roi. Je savais ne pas y rencontrer Mauriat, puisqu'il cavalcadait sur les routes avec Madame Livitinof, mais je voulais

voir, interroger au besoin... Quand la domestique m'ouvrit, je sentis la honte de ma démarche.

— Je sais qu'il n'y est pas, dis-je à la vieille Armandine, mais j'ai deux mots à lui écrire ; je trouverai tout ce qu'il faut dans son cabinet, n'est-ce pas ?

La vieille servante me connaissait ; je traversai le jardin et, montant les cinq degrés moussus du perron, je poussai la porte vitrée du grand hall, converti en cabinet de travail depuis la mort du père de Mauriat.

Là, devant une large baie aux vitraux bleus et verts, dans une atmosphère d'aquarium ou de grotte sous-marine, étincelait et dormait un tas de choses bizarres, des profils et des reflets, des chandeliers de fer, des seaux de cuivre rouge, des brocs, des ciboires d'étain, une vierge de faïence, une lampe d'église, des épées espagnoles, éclatantes et dorées, et, dans un

coin obscur, tout au fond de la pièce, debout comme une idole, attifé d'anciennes étoffes lumineuses dans l'ombre, un buste peint, une cire italienne aux yeux d'émail ; veillait ; on eût dit l'Esprit de la Solitude en sentinelle et gardant là toutes ces choses oubliées.

Je connaissais de longue date le cabinet et les excentricités de Mauriat, mais jamais son amour du fantasque et sa préoccupation du bizarre ne m'avaient éclaté aux yeux comme ce jour-là ; ordinairement, des houx sur les crédences, des branches de glaïeuls dans les vases, des bibelots épars, des feuillets volants un peu partout, un fauteuil en déroute prêtaient une apparence de vie, un air de pièce habitée à ce vaste hall glauque et crépusculaire : aujourd'hui, les siéges symétriquement adossés au mur, l'absence de verdure, pas un feuillage, pas une fleur, les papiers rigoureusement rangés sur la table donnaient un aspect d'abandon lugubre à ce cabinet

de travail, dont toute la vie semblait s'être réfugiée dans les flancs irisés d'une immense conque de Venise, miroitée de soleil et brûlant en foyer de lumière au-dessous d'un cadre fuligineux et noir, au portrait invisible, comme reculé dans la tapisserie obscure.

— Faites excuse pour la poussière, bougonnait la vieille bonne, entrée doucement sur mes pas, mais Monsieur est comme un enragé, il ne veut pas qu'on époussète, de peur qu'on lui casse ses affaires. A peine s'il me permet encore un coup de balai.

La vieille Armandine cherchait un compliment, son parquet luisait comme un miroir ; néanmoins, à une imperceptible couche de poussière, veloutant le buvard, je vis que la pièce n'avait pas été faite dans la matinée.

— Chacun a ses idées, voyez-vous, Armandine, faisais-je en m'asseyant devant la table, il faut laisser chacun libre.

— Sans compter qu'il en a de drôles, d'idées, monsieur, surtout depuis que cette dame de Paris lui est entrée en tête !

Évidemment Armandine ne demandait qu'à parler. Je me tins coi, ne voulant pas me faire le confident de ses récriminations, et, prenant une feuille de papier dans le buvard, j'écrivis ce billet :

« Que deviens-tu ? On ne te voit plus. Poète insaisissable, cavalcadour de grands chemins ! Madame Livitinof voudra-t-elle me laisser une heure des précieuses journées que tu lui consacres ? Je ne sors ni demain, ni jeudi, tu me trouveras à la ferme. Beaucoup de choses à te dire.

« JACQUES. »

— Et maintenant un cachet, de la cire... Ah ! merci, Armandine, j'avais la main dessus... C'est une bougie qu'il me faudrait.

La vieille fille était sortie pour m'aller quérir un bougeoir à sa cuisine ; pendant que j'écrivais, une feuille de papier avait glissé hors du buvard, je l'avais happée au vol. Quelques lignes y étaient griffonnées, plutôt qu'écrites ; machinalement je lus.

Sur trois lignes différentes, Mauriat avait tracé ce mot, toujours le même : Sonia, Sonia, Sonia : trois lignes de Sonia, écrites furieusement.

— Diable! me dis-je tout haut, elle s'appelle Sonia.

Au-dessous du nom quatre vers dévalaient, enjambant l'un sur l'autre :

Vers les douces pâleurs, où ta gloire se lève,
A l'effréné galop de nos grands chevaux blancs,
Nous accourons vers toi, toi que depuis mille ans
Nous aimons, éternelle idole, astre du Rêve.

— Ah! le mal n'est pas si grand, il en est au sonnet... au sonnet à Sonia!

Armandine venait de rentrer avec son bougeoir allumé; je cachetai la lettre et la déposai bien en vue sur la table.

— Surtout, n'oubliez pas de la lui remettre!

— Oh! je n'aurai garde, soyez tranquille, on la lui remettra. Au plaisir, monsieur Jacques.

Et je rentrai, le cœur un peu plus léger, à la ferme, mais plus que jamais décidé à attendre les événements.

Ah ! devant la maison de celui qui t'adore,
De celui, de celui, de celui qui t'adore,
Ma petite Louison, que fais-tu dès l'aurore ?
Que fais-tu, que fais-tu, que fais-tu, que fais-tu ?

A l'appel du plaisir,
Dans la chambre du drille,
Tu peux bien entrer fille,
Mais non fille en sortir.
Ah ! petite Louison, que fais-tu, que fais-tu ?

C'était la voix de Mauriat, qui chantait furieusement, comme en rage, cette railleuse

et divine sérénade de *la Damnation ;* on l'accompagnait au piano, et c'était moi qui l'écoutais du dehors, arrêté sur la grande route, au pied de la villa mauresque.

La veille et l'avant-veille, j'avais attendu mon Mauriat à la ferme ; aucun Mauriat n'avait surgi à l'horizon ; le troisième jour, les événements ne se produisant pas, j'avais pris le parti d'aller à leur rencontre et j'étais descendu dans Yport : tout au plus trois quarts d'heure de marche par les bois. La ferme, où je viens passer mes étés, est assise sur le plateau d'Étretat, un peu au-dessus de la vallée d'Ingueville, sur la lisière même de l'ancienne forêt des Hogues, devenue depuis le bois d'Yport, à une heure de l'église du pays par la grande route, à quarante minutes par la traverse, par les hêtrées et les taillis.

La sente des Hogues débouche dans la vallée d'Yport, juste vis-à-vis la fameuse villa mau-

resque, occupée cet été-là par Madame Livitinof, une villa carrée, à un seul étage, assise au sommet d'une haute terrasse, à mi-flanc d'une colline boisée, la grande route au pied de la terrasse; une assez laide construction, en somme, dont les murs blanchis à la chaux et les moucharabies peints de couleurs tendres détonnent cruellement dans ce site du Nord.

D'ailleurs, absolument aveuglant ce jour-là, ce grand bâtiment blanc, carré comme un dé et planté en plein midi dans la pourpre grillée de ces bois en tout temps rôtis par le vent d'ouest, au beau milieu de cette colline criblée de soleil. Tendu devant les trois fenêtres, que je savais être celles du salon, un immense store de soie blanche à larges rayures bleues chatoyait là dans la clarté de cette lumineuse journée d'août ; derrière ce store un piano grondait l'accompagnement de la sérénade de *Méphisto,* et la voix de Mauriat, une voix chaude et empor-

tée que je ne lui connaissais pas, reprenait le refrain :

Ma petite Louison, que fais-tu, que fais-tu !

— Il devient musicien, voilà qui est grave, pensai-je en moi-même.

On plaqua un long accord sur les touches et le store à raies bleues se leva;... très haut, au-dessus de ma tête, j'entrevis une robe d'étoffe claire; une coulée d'or, — oh! singulièrement épaisse et rutilante, cette chevelure jaune, du jaune jaune, mais plus brillant, des fleurs de mimosas, — et une voix d'enfant, mais mordante et bien timbrée, jeta cette phrase insignifiante :

— Donnez-moi les cigarettes;... avez-vous du feu, Mauriat?

C'est tout ce que je pus saisir ; ne voulant pas être surpris en flagrant délit d'espionnage, je m'étais mis à marcher; toutefois, je ralentissais

le pas... Au tournant de la route, je hasardai un regard en arrière;... la robe claire était accoudée à la terrasse, une silhouette d'homme derrière elle, Mauriat. Tout à coup je vois la robe claire faire des signes de mon côté;... je demeurai un moment saisi, avec une sorte d'angoisse... on m'avait vu, reconnu, on m'appelait:... j'allais faire volte-face, quand au milieu de la route bordée de peupliers, j'aperçois, toute en bois de teck, étincelante de ferrures nickelées, les coussins en cuir blanc, une charrette anglaise, qui vient au devant de moi. Attelée à un petit cheval noir, un cheval de l'Ukraine, bas et nerveux, les jambes un peu fortes, la crinière tressée de rubans feu à la russe, elle s'avançait, conduite au pas par le plus joli petit groom du monde, un boy en culotte de peau blanche, la tête écrasée sous un chapeau à cocarde énorme, le buste sanglé dans un frac vert myrthe aux initiales S. L. Au tournant de la route, le boy aperçoit la

robe claire, rend les rênes et la charrette part au trot. C'était à lui que s'adressaient les signes de la robe claire : Madame Livitinof s'impatientait à la villa ; — je consultai ma montre, il était quatre heures, la chaleur du jour allait tomber, — elle allait sortir, et lui avec elle, comme toujours ; je regrettais d'avoir manqué leur montée en voiture et fus sur le point de revenir sur mes pas. Mais je sentis le ridicule de mon rôle et, entrant dans le premier cabaret venu, je me contentai d'écrire ce billet :

« Je ne te savais pas une si belle voix : est-ce à Florence que tu as acquis ce nouveau talent dont tu n'as jamais fait part à personne ? Tous mes compliments pour la façon d'enlever la sérénade, mais tous mes reproches pour ton silence. Alors Madame Livitinof ne te permet plus de voir tes anciens amis : sais-tu que c'est fort mal, cela. La marquise de Sore sera-t-elle plus clémente ? J'attendrai encore demain. »

— Porte vite ça à la villa mauresque, fis-je en donnant la lettre à un gamin.

— Là où demeure la dame russe ; ah ! je sais bien, répondit l'enfant. Il avait l'œil écarquillé de joie, les joues rouges de plaisir ; alors, moi, un peu étonné :

— Tu la connais donc, la dame russe ?

— Ah ! que oui que je la connaissions et qu'al est belle, un vrai poltrait ! (En Normandie le comble de la beauté pour le bas peuple réside en celle d'un portrait.)

— Le fait est que c'est une satanée bougresse... qué peau et qué z'yeux, à redonner du revif à un mort ! faisait le maître de céans, un ancien matelot d'Islande tout cuit et desséché par la mer; — il avait ôté son brûle-gueule de sa bouche et envoyait se coller sur la terre battue de la salle un long jet de salive, qu'il étalait maintenant soigneusement sous son pied, — allons, ouste, vermine ! va faire la commission à monsieur ! et

quand le petit gars fut sorti : Une rude fumelle, Monsieur Harel ; mais voyez-vous, ça, c'est pas du gibier pour nous autres ; faites excuse, je parlions pour mé (et il ôtait son bonnet de laine à raies brunes) ; si l'on avait encore vingt ans tout de même, on li ferait peut-être encore ben un éfant en songe !

Je me levai et donnai double pourboire à ce brave homme.

Décidément Madame Livitinof faisait émotion partout, à Fécamp et à Yport.

Le lendemain Mauriat entrait chez moi.

Éperonné, botté, la figure mauvaise, il arriva comme une trombe, et, sans se découvrir, sa casquette de velours vert enfoncée sur le front, la cravache passée dans sa botte gauche, il appuyait ses deux mains gantées

au rebord de ma table, et, d'une voix âpre, brève :

— Que me veux-tu? Que désires-tu? Me voilà.

Je levai lentement la tête et le fixai dans les yeux.

— Je ne te veux rien. Je ne désire rien. Ton entrée vient de m'apprendre ce dont je voulais douter encore. Vous n'êtes pas dans votre bon sens, Mauriat.

Il devint très pâle, ses lèvres eurent comme un tremblement, puis, éclatant tout à coup :

— Pourquoi m'espionnes-tu?

— T'espionner! Vous oubliez chez qui vous êtes, mon pauvre ami.

— Comment sais-tu ce que je chantais hier? tu nous écoutais!

— Je passais sur la route.

— Pour nous y rencontrer?

— Peut-être.

— Tu vois !

— Est-ce un crime? Madame Livitinof est assez jolie femme pour qu'un homme désire la revoir !

— Madame Livitinof! D'abord, comment sais-tu qu'elle est la marquise de Sore? Comment sais-tu que je l'ai rencontrée à Florence?

— Es-tu certain de n'avoir jamais rien dit? Interroge tes souvenirs;... à ton retour d'Italie, il y a deux ans, sur la jetée nord...

Un flot de sang empourprait son visage.

— Si j'ai parlé, je te demande d'oublier tout ce que j'ai pu dire... Mais je n'ai rien dit, et c'est ce bavard de Morgan...

— Et quand ce serait de Morgan ! où est le mal, que la marquise de Sore ait épousé Monsieur Livitinof!

Les yeux de Mauriat jetèrent une flamme courte.

— Je défends à de Morgan de parler de

Madame Livitinof... Ils la détestent tous dans leur monde de club, parce que, intelligente et fine comme elle l'est, elle ne consent à en recevoir aucun et en a remis deux ou trois à leur place ;... ils se croient tous obligés de la calomnier, parce qu'un des leurs s'est trouvé tué en duel.

— Oui, à Nice, il y a deux ans, un monsieur Ramont Larive.

— Tu savais?

— Je savais.

— Ah! ce Morgan, je trouverai bien le moyen de lui fermer la bouche.

— Es-tu sûr, toi, de n'avoir jamais trop parlé?

— J'étais très malheureux alors.

— Et tu es heureux aujourd'hui ?

— Aujourd'hui...

Il eut une contraction de tous les muscles, son visage se crispa, puis, me tendant tout à coup la main: Je suis très malheureux, mon ami !

— Tu l'aimes !

Il ne répondit pas, mais il me regarda avec des yeux :... les chiens qu'on va noyer ont de ces yeux-là.

— Ah ! pauvre ami, m'écriai-je, — je m'étais levé, — mon pauvre ami, mais tu ne sais pas...

Il me mit la main sur la bouche.

— Je ne veux rien savoir...

— Mais...

— Laisse-moi croire... mon amitié est à ce prix...

— Mais la mienne me fait un devoir... ; de Morgan, qui n'est pas un méchant homme, m'a dit lui-même...

— De Morgan !

Le front de Mauriat se rembrunit.

— Tu veux donc que je cherche querelle à cet homme ?

— Pour compromettre Madame Livitinof.

Il me regarda dans le blanc des yeux.

— Adieu, dit-il, adieu... tu ne m'en veux pas?

— Je te plains.

— Et tu sais maintenant tout ce que tu voulais savoir?

— Oui, tout ce que j'avais deviné.

Il eut un sourire triste.

— Enfin! Que veux-tu! Adieu.

— Je ne te reverrai plus?

— Si, plus tard.

— Quand elle sera partie; et je ne pus m'empêcher de sourire.

Son visage était redevenu mauvais.

— Oui, quand elle sera partie, — et sa voix s'étrangla, brusquement altérée. Je ne sais pas ce qu'il y a entre elle et toi, mais la vérité est que vous ne pouvez vous souffrir!

— Sais-tu ce qu'il y a? lui dis-je.

— Oui, je sais; et il m'enveloppa d'un long regard où vivait tout le souvenir d'une ancienne

amitié sur le point de s'éteindre : vous vous craignez tous deux.

— Et à cause ?

Il eut de nouveau son sourire triste :

— Adieu, à bientôt, elle m'attend.

— Où cela ?

— A l'entrée de la ferme, là-bas ; ne te montre pas.

Quelle peur il avait d'elle ! Je serrai la main de Mauriat et allai soulever le rideau rouge de la petite fenêtre : en effet, là-bas, à l'extrémité du verger, devant la barrière entr'ouverte, une fine silhouette d'amazone se détachait en noir sur le ciel bleu ; un petit cavalier, dont je fis le groom aperçu la veille, était en selle auprès d'elle, tenant en main le cheval de Mauriat ; ce dernier traversait la cour, les rejoignait, et tous trois partaient au galop... L'horizon du plateau emplit seul le vide de la barrière, demeurée grande ouverte...

— Encore une amitié qui tombe! Et, ayant regagné mon chevalet, je me remis au travail.

— Non, mon ami, il ne faut jamais ressusciter une impression, si délicieuse qu'elle ait pu être. Le présent nous appartient à peine, le passé est au passé : c'est tenter Dieu que d'y revenir. Nous avons tous deux un joli coin dans la mémoire, que gagnerions-nous à nous y promener encore ? nous détruirions peut-être une illusion, nous déflorerions un souvenir ; aussi, croyez-moi, mon ami, restons-en là. Les heures de bonheur sont comme les montagnes, elles ne sont bleues que vues de très loin, très loin ;

c'est la distance qui les idéalise, et l'imagination seule qui les embellit.

Madame Livitinof s'était levée et, blanche sous la lune, dans sa longue robe de cachemire blanc, elle était allée s'accouder, au-dessus de la vallée, aux balustres de la terrasse.

La nuit était claire et pleine d'étoiles; la vallée d'Yport, — avec ses ravins boisés, ses cépées profondes et ses vagues de bois taillis, où saillaient çà et là le pignon d'un chalet, la terrasse italienne d'une villa, — se déroulait, calme et solitaire, comme baignée de givre, sous la lueur molle et bleue du clair de lune; dans l'air transparent se dégageaient des senteurs poivrées de foin et de menthe. Au pied de la terrasse, la grande route, absolument déserte, brillait, toute blanche comme un ruban d'argent, bordée d'un rideau de peupliers, puis tournait brusquement; derrière ce tournant se devinaient, plus qu'on ne les voyait, le clocher et les premiers toits

du pays, et tout au fond la mer; on ne pouvait l'apercevoir de la villa mauresque... seulement, par intervalles, avec un léger frisselis de vent dans les feuilles, un bruit lointain et sourd, comme un bruit de pas d'hommes en marche, arrivait, la plainte de la vague roulant sur les galets;... une paix idyllique enveloppait le paysage... Au loin, très loin, un chien hurlait sur le plateau des fermes.

Quelle idée avait eue Madame Livitinof de venir s'enterrer ces deux mois de juillet et d'août dans ce trou de la côte normande? Toujours est-il qu'elle y était installée depuis quinze jours et que ce soir-là, comme tous les autres soirs, depuis son arrivée en Normandie, Allain Mauriat était auprès d'elle.

Il était resté assis dans le salon sur un des grands divans se carrant aux angles de la pièce; il se taisait, le visage farouche, regardant Madame Livitinof qui lui tournait le dos, accou-

dée à la terrasse, et dont la blanche silhouette, vaporeuse sous la lune, prenait dans ce décor des sveltesses d'apparition.

Tout à coup il se levait et, s'étant venu camper résolument, les yeux dans les yeux, vis-à-vis d'elle:

— Quelle femme êtes-vous donc, Sonia ? demandait-il avec un léger tremblement dans la voix.

— Quelle femme je suis ! Mon Dieu, mon ami, je suis une femme que l'expérience de la vie a faite savante et qui le regrette bien, je vous assure, car si j'étais naïve et ignorante, je ne vous refuserais pas ce que réclament si impérieusement de moi et le reproche de vos yeux et le trouble de votre voix : je serais simplement à vous, mon ami. Mais j'ai vu tant de femmes pleurer pour une semblable histoire, que la douleur des autres m'a rendue prudente ; je suis, moi, très jalouse de mon bonheur, Mauriat, et

je ne veux ni briser mon souvenir, ni tuer mon illusion.

Madame Livitinof avait relevé la tête; la lune l'éclairait en plein, argentant ses lèvres, allumant en humide éclair la nacre de ses dents et la pâle émeraude de ses prunelles: enveloppée d'un long froc de moine, en cachemire blanc, la taille serrée par une cordelière de laine brute, ses cheveux jaunes tordus négligemment sur le haut de la tête en un gros câble, une queue de cheval dont le bout rebelle, éparpillé, lui balayait les épaules, elle était à la fois l'Attirance et à la fois la Chasteté, triste et mélancolieuse comme une Pudeur brisée, pure, adorable et désirable comme l'incarnation même de la Pudeur.

— Oui, quelle femme êtes-vous? s'écriait Mauriat: il éclatait enfin. Il y a deux ans, à Florence, je vous rencontre, moi, Français de passage, écrivain obscur, vous, l'illustre voyageuse, la *bella donna* de cet hiver-là en Toscane... Je

vous vois, je vous suis présenté, je vous aime... J'ose vous le dire; vous ne répondez rien, vous ne daignez même pas sourire, pas même vous en fâcher... une déclaration de plus à une femme comme vous! vous ne les comptez plus les déclarations ;... quand, la veille de votre départ, je reçois un mot de vous : la marquise de Sore me demandait ma soirée au palais Bartholéoni. J'y vais, je vous trouve seule, accueillante, charmante ; vous me faites raconter ma vie, mon enfance, mes projets, vous daignez me montrer un peu de votre passé, et, brusquement, vous vous abandonnez... vous vous donnez à moi...

Le lendemain vous étiez partie... Là-dessus, deux ans sans vous voir, deux ans sans un mot, sans nouvelle ; et Dieu sait si j'ai écrit ! Cependant, un jour, j'apprends qu'à Paris, dans l'atelier d'un peintre à la mode, Milla Sichel a dit de mes vers sur des tableaux vivants appropriés au texte, et cela à l'instigation d'une grande dame

anglaise, de la marquise de Sore... Mais la soirée s'était mal terminée, la grande dame anglaise avait, dit-on, enlevé le fils du peintre. Que devait en croire un homme épris?... Après le même oubli, le même silence, quand il y a quinze jours, à Fécamp, je reçois une lettre d'une écriture une seule fois lue, et avec quelle émotion reconnue, cette écriture!

« Je suis depuis hier à Yport et pour deux mois. Venez me voir à la villa mauresque. »

Et depuis quinze jours... à quelles épreuves ne m'avez-vous pas soumis! toujours seuls, en tête-à-tête, abandonnée et cependant si réservée sous ce feint abandon; du passé, pas un mot, pas une allusion ;... là aussi s'est creusé un abîme. Aujourd'hui, enfin, vous me promenez toute la journée par ces bois, ces bois de juillet, odorants, ensoleillés, ces bois dont la solitude invite, dont l'ombre encourage et dont la senteur grise ; vous vous appuyez à mon bras, mon bras contre

lequel je sens votre poitrine battre et se soulever; vous m'abandonnez votre main, votre main, dont les doigts enlacent et dont la paume attire... Arrivés ici, vous me retenez à dîner; après le dîner vous me retenez encore; votre odeur je la sens, votre chair je la respire, et, dans ce salon trop étroit, par cette nuit merveilleuse, cette nuit toute de parfums, complice, quand tout mon être aspire à vous, quand mes yeux s'allument, quand mon sang bout et que mon cœur bat à se rompre, vous me regardez avec ce visage de vierge et concluez froidement: « Je ne veux ni briser un bonheur ni tuer un souvenir. » Eh bien! je le tuerai, moi, ce souvenir qui consume ma vie: il y a assez longtemps que je souffre et lutte avec ma souffrance... Le vin est tiré, il faut le boire... Je vous veux, je vous tiens, et je vous aurai!...

Et il saisit brutalement la jeune femme aux hanches.

— Soit, prenez-moi, et ses yeux d'un gris vert

étincelaient dans l'ombre, mais vous aurez perdu une amie, et demain je serai repartie, cette fois pour toujours; et elle tendit à Mauriat ses mains et ses lèvres, devenues toutes froides.

Elle avait fermé les yeux, sa taille souple se cambrait maintenant, raidie sous le froc aux plis rigides de linceul et, les lèvres et les paupières comme bleuies sous un reflet de lune, on eût dit une morte qui s'abandonnait. Le froid de cette chair et de cette bouche bleue fit frissonner Mauriat. Il eut la conscience d'un crime comme il en eut la vague horreur; une lâcheté l'envahit, et, repoussant cette femme inerte, dont la morne passivité l'épouvantait: « C'est vous que je veux, et non pas un cadavre. » Et sa voix s'étrangla, devenue rauque; puis, s'étant rapproché d'elle, d'un ton encore plus bas, mais rempli de menaces : « Sonia, à ce jeu d'enfant, c'est nous deux que vous perdrez. » Elle alors, les paupières toujours baissées, comme en prière :

« Soit, nous nous perdrons ensemble, mais gardant chacun le souvenir. Vous m'avez eue, conservez-en la mémoire... La vôtre m'est si chère, que je me suis à jamais interdit d'y toucher. Lequel des deux a le plus aimé l'autre? »

Elle avait ouvert les yeux, et, avec un geste insouciant d'une tristesse suprême : « A quoi bon redescendre les routes parcourues! *Excelsior! excelsior!* comme dit le poète Longfelow, toujours plus haut dans l'inconnu. Puis, croyez-moi, Mauriat, les plus beaux clairs de lune normands ne valent pas les nuits bleues d'Italie. »

Elle s'était de nouveau accoudée à la rampe, le front penché sur la vallée, le regard absent, comme perdu; ils gardèrent quelque temps le silence : Mauriat vint s'accouder auprès d'elle.

— Pourquoi êtes-vous venue à Yport, Sonia?

— Mettez que ce soit pour être auprès de vous; je voulais vous revoir peut-être!

— Et vous vous refusez, vous qui vous êtes donnée !

— Et vous qui avez le passé, vous osez tenter l'avenir.

— Je vous aime !

— Je vous ai aimé.

— Et vous ne voulez pas toucher à cet amour ?

Madame Livitinof acquiesça de la tête.

— Et si j'étais certain de survivre au souvenir même de cet amour dans le présent comme dans l'avenir ! reprenait-il avec des yeux qui pâlissaient de convoitise.

— Et moi, serai-je certaine de survivre à mon souvenir dans votre mémoire, à vous?

Elle s'était retournée violemment, très belle, tout le visage envahi d'une pâleur ardente ; maintenant elle continuait d'une voix plus calme:

— Je ne veux de votre cœur ni le coin des voluptés mortes, ni celui des amours finies : j'y veux la première place pour y rester vivante,

jeune, adorée, désirée, éternelle... Je suis une égoïste, moi;... aussi je ne me suis jamais donnée deux fois quand j'ai aimé... Mais pardonnez-moi, je suis un peu souffrante, cette soirée m'a brisée... au reste il se fait tard, dites-moi adieu.

— Alors, moi, que vais-je faire ?

— Vous allez retourner chez vous, mon ami ; vous en avez pour une heure de marche. Par ce clair de lune, c'est un plaisir de marcher la nuit.

— A pied, à Fécamp, cette nuit!

— Voulez-vous qu'on attelle?

Il eut un geste d'impatience, elle sourit.

— Allez, cela vous dissipera; excellent pour les fumées du cerveau, l'air des falaises, cela dégrise;... vous aurez tout oublié en arrivant chez vous!

Elle avait ouvert la grille de fer de l'extrémité de la terrasse, qui donne sur un petit escalier descendant dans les bois.

— Adieu, reprit-elle en lui tendant, par-dessus

la balustrade, sa main effilée et étroite. Il la regarda.

Elle était debout derrière la grille, souriante et si blanche, et si adorablement idéale avec son fin profil, qu'elle inclinait vers lui, lumineuse dans cette ombre lumineuse, où palpitaient des rayons et des feuilles, qu'au seuil de cette villa arabe, entrevue dans les branches comme un palais de fée, il eut une peur d'elle et en même temps une rage au cœur, un remords de la quitter ; elle lui apparut comme le spectre de son bonheur qu'il laissait là derrière lui, sans nul espoir de le retrouver jamais ; et, brusquement, se plantant devant elle :

— Croyez-vous aux sortiléges, Sonia ?

— Aux sortiléges, non ; aux ensorcelés, oui.

— Et aux ensorceleuses ?

Elle eut un sourire. — Il y en a beaucoup dans mon pays ; les sorcières finnoises sont, dit-on, les plus habiles ; je vous prêterai un roman de

Lermontof, qui parle de magie... Vous verrez, c'est très intéressant, très joli. Bonsoir.

Il la rappela.

— Sonia !

— Mon ami.

— Croyez-vous aux ensorceleuses ?

— Non.

— Le jureriez-vous ?

— Comme je jurerais que vous n'êtes pas dans votre bon sens ce soir, Mauriat ! écoutez-moi. — Elle s'était appuyée à la grille, ses bras nus sortant de ses larges manches un peu descendues, comme enroulés autour des barreaux de fer. — Sorcières, enchanteurs, magiciennes, chimères !... Nul n'a cette puissance sur la volonté d'autrui ; il y a longtemps que le monde ne serait plus le monde, si des êtres humains avaient un tel pouvoir ; mais on naît ensorcelé, comme on naît fou et comme on naît poète. Nous avons beaucoup de fous en Russie, on ne devient pas

fou, on l'était au berceau ; seulement la maladie progresse avec le patient, grandit avec le malade : influence des tempéraments, des circonstances de la conception, de la naissance, disent les médecins... quelquefois de l'enfance, mais très rarement des étoiles ; on croit beaucoup aux sorciers dans mon pays, dans le vôtre aussi, m'avez-vous dit, Mauriat : en Russie, à cause des steppes et de la neige, ici, à cause des falaises et surtout de la mer ; c'est la grande rêveuse, ses enfants tiennent d'elle; or, malheur à qui rêve, et vous rêvez beaucoup trop pour un homme. Et sur ce, bonne nuit, mon ami.

Elle voulut partir, elle se sentit retenue : dans l'ombre, à travers les barreaux de la grille, la main de Mauriat l'avait saisie au poignet ; elle eut un petit frisson, car le visage de Mauriat était devenu sinistre.

— Un moment, Sonia, lui dit-il d'une voix sombre : vous me dites que je suis bien de mon

pays de rêves et de falaises, de sortiléges et de visionnaires... or, savez-vous, Sonia, ce qu'on leur fait dans mon pays de rêves et de visionnaires? savez-vous ce qu'on leur fait aux jeteurs et jeteuses de sorts? Hé bien! quand l'ensorcelé souffre par trop, qu'il se sent agoniser dans l'angoisse et les transes, qu'il sait que c'est fini de sa tranquillité, de sa vie dans ce monde et de son salut dans l'autre; hé bien! un soir, une nuit, une nuit sans lune, pas comme celle-ci par exemple, il prend un fusil, se traîne à l'affût dans une hêtrée, dans un chemin creux, au coin de ce bois, attend son bourreau, l'ajuste et le tue raide, comme vous pourrez être tuée un soir, ici, par un moins lâche que moi, que vous auriez voulu envoûter à son tour... Prenez garde aux hommes de mon pays, Sonia! et sur ce bon conseil, bonne nuit, marquise de Sore!

Et, lui lâchant le poignet, il la repoussait si brutalement en arrière qu'elle dut reprendre son

aplomb pour ne pas tomber. Madame Livitinof avait écouté en silence, frissonnante et souriante, chatouillée peut-être au fond par ce frisson.

— Bonne nuit, répondit-elle. Et, pirouettant sur ses talons, elle s'acheminait vers le salon turc.

Des présents de Gunther, je ne suis plus parée;
Je porte la verveine et la sauge pourprée
Qui brisent les enchantements.

Madame Livitinof chantait!...

Viens, Sigurd, que crains-tu? Viens où la lune éclaire
Et, mirant son front pâle à cette source claire,
Argente les flots écumants.

Mauriat, qui descendait l'escalier, s'était arrêté; il écoutait: c'était charmant et mystérieux, cette voix pure de jeune femme montant dans le silence de ces grands bois et de cette nuit.

— Sonia ! criait-il tout à coup, revenu jusqu'à la grille.

— Encore vous, répondait-elle du haut de la terrasse, à demi tournée vers lui, que voulez-vous encore?

— Sonia, Sonia, Sonia ! Et il secouait les barreaux de la grille.

— Eh bien ! quoi ?

— Sonia... je sais tout !... Depuis moi, avant moi, vous en avez aimé d'autres ; d'autres que moi vous ont possédée, vous ont eue !

— Vous m'insultez, maintenant !

— Je l'insulte ! moi qui l'adore !... Ah ! Sonia, oui, d'autres vous ont eue, qui ne vous aimaient pas comme moi je vous aime !... Voyez, c'est affreux, je vous insulte et je vous supplie ; voyez, suis-je assez lâche, je vous en conjure à genoux... pourquoi ne voulez-vous plus, plus jamais, main tenant ?

Elle eut un joli sourire : — Une concession à perpétuité, alors !

— Ah ! ne raillez pas, c'est infâme !... pourquoi ?

— Pourquoi ? et Madame Livitinof, tout à coup sérieuse, s'était arrêtée toute droite sous la lune, à l'entrée du salon turc. Pourquoi ? — et un mauvais sourire, un sourire inquiétant de Joconde, à la fois douloureux et cruel, écartait ses lèvres minces : — Parce que la chasteté est l'extrême désir. Et, d'un geste énervé, elle attirait à elle une longue, longue brindille de chèvrefeuille emperlée de rosée, la portait lentement à ses lèvres, la respirait plus lentement encore, puis, la déchiquetant brusquement sous ses doigts, en cinglait en travers le visage de Mauriat en le regardant avec des yeux d'*étoile,* le mot était de Mauriat lui-même, de Mauriat qui, la voix rauque, le buste écroulé sur cette même table devant laquelle il avait fait, l'avant-veille, une

entrée si brusque et si hautaine, venait de me raconter tout au long son entretien de la nuit.

C'est cette scène, que je venais de reconstituer tant bien que mal, tandis que lui, le pauvre être, se taisait maintenant, pâle à impressionner, avec des yeux de braise : toute sa hauteur était tombée dans cet aveu, la morgue de l'avant-veille avait fait place au plus écrasé des abattements. Je ne m'étais pas trompé dans mes prévisions, Madame Livitinof était bien la lady Sore de Florence, et c'est à ces cruautés inutiles qu'elle amusait ses loisirs, aiguisant ses ongles roses de jolie courtisane sur l'âme saignante et la cervelle endolorie de mon pauvre Allain : je me rappelai le mot de Morgan, mot terrible dans sa banalité : « Ces femmes-là ne se reposent jamais. » Je me souvins de Locuste expérimentant ses poisons *in animâ vili,* car Madame Livitinof ne pouvait avoir fait ce voyage presque ridicule d'Yport pour s'amuser à torturer l'écrivain inconnu qu'était encore

Mauriat. Si poignante et si profondément exquise que soit la joie de faire et de voir souffrir, les femmes de la trempe de celle-là ont toujours un but qui les guide, et je n'en voyais pas d'autre à l'ex-marquise de Sore, qu'une expérience à la romaine ou à la russe sur une chair condamnée d'avance, chair à canon, chair à souffrance ou à plaisir. Ce mépris de l'existence et du bonheur d'autrui est très slave : le servage et le knout font des âmes de fer aux femmes de l'aristocratie russe, et je trouvais cette Madame Livitinof très Moscovite et très de Gouttief. Sa psychologie se déduisait d'elle-même : elle surexcitait et exaspérait les sens de Mauriat, comme elle eût fait fouetter un de ses serfs, là-bas, dans ses terres, par désœuvrement, caprice, une envie qu'il lui prenait de se prouver à elle-même sa puissance et de voir couler un peu de rouge... humain. Mauriat était sa propriété comme ses moujiks ; elle se l'était affermé en se donnant à

lui : c'était l'application du droit féodal dans toute sa splendeur.

Cela eût été drôle si ce pauvre garçon n'eût pas été homme à en devenir fou, et si ce fou n'eût pas été mon ami.

— Cette femme-là se moque de toi, et cela est clair comme le jour, mon cher, dis-je en affectant d'en sourire, ces étrangères se croient tout permis; montre-lui qu'on ne se joue pas comme cela d'un homme de ton caractère et de ta valeur, et veux-tu la revoir revenir d'elle-même affectueuse et soumise, fais-moi un plaisir et une promesse : d'ici huit jours ne mets pas les pieds à Yport.

Alors lui, d'une voix lente : — On voit bien que tu n'es pas amoureux, toi !... Huit jours sans la revoir, quand je la sais ici dans le même pays, à trois kilomètres à peine...! C'est insensé d'y retourner, je le sais, mais cela m'est impossible... Je ne peux pas ne pas la revoir. Songe donc si

elle allait partir, partir sans que je l'aie revue... ! Ah ! mon ami, puisqu'elle aime ma souffrance, il faut bien que je consente à souffrir devant elle; c'est encore le seul moyen de la garder, de la retenir.

Il s'était levé, et, son chapeau à la main, se dirigeait vers la porte.

— Où vas-tu ? lui criai-je.

— A Yport.

— Ah ! c'est trop fort !

— Oui, dit-il, c'est trop fort ; et, d'un geste désespéré, il se frappait la tête, mais c'est encore plus fort que ma volonté et que ma raison même. Alors je le laissai partir, sans un mot, sans un reproche, ayant mesuré à sa lâcheté toute la puissance de cet amour.

TRÈS RUSSE

Deuxième Partie

Lâchetés de l'amour, lâchetés de l'amitié, Madame Livitinof nous en réservait bien d'autres !... Trois jours après cette scène, Mauriat entrait chez moi ; j'allais sortir, les mains déjà gantées, le chapeau sur la tête.

— Ah ! j'arrive à temps, me dit-il assez gaiement, tu sais que je t'emmène !

— Tu m'emmènes ! où cela ?

— Chez Madame Livitinof.

— Chez Madame... elle ne peut me sentir.

— Possible.

— Tu me l'as dit toi-même.

— Elle désire te voir.

— C'est une dérision; voyons, mon cher Allain, causons un peu et sans déraisonner, si cela est possible; je m'étais assis et montrais un siége à Mauriat. Il y a quelques quinze jours, sur la plage, à Fécamp, tu me présentes à Madame Livitinof, qui me regarde à peine; quinze jours durant cette femme, qui me sait ton ami et son plus proche voisin, ne daigne même pas se souvenir que j'existe, si ce n'est pour te défendre de me voir... rappelle-toi ta belle frayeur, quand tu es venu ici l'autre jour... et cette femme a aujourd'hui envie de me connaître!... Cela la prend tout d'un coup comme une rage de dents, une migraine, et cela la quittera de même... apparemment; comment veux-tu, mon cher ami, que j'admette cette façon de faire?... Si Madame Livitinof a la migraine, qu'elle appelle un médecin, une rage de dents, un dentiste : il y a des spécialistes

et des remèdes pour ces deux choses; je ne suis pas encore passé flacon d'éther ou de créosote, et encore moins d'humeur à amuser les caprices des belles dames étrangères... O fou, fou que tu es! faut-il que tu sois fou, mon cher Allain, pour oser venir me proposer de m'emmener là-bas!

— Alors tu refuses?

— Absolument.

Toute sa gaieté était tombée, sa physionomie avait repris soudain ce caractère de souffrance et d'énervement qui m'inquiétait si réellement chez lui depuis ces quinze derniers jours.

— Et si c'était un vrai service que je te demandais de me rendre en m'accompagnant là-bas, me disait-il d'une voix lente.

— Un service?... tu as peur d'être grondé, si tu ne rapportes pas le joujou à la dame... tu cannes devant la scène du retour;... est-ce bien

elle au moins qui t'envoie !... un soupçon venait de me saisir.

Il rougit.

— Elle, dit-il, oui et non.

— Comment oui et non !

— Écoute, c'est toute une histoire... J'ai voulu suivre ton conseil, j'ai essayé de rester quelques jours sans retourner là-bas... mardi et mercredi j'ai rôdé comme un fou par les falaises, mercredi soir j'étais chez elle, j'y ai trouvé Beaufrilan.

— Beaufrilan ?

— Elle l'a connu l'hiver dernier à Cannes, c'est-à-dire Beaufrilan lui a été présenté... Mardi elle m'attendait à deux heures, comme tous les jours, pour sortir à cheval... ne me voyant pas venir, elle est partie avec son groom, son caprice l'a conduite à Étretat; là Beaufrilan l'a reconnue ; tu connais l'homme, il lui a fait les mille et une grâces, et, à la tombée

du jour, Madame Livitinof, qui déteste dîner seule, l'a ramené à la villa. — Il fallait bien passer la soirée, comme elle me l'a dit depuis, vous boudiez, j'étais seule, je m'ennuyais, j'ai cueilli Beaufrilan; il est assez connu et ne manque pas d'esprit, c'est une demi-gloire, qui en vaut bien d'autres; il ne monte pas mal, quoique en sous-officier, et puis à la campagne...

— Et Beaufrilan?

— Beaufrilan, cueilli la veille, est revenu, lui, le lendemain... Il est là installé comme chez lui. Il roucoule et paonne, frise ses moustaches, joue avec ses bagues, croise ses jambes, qu'il a fortes, et tend son pied, qu'il a petit; il raconte des faits divers, éructe des ana, des mensonges et des infamies, assaisonne le tout d'esprit et de mots à vingt-cinq centimes la ligne, abîme ses ennemis, vilipende ses amis, compromet les autres, parle sa chronique, vit son article et,

ravi de sa personne, sourit aux anges et à lui-même.

— Et Madame Livitinof?

— Madame Livitinof est femme ; Beaufrilan lui dit du mal des femmes, qu'elle connaît, et des hommes, qu'elle ne connaît pas ; elle rit, cela l'amuse.

— Et tu es jaloux.

— Jaloux de Beaufrilan !... Jaloux de ses biceps travaillés aux altères trois heures chaque matin pour épater les femmes ; jaloux de ses chapeaux à coiffe de satin ciel blasonnée à ses armes, crest, casque et tortil, le chapeau sous le bras pour faire voir la coiffe !... Non ! Mais j'enrage de voir Madame Livitinof accueillir ce drôle, car ce drôle est un fat, et, qui pis est, un malin, un véritable homme de lettres, lui, par lui-même estampillé pour Paris, la province et l'étranger, Yankee et Juif à la fois, qui fait de tout argent et réclame, et la compromettra,

comme il en a compromis tant d'autres, uniquement parce qu'elle est quelqu'un.

— Si cela l'amuse!

— Qui! Madame Livitinof?

— Oui, si cela amuse Madame Livitinof de se faire compromettre par Jean de Beaufrilan.

— Hé non, cela ne l'amuse pas de supporter les galanteries à la hussarde de cet ancien sous-off, mais cela la divertit de me le jeter à travers les jambes, de me piquer au vif, d'éveiller mes soupçons, cela pimente un peu la fadeur de nos relations; mais, ce dont j'enrage, c'est qu'à ce jeu elle se brûlera elle-même et que, d'ici huit jours, dans Étretat et d'Étretat dans Paris, elle passera pour la dernière conquête des mille et trois de Beaufrilan.

— Mon ami, il me semble...

— Oh! je connais mon homme; non, certes, il n'ira pas crier sur les toits que Madame Livitinof a été sa maîtresse, mais il le laissera entendre,

il s'en défendra trop, se fâchera habilement, se taira, sourira, tout le manége ordinaire des écrivains à femmes... puis il a tout un passé de vieilles hystériques, bas-bleus d'alcôve, éprises du beau mâle, qu'il se glorifie d'être, pour justifier ses succès à venir ; c'est l'étalon modèle, littéraire et plastique du grand haras Flaubert, Zola et Cie, vainqueur à toutes les courses de Cythère, primé jusqu'à Lesbos, couru et hors concours. Les moutons de Panurge sont surtout des brebis : où cinq ont sauté le pas, le troupeau doit faire la cabriole, qu'il veuille ou ne veuille pas ; c'est décrété par toute la bergerie... enfin il me déplaît de voir Madame Livitinof dans l'intimité de ce drôle !

— Et tu viens me chercher pour faire diversion ! Allons, ne rougis pas : bien obligé du rôle !

— Et quand cela serait...

— Mettons que cela soit.

— Eh bien ! oui, cela est : Madame Livitinof

s'ennuie et veut se distraire à mes dépens; or, l'homme, qu'elle a choisi pour ce, m'est particulièrement odieux, m'exaspère, me crispe, avec lui je perds mes moyens et la partie; or, je viens te demander à toi, mon ami, de vouloir bien entrer dans mon jeu et m'aider à battre mon adversaire; c'est ma sécurité, ma tranquillité de cœur et d'esprit que je viens mettre entre tes mains, es-tu mon homme?

— Et quels sont mes atouts, à moi, dans le jeu?

— Le plus fort des atouts aux yeux d'une femme : elle connaît Beaufrilan et tu lui es inconnu.

— Assez bien raisonné, si Madame Livitinof n'éventait pas la mèche; mais elle est fine et flairera la chausse-trape, je serai mal reçu.

— Elle a demandé elle-même à te voir.

— En quels termes?

— Après une scène...

— Que tu as eu la maladresse de lui faire.

— Peut-être.

— Tu lui as reproché Beaufrilan.

— J'en ai peur.

— Et elle t'a répondu ?

— Que je devenais fou, qu'elle n'entendait pas s'enterrer vive, que Beaufrilan l'amusait, qu'elle comptait ne me sacrifier personne, et que si ses connaissances à elle avaient le don de me déplaire, je n'avais qu'à lui présenter mes amis.

— Des amants, que je fais, me rendez-vous coupable !
Puis-je empêcher les gens de me trouver aimable,
Et lorsque pour me voir ils font de doux efforts,
Dois-je prendre un bâton et les mettre dehors ?

c'est du pur Molière... oh ! la dame a du style, et c'est là tout le désir qu'elle a manifesté de me voir ?

— Laisse-moi finir... Comme je lui objectais que je ne voyais personne :

— Et ce monsieur Harel, ce peintre que vous m'avez présenté vaguement à Fécamp, pourquoi ne l'a-t-on plus revu? L'avez-vous jamais amené à la villa? Non, car vous êtes ridiculement jaloux et tout vous porte ombrage; il fallait m'amener votre monsieur Harel, peut-être n'aurai-je pas été cueillir de Beaufrilan? « Harel est fort sauvage, » lui ai-je répondu. A quoi elle a riposté : « Il a donc du talent, je vais regretter de ne pas le connaître. » Et nous en sommes restés là.

— Cela n'est pas trop mal et me raccommode un peu avec ses manières; alors tu m'emmènes : primo, pour calmer les nerfs de la marquise de Sore; secundo, pour tranquilliser ta jalousie, et tertio, pour embêter le Beaufrilan. Si j'allais en tomber amoureux!

— Toi, amoureux! De qui?

— Mais de Madame Livitinof. On la dit délicieuse.

— Tu n'aimes que la peinture.

— Ce serait une raison.

— Mauvaise bête !

— Ah ! elle ne se peint pas, c'est donc une femme réellement supérieure ?

— Puisque je l'aime.

— Mauvais motif, les hommes intelligents aiment toujours des femmes bêtes, cela les repose.

— Allons, tu es mûr pour entrer en lice avec le Beaufrilan, je t'emmène.

— Et je te suis, il y a longtemps que je ne me suis mêlé à une intrigue. Quelle comédie ! on dirait une parodie de Shakespeare ; *la Forêt des Ardennes,* le décor y est presque, *as you like, much about for nothing,* beaucoup de bruit pour rien ou comme il vous plaira.

— Non, comme il se pourra, me répondait Mauriat, et nous partîmes tous les deux pour Yport.

Un grand landau de louage stationnait sur la route, au pied de la villa ; sur les coussins un entassement de couvertures et de châles : Mauriat eut un geste d'impatience.

— Nous arrivons bien, elle reçoit tout le pays maintenant.

— En vérité, mon ami, Madame Livitinof ne peut cependant pas, pour l'amour de toi, fermer la porte à toutes ses connaissances.

Nous avions pris la grande allée du bois : un valet de pied très correct, à la livrée vert myr-

the, l'estomac bombé sous le gilet à mille raies bleues et noires, nous introduisait.

Dans l'antichambre un peu obscure :

— Salut aux deux seigneurs ! éclatait une voix chantante et un peu grave ; c'était, à demi-couché au travers d'un bahut ancien, les dents et les grands yeux luisant dans la pénombre, un adorable petit moujik de treize à quatorze ans au plus, le groom entrevu il y a huit jours : il s'était nonchalamment soulevé sur un coude et, charmant dans sa blouse de soie rouge, la taille sanglée dans une ceinture de cuir fauve, il nous dévisageait tous deux avec le plus beau sang-froid du monde.

— Salut au seigneur Mauriat ! reprenait-il de sa voix jeune et rauque, il y a un grand poète, un grand confrère à toi aujourd'hui au salon.

A quoi Mauriat intrigué :

— Ah ! c'est toi, Petchorine ; qui donc est là en visite ?

— Oh ! moi, je ne sais plus, demande à Nitika.

Une robe claire traversait l'antichambre ; à la couleur rousse des cheveux et à la sveltesse de la taille, j'avais cru reconnaître Madame Livitinof, ce n'était que sa femme de chambre. Mauriat l'interpella.

— Qui donc est là au salon, Nitika ?

La jeune femme tournait vers nous deux yeux bleus expressifs, malheureusement accompagnés d'une trop grande bouche, laquelle, chose étrange, ne déparait pas absolument ce visage, et de la même voix chantante et gutturale, qu'on eût prise pour l'écho de celle de Petchorine :

— Il y a Monsieur Alexander, le poète, Madame Alexander et leur dame de compagnie... il y a aussi Monsieur de Beaufrilan; au reste, madame attend ces messieurs... introduisez donc, Svrigdanof. Elle inclinait la tête et

s'enfonçait légère dans la tapisserie, jolie et fine, comme évanouie dans l'épaisseur du mur.

— Cela commence comme un conte de fées, chuchotai-je à l'oreille de Mauriat; il mit un doigt sur ses lèvres, le valet de pied venait d'ouvrir la porte du salon.

Un éblouissement après l'antichambre obscure, cette grande et vaste pièce, haute et gaie, tendue de nattes claires et baignée à contre-jou comme dans une lumière écrue, la lumière du soleil adoucie et nuancée par le grand store de soie, tendu devant les trois fenêtres ouvertes... Sur les larges divans, cinq silhouettes assises, les traits vagues, confus; le regard était forcément attiré par les rosaces éclatantes d'un dallage arabe, au dessin polychrome, et la blanche surprise d'un énorme citronnier en fleurs, mais rongé, criblé de fleurs, posé au ras du sol, au beau milieu du salon.

— Enfin, cela n'a pas été sans mal, mais à

tout péché miséricorde, mieux vaut tard que jamais... Ma chère amie, Monsieur Alexander, permettez-moi de vous présenter Monsieur Jacques Harel, artiste aussi, un peintre, Monsieur Allain Mauriat, que vous devez connaître, Monsieur Alexander, Madame Alexander, Mademoiselle Astpof ; vous connaissez, je crois, Monsieur de Beaufrilan.

Cela avait été dit d'une voix grave, mordante, un peu précipitée, une voix de jeune garçon, impérieuse et chantante, la voix, mais plus déliée, de Petchorine et de Nitika ; une main fraîche, nerveuse, avait serré la mienne et, avant d'être revenu de ma surprise, je me trouvais assis auprès de Madame Livitinof.

Je la voyais mal. Madame Livitinof était assise à contre-jour, la tête tournée du côté de Madame Alexander et lui faisant face ; je ne distinguais qu'une taille souple et singulièrement mince dans le corsage à mille plis, comme

flottant, d'une légère robe d'étamine héliotrope: une ceinture d'argent mat mettait une lueur froide au bas de cette taille; Madame Livitinof avait au cou un collier du même métal, les mains gantées de suède jusqu'au coude, des fleurs de citronniers passées dans son corsage; elle me tournait presque le dos: elle sentait le citron, l'héliotrope, l'iris et une autre odeur encore, l'odeur de froment et de pain chaud, qu'exhalent la santé et la jeunesse; sur sa nuque, la lumière écrue du store accrochait quelques mèches rebelles, qui semblaient d'or bruni; elle ne m'avait presque rien dit et je me sentais ému. Allais-je devenir bête comme les autres! elle avait repris sa conversation avec Madame Alexander: désespérant de rencontrer ses yeux, je me mis à déchiffrer les visiteurs.

Madame Alexander m'intéressait particulièrement: Madame Alexander, en premières noces comtesse Samoïska, appartenait à ce clan de

Polonaises, si justement célèbres en France dans les premières années de l'Empire, au nombre desquelles la comtesse Waleska, la comtesse Hanska, qui fut depuis Madame Honoré de Balzac, la princesse Poniatowska et autres habituées des Tuileries, femmes de race, élégantes, spirituelles, intellectuelles même, mais, surtout, et avant tout, charmeuses de ce charme des femmes slaves, qui semblent porter en elles l'ensorcelant et le mystérieux de leur patrie lointaine, le pays des fourrures et des cygnes, femmes du Nord, femmes de neige, une neige qui fondait parfois, si l'on en croit les chroniques; au demeurant, femmes comme on n'en fait plus, ajoutent avec un soupir tous les hommes qui les ont connues. La comtesse Samoïska avait été une de ces charmeresses et de par son esprit et de par sa beauté, une beauté de pastel de Latour, et un peu aussi de par les millions du comte Samoïski, intime ami du prince Demidoff, en

dépit de la haine proverbiale et prescrite de Russe à Polonais ; mais cette femme de neige était, paraît-il, de celles qui ne fondent pas. Admirablement jolie, elle traversait, irréprochable et insoupçonnée, cette atmosphère des Tuileries et de Compiègne si palpitante et si enflammée d'ardeur et d'indulgence aux chutes de certaines femmes de la cour ; et parmi les nombreuses passions inspirées par elle on citait pourtant et un prince régnant, et un cousin de l'Empereur même et jusqu'à un poète, Edward Alexander, alors jeune, entreprenant, beau comme un dieu grec, et dont *la Frédégaire*, représentée à l'Odéon, faisait alors l'homme et l'écrivain à succès du jour. Cela avait été une passion toute de tête, sans encouragement et sans espoir, comme celle de Musset pour la princesse Belgiojoso, cette autre Polonaise d'Italie. Le poète amoureux sonnait des sonnets, la grande dame souriait aux dédicaces, jouait avec une gravité douce son rôle

de belle Muse, et cela jusqu'au jour où le comte Samoïski, sentant craquer sourdement la charpente de l'Empire après la campagne du Mexique, emmenait la belle comtesse en Allemagne, laissant le poète désolé adresser désormais ses vers à une *absente*. Puis les événements s'étaient précipités, la guerre de 70 avait éclaté; puis étaient venus les désastres : Sedan ; la honte: la Commune. Toute l'élégante et joyeuse société de l'Empire et de ses belles commensales, étrangères et françaises, s'était envolée, dispersée aux quatre coins de l'Europe et la comtesse Samoïska avait eu le sort de tant d'autres: on l'avait oubliée. Et cela jusqu'au jour où *le Gaulois* et *le Figaro*, la presse encore réactionnaire, publiaient cette étonnante nouvelle, que la comtesse Samoïska, devenue veuve, abandonnait la couronne à neuf perles pour épouser qui ? son ancien adorateur et fervent, Edward Alexander, oublié aujourd'hui du public, connu seulement des lettrés

fidèles, presque pauvre et vivant tout juste de sa place de bibliothécaire à l'Arsenal, une sinécure, que le gouvernement actuel lui avait laissée par charité et qu'il allait devoir quitter, Edward Alexander étant maintenant presque aveugle.

C'est cette Laure de Noves d'un nouveau Pétrarque, que le hasard mettait aujourd'hui devant moi. J'avais beaucoup entendu parler de Madame Alexander et toujours avec cette unanimité d'éloges, qu'obtiennent seules les véritables natures d'élite, mais il ne m'avait jamais encore été donné de me rencontrer avec elle ; la comtesse Samoïska avait longtemps vécu à l'étranger, et puis, relativement à nous deux Mauriat, elle était d'un autre âge ou, du moins, d'une autre époque. Néanmoins, cette grande dame qui, apprenant du fond de l'Allemagne que l'homme qui l'a aimée est infirme et presque misérable, vient d'elle-même se dévouer à cet homme, le prendre et l'installer chez elle, l'enrichir et l'é-

pouser, cela, quand je l'avais lu dans mon journal, m'avait mis comme du soleil au cœur et m'emplissait maintenant encore d'un enthousiasme très vibrant pour elle. N'ayant pu donner sa jeunesse à l'homme qui l'aimait, elle s'était consacrée à ses vieux jours, aux vieux jours d'un aveugle; la Muse s'était faite Antigone, l'Inemorata, Petite Sœur des pauvres : c'était l'aurore de la charité dans le crépuscule de l'amour. Je regardais attentivement Madame Alexander : hélas! étrange destinée des jolies femmes, celle-ci était devenue laide, fanée, fripée, ridée, et si peu elle-même que la cécité de l'homme qu'elle avait épousé en devenait une pitié ou une dérision. De ce délicieux visage, ou du moins réputé tel, il ne survivait plus qu'une petite figure recroquevillée et pâle, au nez en bec d'aigle, à la bouche rentrée sans lèvres, les yeux bridés, la tempe étoilée de la fameuse patte d'oie, une pomme de reinette grosse, en tout, comme le

poing et si vieille!... Le temps, cet acide, semblait avoir rongé, comme à plaisir, ce visage aux traits si délicats; et, involontairement, à la regarder et à songer à ce qu'elle avait dû être, le quatrain trop cité chantait dans la mémoire :

Elle était de ce monde, où les plus belles choses
Ont le pire destin.
Et rose, elle a vécu ce que vivent les roses,
L'espace d'un matin.

Son visage d'aïeule enfoncé, comme reculé au fond d'une grande capote de satin noir, la taille emmitouflée dans une immense douillette de moire puce, c'était la fée Carabosse elle-même. Alexander paraissait presque un jeune homme auprès d'elle avec sa belle tête de poète aveugle au profil régulier, reposé, un peu lourd peut-être, les lèvres et le menton soigneusement rasés, les cheveux longs, bouclés, rejetés en arrière. Il causait avec Mauriat avec l'animation et la joie de l'artiste déjà un peu âgé, un

peu oublié du public, retrouvant tout à coup, dans un jeune, un admirateur et un partisan de ses idées ; ils discutaient l'œuvre d'Eugène Delacroix, récemment exposée quai Malaquais, et le vieil Alexander en parlait avec cet enthousiasme et cette fougue particulière aux aveugles, aux aveugles toujours préoccupés de la beauté extérieure, de la forme, et, chose étrange chez ces déshérités, tous passionnés de la ligne et de la couleur ; derrière eux Mademoiselle Asipof, figure résignée de dame de compagnie ; de notre côté, assis dans la pénombre, un muet sourire aux lèvres, son torse d'écuyer moulé dans une jaquette claire, de Beaufrilan écoutait, observait.

— Et Madame de Gouttief, que devient-elle, cette chère amie ? demandait Madame Alexander et cela d'une voix étonnamment jeune et fraîche ; un charme et une stupéfaction, que cette voix d'enfant émanant de cette capote de douairière.

Ce mariage a dû la mettre en joie! elle avait eu du mal à céder sa fille à la perfide Albion, et cette fois vous voilà redevenue Russe, plus Russe même qu'auparavant, si cela est possible. Monsieur Livitinof est de Moscou et vous êtes Pétersbourgeoise.

— Maman est toujours en Italie, répondait Madame Livitinof, — et ce nom de maman avait une grâce enfantine sur ses lèvres; — nous comptons aller la voir cet hiver, Monsieur Livitinof et moi, en rentrant à Pétersbourg.

— Madame de Gouttief rentrera sans doute avec vous en Russie?

— Non, ma mère ne peut plus supporter les hivers du Nord, elle est maintenant fixée à demeure à Florence.

— Vraiment! elle, que j'ai connue si belle créature, elle est obligée d'hiverner, elle aussi... avec des épaules pareilles, car votre mère avait les plus splendides épaules qui soient au monde;

Madame Aguado, la baronne Thibaudier et elle, c'est ce que j'ai vu de plus beau en France, quand on se décolletait encore; vous en souvient-il, mon ami? et elle se tournait vers son mari. L'aveugle souriait et lui serrait doucement la main, sa main, qu'il n'avait pas quittée et gardait dans la sienne avec une câline exigence d'enfant; je n'avais pas remarqué ce détail, et devant ce témoignage d'une faiblesse et d'une affection à la fois sénile et sublime, je me sentais bêtement touché jusqu'aux larmes. Madame Livitinof s'en aperçut, elle éleva la voix :

— Ma mère est devenue très délicate.

— Oui, nous sommes ainsi, nous autres femmes du Nord, songeait tout haut Madame Alexander, nous devenons frileuses en automne... Ainsi, Monsieur Alexander et moi, nous sommes depuis huit jours à Étretat chez nos amis de Fonches, il me faut partir, l'air est trop vif; deux jours encore, je sens que je tousserais.

— Et vous rentrez à Fontainebleau ?

— Oui, nous passons là tous nos étés; Monsieur Alexander a une propriété... les de Fonches nous pressaient depuis longtemps de venir passer une quinzaine à la mer, notre quinzaine se trouve être une huitaine, mais cela, c'est la vie... Enfin, ma chère enfant, — et la voix de la vieille femme s'alentissait affectueuse, — nous ne regrettons rien, il m'a été donné de vous embrasser et de vous revoir, et toujours jeune, fraîche, je dirais même embellie.

— Madame !

— Nous serions venus plus tôt, si nous avions su plus tôt votre présence ici... mais Monsieur de Beaufrilan ne nous a donné la bonne nouvelle qu'hier soir, au dîner... Vous êtes un grand coupable, monsieur de Beaufrilan.

— Madame, je repousse toute accusation. Madame de Sore (il se reprit), Madame Livitinof était, jusqu'alors, demeurée invisible.

— Invisible ! une femme de la tournure de ma petite Sonia, dans un pays où tous les chrétiens sont d'une laideur de rustre et de pirate, et, cela, à deux lieues du pays où vous habitez, monsieur de Beaufrilan, vous et tous les jeunes gens d'Étretat, vous êtes impardonnables !... Ah ! les hommes de notre temps...

Elle s'était levée, appuyant légèrement sur la main de l'aveugle pour lui donner le signal du départ. Mademoiselle Asipof avait pris le bras de Monsieur Alexander, Madame Livitinof avait offert le sien à la vieille dame ; elle, alors, s'arrêtant auprès du citronnier en fleurs et humant lentement cette odeur entêtante et fine :

— Comme il fait bon chez vous, mon enfant ; il y fait parfumé, chaud et frais à la fois, comme dans un cœur d'ami... Voici la première fois que je ne grelotte pas depuis notre arrivée en Normandie.

— Oh ! la température est bien plus douce

ici qu'à Étretat, la vallée est plus étroite d'abord, puis l'exposition ici est merveilleuse, nous sommes en plein soleil.

— Oui, tout cela est possible, mais il y a encore autre chose, il y a vous.

— Moi ?

— Oui, vous, et il fait toujours bon, embaumé, tiède et frais chez une femme aimée... Cela sent la femme aimée chez vous, Sonia, mes vieilles narines ont un flair qui ne s'y trompe pas...

— Femme aimée, se récriait Madame Livitinof, mais je ne vois pas...

— Et ces messieurs, ripostait Madame Alexander, pourquoi sont-ils ici, si ce n'est pour vous faire la cour? Il ferait beau que ces trois jeunes gens ne fussent pas éperdument amoureux de vous, la plus jolie femme qui soit en Normandie cet été?... Les Français seraient

bien dégénérés... D'abord je réponds de Monsieur de Beaufrilan.

Le jeune homme s'inclina.

— Ah! Monsieur de Beaufrilan vous a fait des confidences? interrogeait Madame Livitinof, narquoise.

— Mieux que cela, il m'a tout dit, car il m'a parlé de vous, Sonia, et quand un homme parle d'une femme dans les termes... mais je me comprends. Quant à ces messieurs, disait-elle en nous fixant de ses yeux fins, Mauriat et moi, je ne ferai l'injure ni à un peintre ni à un poète de les croire indifférents, quand je les rencontre chez vous.

— A merveille, riait la jeune femme, voilà une morale qui ravirait, je crois, Monsieur Livitinof.

— Monsieur Livitinof, il ne serait ni le Russe ni l'homme d'esprit, qu'il est, s'il n'était le premier flatté des succès de sa femme : la garantie de l'affection de nos maris, c'est le nombre et

l'ardeur de nos adorateurs; si l'on savait combien il entre de vanité dans l'amour d'un homme ! Être le possesseur unique, c'est beaucoup, mais être le possesseur admiré, envié, jalousé, haï même, voilà le suprême avantage; la réciproque est vraie pour nous, être jolie, c'est énorme, mais l'avoir été, avoir été courtisée, entourée, citée, célèbre... ah ! c'est bien plus ! Et, avec un geste charmant, montrant son pauvre visage : — Voyez-moi, ajoutait-elle, la voix un peu baissée, que me reste-t-il, et regardez-le, et elle désignait son mari, il m'adore encore. — Ainsi, cette ancienne jolie femme avait conscience de sa laideur.

— D'où vous concluez, madame, interrompait de Beaufrilan, que le bonheur est une simple illusion.

— Assurément, monsieur, puisque c'est une croyance ! Puis, prenant la main de Madame Livitinof: — Adieu donc, chère enfant, je suis

enchantée de vous avoir revue et presque consolée de vous quitter sitôt, car je vous laisse en bonne compagnie : un romancier, un peintre et un poète, c'est presque un décaméron, mais croyez-moi, de tous les amours des hommes, c'est encore celui des poètes, le seul qui vaille quelque chose.

— Et la raison, madame ? demandait de Beaufrilan.

— La raison, c'est qu'ils pensent avec leur cœur et sentent avec leur cerveau ; cérébralement ils se créent de nous une vision, qui nous défend de nous-mêmes ; ils ne nous voient ni changer ni vieillir, et plus tard ils nous aiment dans leur souvenir telles ils nous ont désirées dans leur rêve.

— Ils en aiment donc une autre ? ricanait Beaufrilan.

— Non, mais toujours la même, car ils aiment l'autre, que nous avons été et que nous

voudrions être encore. Être toujours désirée, n'est-ce pas l'idéal de l'amour?... Mais je bavarde et le train ne sait pas attendre; adieu, adieu, ma chère enfant..

Madame Livitinof avait sonné.

Un grand valet de pied venait de paraître dans l'embrasure de la porte auprès de Swrigadnof. Madame Alexander prit le bras du laquais, l'aveugle suivait, appuyé sur celui de Mademoiselle Asipof, et le vieux couple se retirait à petits pas, un peu ridicule et touchant comme une falote apparition d'un autre âge ; Madame Livitinof les accompagna jusqu'à leur voiture.

— Et en route pour Sainte-Périne ! concluait de Beaufrilan en venant s'accouder à la fenêtre ; maintenant il taillait un cigare.

Se ravisant tout à coup :

— Ah ! pardon, vous ne fumez pas, vous Mauriat, vous êtes un homme bien élevé ; mais, vous, monsieur Harel, vous devez avoir des habitudes honteuses, un artiste ! (et il me tendait son porte-cigares bourré de habaneros) des purs havane... c'est un ami qui me les envoie, et me prenant à partie, avec un mépris visible pour

Mauriat : Est ce que vous avez du goût pour Monsieur et Madame Denis, vous? moi j'aime les jeunes pigeons aux petits pois, mais les vieux ramiers roucouleurs, psitt! Et poussant par les narines un long jet de fumée, il lançait son cigare par la fenêtre : Madame Livitinof venait de rentrer au salon.

— Levez donc les stores, Beaufrilan, on n'y voit goutte ici.

La soie blanche et bleue des trois fenêtres claqua en l'air, un flot de clarté inonda la pièce : Madame Livitinof était là souriante, amincie et toute rose dans une longue redingote de velours vert réséda à côtes, qui l'enveloppait tout entière ; la tête enfouie dans une énorme capote de dentelles blanches ; elle se taisait sous cette espèce de casque, qui faisait paraître encore plus vives les arêtes de son profil volontaire : debout au milieu du salon, elle achevait de boutonner ses gants.

— Eh! oui, je suis prête, cela vous étonne?. . vous avez l'air tout ahuri, Mauriat. C'est comme cela, je ne vous garde pas à dîner ce soir, mon ami, et j'ai le regret, monsieur, dit-elle en se tournant vers moi, de ne pouvoir vous prier aujourd'hui ; j'emmène à Étretat Monsieur de Beaufrilan, qui a trouvé le moyen de couronner son cheval en accompagnant mes amis Alexander, je lui dois bien cela de le reconduire.

— Comment, votre cheval... croyait devoir s'exclamer Mauriat.

— Oui, les routes sont détestables par ce temps sec, ripostait Beaufrilan évidemment contrarié de la révélation, mais, bah! ce ne sera jamais qu'une affaire de dix louis...

— Au manége... interrompait bienveillamment Madame Livitinof; le prix d'un de vos articles au *Gaulois* ou au *Gil Blas*, vous ferez le prochain double... Mais la voiture n'est pas encore

attelée, il n'y a que moi de prête; asseyez-vous, messieurs, je ne vous tiens pas quittes comme cela, votre visite n'est pas faite; et me plantant carrément les yeux dans les yeux : Que pensez-vous, vous, monsieur Harel, de mes amis Alexander ?

— Charmants et touchants à la fois, madame.

— Franchement ?

— Franchement, la vue de deux êtres qui s'aiment est, pour moi, une des rares et réelles joies de la vie !

— A la bonne heure ! N'est-ce pas qu'ils sont vraiment touchants tous les deux ? Une vieille estampe de l'autre siècle représentant Philémon et Baucis en paniers et en poudre, car c'est un pur dix-huitième siècle, ma vieille amie Madame Alexander, la dernière des Polonaises... Oui, Polonaise, monsieur de Beaufrilan, vous avez beau sourire dans votre moustache, parce que vous avez vu jouer *l'Œil crevé*...

Un soir passant par Meudon
Une belle Polonaise..... ;

c'est une réminiscence facile. Ma Polonaise, à moi, ne vient pas de Meudon; elle vient de Louveciennes et de Marly, en passant par Versailles...

— Et Compiègne, ricanait Beaufrilan.

— Et Compiègne. A moins d'être née rue Saint-Denis, tout le monde a passé par Compiègne.

— Excepté vous pourtant, madame!

— Mais, moi, je suis de la nouvelle génération, de la nouvelle école, de celle qui ne comptera pas et j'aurai pis que Compiègne à me reprocher un jour... j'aurai passé par Yport et par votre esprit, Beaufrilan.

— Madame!

— Ne remerciez pas... En attendant, vous, oui, vous, monsieur de Beaufrilan, que pensez-vous de mes amis?

— De Philémon et Baucis?

— Oui.

— Peuh! comme talent, ce pauvre Alexander..

— Je ne parle pas du talent des autres. Il est arrêté qu'il n'y a que vous qui en avez, du talent; et encore n'en convenez-vous, vous-même, que lorsque vos amis vous comparent à Balzac. Je parle du ménage, en tant que document humain; c'est bien document humain, que vous dites, vous autres?

— Parfaitement!... Ce que j'en pense... je l'ai dit tout à l'heure à ces messieurs, je n'aime les vieux pigeons à aucune sauce.

— Ah!... alors vous les trouvez un peu bien ridicules, mes amis Alexander, un peu bien... comment dirai-je?... Monsieur et Madame Denis peut-être?

— J'ai dit le mot tout à l'heure.

— Navrée de me rencontrer avec vous, Beaufrilan... Et que leur reprochez-vous, à mes

amis? de s'aimer encore à soixante-cinq ans?

— Justement, c'est immoral, absolument... passe encore de mourir, mais s'aimer à cet âge!... Ils n'avaient donc jamais, jamais avant...?

— Apparemment, puisque le souvenir tue l'amour chez vous autres. Voilà un bel éloge des femmes qui ont eu des bontés pour vous, mon ami!

— Aimer! êtes-vous encore la dupe de cette comédie? L'amour des Alexander...? Le voulez-vous, le fin mot de cette histoire; il est brutal, mais le voilà. Il l'aime, lui, puisque aimer il y a, il l'aime parce qu'il est logé, chauffé, habillé, nourri, hébergé et gobergé par elle; sans le sou, malade, impotent, il l'aime pour le luxe, la voiture et le dîner fin qu'elle lui donne; il l'aime (et c'est affreux) surtout parce qu'il n'y voit plus clair, car l'avez-vous bien regardée, la jolie Madame Alexander? Quant à elle, elle l'aime parce qu'elle a le beau rôle et, lui, le rôle humiliant;

parce que la femme adore avant tout protéger, abaisser, dominer qui elle aime : c'est sa vanité que cet amour ; elle l'aime aussi peut-être par reconnaissance, parce que lui l'a aimée jadis et qu'il est maintenant le seul homme aux désirs duquel elle puisse croire encore; le malheureux n'a plus d'yeux... Oui, il se peut que cet aveugle, qui est un poète, la désire encore, et être toujours désirée, pour vous autres femmes, c'est ne pas vieillir... Égoïsme, égoïsme, égoïsme ! voilà l'amour, l'humanité, la vie... une rouée et un niais, une niaise et un roué, voilà tous les vrais ou faux ménages, associations de dupeurs et de dupes!...

— Où la dupe est toujours l'être heureux?

— Assurément, à moins qu'il ne s'en aperçoive.

— Et, alors, il est le dupé, interrompait Mauriat.

— C'est un réveil, que voulez-vous ? et, à

moins d'avoir la fraîcheur de la vingtième année, tout réveil est désagréable.

— D'où le niais, chez mes amis Alexander, serait?

— Lui, concluait de Beaufrilan.

— Et la rouée?

— Est elle assurément; une femme qui a su se faire toujours désirer et, devenue vieille et laide, se faire épouser par l'homme aveugle qui l'aime! le voilà le comble de la perversité!

— Être toujours désirée, c'est ne jamais vieillir.

Madame Livitinof était devenue songeuse, la femme de chambre russe venait d'entrer sur la pointe du pied et de déposer sur la table une gerbe de roses mousseuses.

— Les fleurs de madame, murmurait-elle.

— Ah! ce sont mes roses, merci, Nitika; vous permettez, messieurs?

Elle s'était levée et était allée se poser devant

une glace; maintenant elle épinglait, un à un, des boutons de rose, comme en jabot, entre les revers de sa redingote de velours; debout auprès d'elle, la femme de chambre lui tendait la gerbe et Madame Livitinof prenait à même.

— Encore un, Nitika! Est-ce bien en valeur comme ton, monsieur Harel?

Elle avait fait face de mon côté.

— Rose sur vert mousse, c'est un effet indiqué, madame.

— Vraiment, très coloriste alors et sans le savoir.

Et d'un geste insouciant étalant sur la table les dix ou douze roses, dont elle n'avait pas voulu:

— Fleurissez-vous, messieurs. Pardon; grâce pour celle-ci.

Et, saisissant une rose au vol:

— Monsieur Harel, voulez-vous me poser ce bouton dans mes dentelles, cela éveillera un

peu tout ce blanc ; une fois posé, Nitika le fixera.

Elle s'était inclinée vers moi, mettant son chapeau à hauteur de mon épaule ; sa tête et ses cheveux frôlaient presque ma joue, je respirais l'odeur stridente et fine de sa nuque de rousse : d'une main un peu nerveuse, je posai la rose, au hasard, dans l'écume des dentelles neigeuses.

Elle me regarda : Merci, dit-elle.

Elle était retournée devant la glace ; dressée sur ses pointes, Nitika attachait la rose avec des épingles à tête d'or ; de Beaufrilan avait assisté, impassible, à tout ce manége ; Mauriat, lui, était tout blême.

— Et voilà qui est fait ! La voiture est prête, Nitika ?

— La voiture est attelée, madame.

— Eh bien ! Beaufrilan, je vous attends. Votre chapeau, votre cravache, vos gants, votre cœur, n'oubliez rien au moins, puis s'arrêtant

devant Mauriat : Être toujours désirée, c'est ne jamais vieillir.

Et d'une voix douce, chantante, elle ajoutait, en esquissant une vieille mélopée barbare, quelques mots en langue russe.

I'twaïa molodost vetchna
Ibo vetchna maja louboff.

— C'est le premier couplet d'une vieille ballade de mon pays, où il est question d'un prince aveugle et d'un éternel amour. Nitika la sait, je vous la traduirai en français en respectant le mot à mot et vous me la mettrez en vers. Est-ce dit, mon ami ?

Et elle lui tendait sa main gantée.

— Pourquoi ne priez-vous pas Monsieur de Beaufrilan de se charger de ce travail ? répondait le poète. Monsieur de Beaufrilan a publié des vers.

— Possible... j'ai plus confiance en vous pour la poésie.

— Et en Monsieur de Beaufrilan pour la prose.

— Très possible encore. C'est aux actes que je juge les hommes ; c'est dit, je vous enverrai demain la ballade traduite.

— Soit.

— Et vous, monsieur, disait-elle en mettant spontanément sa main dans la mienne, nous nous reverrons, n'est-ce pas ?

— Madame !

— On vous reverra, je veux dire. Tous les jours, d'une heure à trois, je suis chez moi. Venez me surprendre, nous causerons, nous ne serons pas longs à nous entendre ; et me fixant de ses yeux gris, qui verdissaient : Vous me plaisez beaucoup, franchement, je vous assure, et je suis certaine, moi, de ne pas vous déplaire. Au revoir ! Elle me retira alors sa main. Et maintenant, Beaufrilan, partons, si vous voulez arri-

ver pour la potinière de six heures, puisque vous tenez tant à me compromettre.

Nous les reconduisîmes jusqu'à la voiture.

Ils avaient à peine tourné le chemin : Que t'avais-je dit ! s'exclamait Mauriat, il était encore là, elle s'en va avec lui, quelle damnée coquette !

— De Beaufrilan, elle ne peut le sentir.

— De Beaufrilan !

— Tu ne sais donc rien voir ? Elle le méprise et le déteste.

— Mais alors !

— Oui, alors ?

— Qui aime-t-elle ?

— Cherche.

— Aime-t-elle, d'abord ?

— Je n'en sais rien, mais en tout cas elle aime furieusement l'amour.

— L'amour, elle, Madame Livitinof ?

— Elle-même. C'est peut-être une rouée,

mais à coup sûr c'est avant tout une amoureuse, et au demeurant la femme la plus séduisante que je connaisse.

A quelque temps de là, j'étais en train de faire une étude de plein air, un peu au-dessus d'Yport, dans la sente qui longe le cimetière. Parti depuis l'aube avec armes et bagages, il y avait bien cinq heures que je travaillais là, dans ce raidillon solitaire, épris d'un adorable bleu de mer matinale, que le soleil montant à l'horizon allait faire évanouir : ravissant d'ailleurs, ce coin d'Océan et de falaises vu de la sente, où je m'étais installé à mi-côte, et d'une couleur idéalement jeune et fraîche, la mer et les loin-

tains de cette transparente matinée d'août. Au premier plan, une bande d'ajoncs d'un vert noir, à demi défleuris; plus loin, le mur croulant du petit cimetière avec la gaieté blanche de ses tombes et de ses croix de pierre, submergées d'orties, éclaboussées de soleil : en pleine clarté lui, le vieux cimetière avec çà et là la tache sombre d'un cyprès ou d'un if, comme pour en accentuer la blancheur; et alors, au fond, dans le gris lumineux d'un kilomètre de distance, les toits et le clocher d'Yport, s'incrustant en mosaïque dans une mer de soie, une mer d'un bleu pâle, qui se moire, frissonne et se confond avec le bleu du ciel. Avec l'avancée de la falaise sud, coupant verticalement cette mer idéale comme pour en indiquer l'horizon, le paysage se composait de lui-même, exquis à peindre, et ce paysage exquis, je travaillais depuis cinq heures à le fixer sur ma toile, quand :

— Oui, vraiment, c'est assez cela. Comment allez-vous ce matin ? sonnait une voix mordante et claire ; et, m'étant retourné, j'apercevais Madame Livitinof. Elle était arrêtée à quelques pas au-dessus de moi, au milieu du chemin ; je ne l'avais pas entendue venir. Je me levai, elle agita son ombrelle.

— Ne bougez pas, je viens.

Et, quand elle fut auprès de moi :

— Oui, c'est vraiment très bien, disait-elle, et posant comme par distraction sa main sur mon épaule :

— Savez-vous que vous n'êtes guère poli, vous !

— Comment ?

— Oui, vous ; il y a dix jours vous êtes venu me voir avec Mauriat, et depuis ?

— Je travaillais.

— Et vous aviez peur de me déranger ;... invitez donc les gens. Sérieusement, est-ce par anti-

pathie pour moi ou pour ne pas déplaire à votre ami, que vous n'êtes pas revenu ?

— Madame !

— Oh ! Mauriat est bien assez tyran pour vous avoir défendu... je veux dire prié, de ne pas remettre les pieds chez moi sans lui, et, comme vous êtes un bon ami, un excellent ami... et, riant aux éclats : Oh ! ces Normands, quels êtres extraordinaires ! et elle étouffait, secouée par un fou rire, un rire nerveux, sonore, exaspérant comme le bruit d'un verre qui se brise, et dont l'espèce de sanglot faisait mal.

Je la regardais. Singulière créature ! Madame Livitinof avait l'air ce matin-là d'une estampe de Débucourt. Sur une blanche et légère robe de batiste comme écumante de dentelles et s'arrêtant juste à la cheville, elle portait une mante d'ancienne andrinople, de rouge devenue rose, d'un ton délavé et charmant, partout des ruches à la vieille, une de ces antiques mantes du pays,

telles qu'en portent encore les aïeules de campagne : une énorme capote de la même andrinople engloutissait et visage et cheveux ; la mante était bien de vieille cotonnade rose, mais la doublure était de moire blanche. Elle s'appuyait, en marchant, sur le manche en vieux saxe d'un immense parapluie écarlate, un parapluie de l'époque évidemment : et, si près du grotesque, elle trouvait le moyen d'être encore délicieuse... oh ! cette élégante de l'an II, avec cet énorme riflard rouge, dans ce sentier de falaise, au milieu des ajoncs, près de ce gai cimetière, devant cette mer bleue ! C'était exquis, je me levai et me découvris lentement :

Elle cessa de rire.

— Qui saluez-vous, la femme ou le costume ?

— Le costume, répondis-je assez froidement.

— Ah ! vraiment, vous trouvez cela drôle ?

— Drôle, non, mais intéressant.

— Comme reconstitution... c'est aussi un essai ou plutôt une trouvaille, un hasard, c'est un essai aussi : j'ai trouvé cette mante dans le pays il y a huit jours, une loque chez une femme de pêcheur ; le parapluie, je l'ai eu à Étretat, au vieux Rouen. J'ai envoyé la loque à ma couturière et, ce matin, j'ai reçu ce chef-d'œuvre;... on a dû courir le Temple pour réassortir la nuance. Cela est-il réellement si joli ? alors j'inaugurerai le tout, dans huit jours, à Trouville; aujourd'hui, c'est un essai loyal entre les bois et moi.

— A Trouville?... vous allez nous quitter ?

— J'y vais passer trois jours pour les courses, Monsieur Livitinof doit venir m'y rejoindre ; de là je reviens à Yport.

— Et Monsieur Livitinof avec vous ?

— Non, il repart aussitôt pour l'Autriche, il ne viendra ici que plus tard, en septembre. Alors vous l'aimez, mon costume ?

Je m'inclinai, elle sourit.

— Vous m'en voulez ?

— Pourquoi ?

— D'être venue.

— D'être venue ?

— Vous déranger.

— Me déranger ?

— Oui, je vous ai surpris, je vous regarde travailler depuis trois quarts d'heure.

— En effet, par où êtes-vous venue ? je ne vous ai même pas entendue marcher.

— J'étais dans le cimetière.

— Dans le cimetière ?

— Oui, j'adore les tombes.

— Cherchez-vous l'emplacement de la vôtre?

— Peut-être... j'aimerais assez être enterrée ici... dormir en plein soleil, au penchant d'une côte, en face de l'Océan.

Maintenant, dans le sable aride de nos grèves,
Sous les chiendents, au bruit des mers,
Tu reposes parmi les morts qui me sont chers,
O charme de mes premiers rêves !

Cette Moscovite récitait du Leconte de Lisle !

— Cela vous étonne que j'aie lu, disait-elle avec son éternel et irritant sourire ; pourquoi pas ? on peut être à la fois une cliente de Worth et d'Alphonse Lemerre. Je suis venue ici parce que je savais vous y rencontrer, — je vous ai vu passer ce matin ; — j'ai mis cette mante pour vous plaire, je me suis tenue coi près d'une heure pour ne pas vous déplaire, et, maintenant que le soleil est trop haut pour que vous continuiez (et elle s'assit au revers du fossé), je viens vous demander un renseignement.

— Un renseignement ?

— Oui, qu'est-ce que Monsieur Pingard ?

— Monsieur Pingard ! (Je n'aimais pas cette question.)

En quoi ce médiocre négociant en vins de province pouvait-il intéresser Madame Livitinof! La vision de ce gros petit homme à la trogne rouge et suante, à la mâchoire de bull-dog, à la bonhomie commerçante et familière, la poignée de main pleine d'offres de service, tout cet ensemble vulgaire, mercantile et bas de *margoulin* et de maquignon venait de me sauter aux yeux; et c'était cette jolie et fine créature qui... ! Mauriat avait eu, jadis, avec ce Monsieur Pingard, une assez sotte histoire, où le nom de Madame Pingard, une élégante de petite ville, avait été malheureusement mêlé; le pauvre garçon en était sorti couvert du ridicule inhérent même au ménage Pingard, et en avait d'autant plus souffert, que la malignité publique s'était obstinée à vouloir voir en lui un peu plus qu'un adorateur de la beauté déjà mûre, qu'était alors la belle marchande de vins.

Cette déplorable aventure, le bruit qu'elle avait

soulevé dans le pays, les critiques sournoises, les continuelles allusions, les sous-entendus et toutes les menues trahisons journalières, dont la province assassine, comme d'autant de coups d'épingle, quiconque a osé préoccuper violemment son opinion, avaient, en l'exaspérant, achevé de brouiller Mauriat avec la moitié de la ville assez mal disposée, d'ailleurs, en faveur d'un homme qui se permettait de faire de la littérature au lieu de continuer le commerce; Mauriat avait pris jusqu'au nom des Pingard en horreur, ce nom devenu pour lui le synonyme d'une tare, d'un ridicule attaché à son nom de Mauriat; pour chacun, les noms des deux familles étaient désormais accolés l'un à l'autre : qui prononçait Pingard songeait fatalement à Mauriat.

Mais comment Madame Livitinof, vivant à Yport loin de Fécamp et de ses commérages, absolument étrangère à la ville, avait-elle eu vent

de cette grotesque histoire? Il n'était pas difficile de démêler là une nouvelle perfidie de Beaufrilan : ridiculiser son rival aux yeux de Madame Livitinof était, de sa part, de la belle et bonne guerre; il avait parlé et elle contrôlait : l'explication découlait d'elle-même.

— Monsieur Pingard! qu'est-ce que Monsieur Pingard? un marchand de vins de Fécamp, lui répondis-je.

— Riche?

— On le dit.

— Du monde?

Le ton, dont la question était faite, était à lui seul une révélation.

— Du monde! Monsieur de Beaufrilan vous a-t-il dit qu'il fût du monde?

— Monsieur de Beaufrilan?

— Oui, avouez que vous en savez tout et autant que moi, et que cet interrogatoire n'a rien à vous apprendre.

— Mais, je vous assure.

— Oh! je vous en prie, ce serait puéril de vous à moi. Beaufrilan vous a mise depuis longtemps au courant de l'aventure, retouchée, embellie, brodée Dieu sait comment; quant à moi, madame, je suis trop l'ami de mon ami Mauriat pour vous divertir à ses dépens.

Elle rougit un peu, puis après un silence :

— Un mot seulement. Madame Pingard est-elle encore jolie?

— A cinquante ans ?

Elle ne put s'empêcher de sourire.

— Je voulais dire a-t-elle été jolie?

— Cela vous intéresse à ce point!

— Dame!... je ne serais pas fâchée de connaître un peu l'idéal de votre ami Mauriat.

— Parfaitement. Hé bien! je crois pouvoir vous dire que son goût s'est singulièrement affiné depuis (je la regardais bien en face); il est

fort en progrès, très en progrès... d'ailleurs il était si jeune, à cette époque.

— Vingt ans, je crois.

— Vingt-deux.

— Et Madame Pingard, trente ?

— Mettez en quarante.

— Autant dire une mère... oh ! ce pauvre Mauriat !

— Vous l'avez dit, madame, ce fut un sentiment filial, un culte, une exagération du respect dû à la maturité !

Il y eut un nouveau silence, Madame Livitinof le rompit la première.

— Vous aimez beaucoup Monsieur Mauriat.

— En effet, je l'aime énormément, madame, pour lui d'abord, puis pour tous ceux qui le détestent.

— On le déteste donc !

— Croyez-vous, par hasard, que Monsieur de Beaufrilan l'ait en grande amitié.

Elle sourit encore.

— En effet, j'ai cru remarquer, mais je ne m'explique pas, car Beaufrilan est arrivé... ; ils écrivent tous deux, tous deux ont du talent...

— Pourquoi ils ne s'aiment pas ? Vous l'avez dit vous-même : ils écrivent tous deux, tous deux ont du talent et sont du même pays.

Elle me toucha légèrement le bras :

— Vous êtes un sceptique.

— Et vous ? lui répondis-je.

— Oh ! moi, si vous saviez de combien de croyances est fait mon scepticisme !

— Et le mien, madame. Si vous saviez de combien de désirs de croire est faite mon incrédulité !

— Allons, dit-elle en ouvrant son grand para pluie rouge, il n'y a moyen de rien tirer de vous. Mauriat possède en vous un ami rare, très rare, je lui en fais mon compliment.

— Un ami rare qu'il ne tient qu'à vous de compter au nombre des vôtres.

— Est-ce au moins un peu vrai, ce que vous dites là ! et tournant à demi de mon côté son profil délicat frisé par la lumière : A propos, vend-il de bons vins, ce Monsieur Pingard ?

— Ah ! vous voulez...

— Oui, j'ai une commande à lui faire.

— A lui ou à madame ?

— Ah ! madame s'occupe aussi... ?

— Oh ! indifféremment, ils sont tous deux dans le train pour les affaires, madame au besoin fait la place.

— Chez les hommes seuls ?

— Non, chez les femmes curieuses de la connaître.

Nos regards se rencontrèrent encore.

— Vous êtes décidément un aussi bon ennemi qu'un fidèle ami, et me prenant cavalièrement la main dans la sienne : Nous reparlerons de notre amitié, adieu.

— Orgelat, un gris, un suave, un nuancé, l'Éliacin des *Débats,* le Chérubin de la *Revue Nouvelle,* au fond un très malin, qui a su ne pas être jeune et baiser à propos les doigts des vieilles femmes, les seules qui aient aujourd'hui un salon... Les jeunes, pressées de vivre, ont surtout une alcôve, et l'alcôve lui fait peur, à ce petit abbé ; bien trop futé pour y entrer, Orgelat, dans l'alcôve, pas assez fort pour en sortir... Quant à du talent, il en a ; il a lu Taine, Stendhal et Shelley, sait s'en souvenir, et avec

quelques vieux airs de Beaudelaire s'est composé un profil de dandy athéo-anglo-littéraire très apprécié des étrangers, mettons plutôt des étrangères... C'est un talent d'Américaine, il y a en lui du pion, du petit-maître et de la gouvernante anglaise; en un mot les femmes en raffolent; pour elles, c'est le fin du fin, le grand maître dans l'art des attouchements psychiques, le psychologue et l'analyste de leur cœur féminin dans ce qu'il a de plus flatteur et de moins défini : la belle malice, il s'analyse lui-même ; un Brummel amoureux de son armoire à glace, chuchotent ses ennemis ; pas même... au fond, c'est un bas-bleu ; on ne lui connaît pas de maîtresse.

— C'est un de vos amis, je crois ?

— Parbleu ! de qui dirait-on les vérités, si ce n'est de ses amis... ce sont les seuls dont on peut parler à bon escient, ce sont les seuls qu'on peut connaître.

Le dîner venait de finir : Madame Livitinof

nous avait réunis ce soir-là, Beaufrilan, Mauriat et moi, et tandis que Beaufrilan, un peu grisé de champagne, éructait de fiéleuses critiques sur les jeunes de la littérature contemporaine, Madame Livitinof, toute blanche dans une légère robe de mousseline de l'Inde brodée, les hanches comme à peine effleurées par une large ceinture de moire blanche, l'écoutait silencieuse, l'encourageant d'un geste vague, d'un équivoque sourire, le regard voilé sous ses longs cils baissés, comme retirée en elle-même, avec la physionomie inquiétante et distraite d'un jeune sphinx au repos.

— Et Dazanos? demandait-elle, tout en roulant, du bout des doigts, un gardenia qu'elle avait pris dans la corbeille du milieu.

— Dazanos?

— Oui... Il est à Étretat, il vous a salué l'autre jour, c'est sa femme qui l'accompagne?

— Sa femme!... Beaufrilan pouffait de rire.

— Ah! pardon... j'oubliais, et pas même l'autre... cette pauvre Julia... Quelle adorable créature! Je l'ai connue jadis à Versailles, j'étais tout enfant, elle déjà une grande jeune fille, c'était le début de leurs amours.

— Oui, c'étaient des promenades dans le parc au clair de lune, Dazanos lui récitait ses vers; ils rentraient parfois à six heures du matin, tout trempés de rosée, des bois de Chaville et de Viroflay. Le père, un vieux fou, attendait sa fille, couché sur le paillasson, au seuil de sa chambre; inouïe, toute cette histoire!

— Oui, j'ai su... elle avait vingt mille livres de rentes... Elle est ruinée aujourd'hui.

— A plate couture... C'est la spécialité des Dazanos et de quelques poètes.

— Vous dites, Beaufrilan? demanda Mauriat, secoué d'un petit frisson.

— Et de quelques poètes... Désirez-vous des noms? Et de Beaufrilan citait d'affilée deux

académiciens, trois normaliens et quelques autres, mais sans contredit Dazanos est le plus fort, c'est leur maître à tous; lui-même est si féminin !... nécessairement il doit plaire aux femmes; c'est plus un vice que de l'amour.

Madame Livitinof avait posé son gardenia sur la table.

— Elle est riche, celle de cet été ?

— Georgette?... la pauvre fille !... Elle va débuter en rentrant au Vaudeville; celle-là, par exception, Dazanos l'aime pour elle-même.

— Ah! et cette demoiselle Georgette, elle aime Dazanos pour... ?

— Lui-même, naturellement, ou pour tout dire... à cause d'une ressemblance. Georgette était, avant, l'intime, intime amie de Dranier... Trouvez-vous que Dranier ressemble à Dazanos? non... Mais Georgette, elle, trouve... Emma Dranier en Amérique, elle a pris Dazanos... Aucune, aucune différence.

— C'est vrai, à la rigueur, ce sont deux vieilles blondes !

— Madame !

— Vous me faites dire des sottises, Beaufrilan. Donnez-moi donc une cigarette, monsieur Harel, au moins en fumant n'en dirai-je pas, de sottises ? Versez donc un peu de champagne à votre voisin, Mauriat, et puisque vous êtes gourmand, reprenez des fraises ; cela doit vous plaire à vous, poète artificiel, ces petites verroteries de Venise, c'est assez décoratif.

Et elle poussait du côté de Mauriat une large coupe d'argent ciselé, remplie de fraises à la glace, comme micacées de givre ; puis, quand elle eut allumé sa cigarette :

— Beaufrilan, vous qui savez tout, qu'est-ce que cette histoire arrivée à votre ami Dazanos l'hiver dernier à Bruxelles... Je n'ai jamais pu bien savoir, un collégien, un cocher...? les tribunaux s'en sont mêlés... On n'a jamais pu...

— Ou voulu dire.

— Peut-être bien. Vous savez, vous?

— Dazanos m'a raconté la chose lui-même.

— Cela peut se dire?

— Non, mais cela peut s'entendre, si monsieur Mauriat le permet.

— Laissez Mauriat tranquille, il est tout à ses fraises.

— C'est que l'histoire du cocher touche un peu monsieur.

— Mauriat?

Mauriat s'était levé.

— Oh ! dans un de ses amis; l'histoire est arrivée à Claudius Gislhaine.

— Et ce Gislhaine m'ennuie, intervenait Madame Livitinof, je veux du Dazanos et non des inconnus.

— Gislhaine un inconnu! un poète apprécié, reconnu presque comme un maître par toute la jeune école et par Mauriat lui-même; de plus,

un être très intéressant, des plus bizarres, et des mœurs... des mœurs!

Amour, tu m'apparais aussi comme un beau pâtre,

dit-il, en citant un des vers du poète.

— J'avais compris, dit Madame Livitinof avec un imperceptible haussement d'épaules; la belle bizarrerie et la belle rareté!... C'est de la névrose et pas autre chose, un caprice honteux d'estomac fatigué et blasé; toutes les fins de siècles éreintés ont de ces goûts bizarres, de l'amour nihiliste... en Russie nous ne les comptons plus, ces cas-là!... Voyons le Dazanos, que lui est-il arrivé?

— Avec son collégien? Mais c'est que vous ne les comptez plus, ces sortes d'histoires?

— Et celle de Dazanos?

— Oui.

— Alors, passons. Ça manque d'intérêt pour nous ces petites fantaisies de poète... Il est donc complet, votre ami Dazanos?

— Mais oui, toute la lyre.

Madame Livitinof venait de se lever et de prendre mon bras pour passer au salon; là, sous un savant éclairage, dispensé par trois lampes à globes laiteux, voilés d'immenses abat-jour de crêpe rose, le samovar et le kummel nous attendaient, servis sur une petite table de laque et confiés à la surveillance de Petchorine, amusant comme une statuette de Saxe dans son soyeux costume de moujik lilliputien. Madame Livitinof nous versait le thé bouillant; souriant et grave, Petchorine nous offrait le sucre et les liqueurs: c'était réglé et divertissant comme un joli jeu de scène. Dehors la pluie tombait à larges gouttes, tambourinant comme une légère main invisible aux vitres des fenêtres.

— Entendez-vous la pluie, pensait tout haut Madame Livitinof, voilà qui me gâte ma soirée et mon clair de lune.

— Vous aviez des projets pour ce soir?

— Certainement que j'avais des projets. Je

comptais sur vous trois pour me conduire visiter la tour des Hogues, par les bois, à pied, le chemin est merveilleux, m'a-t-on dit; n'était-ce pas une lumineuse idée?

— Absolument lumineuse, une idée poétique... Elle est de monsieur Mauriat, l'idée? demandait Beaufrilan.

— Parce qu'elle vous semble ridicule? interrogeait le poète.

— Au moins étrange, souriait Beaufrilan.

— Eh bien! l'étrange idée est à moi et bien à moi, interrompait Madame Livitinof. Ce matin, en feuilletant mon guide, j'ai lu : « Tour des Hogues, à trois kilomètres d'Yport par les bois, vestiges de château du douzième siècle, tour encore debout, vieille cheminée... »

— Site enchanteur et vieille légende, ricanait Beaufrilan.

— Vous l'avez dit; site enchanteur et vieille et très intéressante, intéressante légende !

A quoi le romancier, d'un ton léger.

— Vous la savez, Mauriat, la légende ?

— Non, mais je l'ai écrite, je peux vous en donner le manuscrit, cela corsera votre prochain volume.

— C'est en vers ?

— Non, en prose.

— Ça doit être curieux.

— C'est au moins nouveau.

— Je vous faisais l'honneur de vous parler, Beaufrilan, intervenait encore Madame Livitinof, qui voulait bien allumer, mais ne voulait pas voir éclater l'orage, vous avez une façon de rompre les chiens...

— Pardon, madame... Elle disait donc, la légende...? Si monsieur Mauriat l'a écrite, vous devez la connaître.

— Oui, version du guide;... je ne lis jamais les manuscrits.

Beaufrilan s'inclinait.

— Elle disait donc, la légende ?

— Elle parlait d'une belle châtelaine quelque peu dissolue, d'un abbé de Fécamp cousin du roi Henri II d'Angleterre, attiré et séduit, du château assiégé et de la mort de la châtelaine coupable jugée, condamnée et bel et bien brûlée vive en place de Grève, devant le porche de l'abbaye;... je suis très forte, comme vous voyez.

— Et tout cela pour un abbé!

— Et quelques autres, paraît-il.

— Ah!

— Oui, elle avait l'habitude.

— Et le mari?

— Aux croisades.

— Heureux croisé!... convenez pourtant qu'on était bien un peu sévère alors!

— C'est qu'elle ne se contentait pas d'attirer le jeune homme du temps.

— Elle le ruinait?

— Vous êtes bête; non, mieux... elle le supprimait.

— Marguerite de Bourgogne !

— Oui, Marguerite de Bourgogne.

— Et la fameuse oubliette ?...

— La fameuse oubliette qui, donnant sur la mer...

— Était révélatrice, comme l'autre sur la Seine... mais c'est tout un roman. Je comprends, Mauriat, que le sujet vous ait séduit.

— Je vous le cède.

— Merci, c'est un peu neuf... Et c'est dans votre guide que l'on trouve tout cela?

— Oui, dans ce petit livre.

Et Madame Livitinof prenait sur la cheminée un léger volume cartonné qu'elle passait à Beaufrilan. Le romancier feuilletait.

— En effet... château des Hogues... femme cruelle et dissolue... les ménestrels, les jeunes paysans... ah ! tout lui était bon.

— Il paraît.

— Le ménestrel, c'était vous, Mauriat.

— Et le jeune paysan, le robuste vassal?

— C'était moi, je veux bien... Très piquante, cette antique légende.

Et il refermait le volume.

— Je comprends que cette châtelaine vous intéresse... Très piquante, cette vieille chronique; je la connaissais, du reste : Dumas l'a traitée dans *la Tour de Nesles* et Gautier dans *Une Nuit de Cléopâtre*... Mais la tour des Hogues n'en reste pas moins le roman à faire, le bon roman feuilleton.

— Oui c'est le roman à faire, disait lentement Madame Livitinof.

Nous nous regardâmes tous trois avec stupeur : les yeux fixés sur nous avec une étrange insistance, la bouche sensuelle, un peu féroce, Madame Livitinof avait pensé tout haut.

— En vérité, vous autres femmes, vous êtes admirables, éclatait le premier Beaufrilan, supprimer le matin l'homme aimé de la nuit, voilà

le rom à faire pour vous autres... quelle bête fauve a fond que la femme !

La mort et la beauté sont deux choses profondes
Qui contiennent tant d'ombre et d'azur, qu'on dirait
Deux sœurs également terribles et fécondes,
Ayant la même énigme et le même secret.

C'était Mauriat qui gravement avait cité ces vers.

Madame Livitinof, elle, souriait de son muet et irritant sourire.

— Et dire, reprenait Beaufrilan qui se grisait de ses propres paroles, dire qu'au fond c'est le même sentiment mesquin et pusillanime, la même puérile terreur d'une stupide indiscrétion qui vous amène toutes à rêver sinistrement devant les Cléopâtre et les Marguerite de Bourgogne !

— A qui la faute? souriait Madame Livitinof. Puis, s'affaissant lentement, très lentement au fond de son fauteuil :

— Quand nous nous donnons, quand nous nous perdons, qu'est-ce pour nous que la conscience de notre perte, sinon une volupté de plus dans la souffrance et la passion! Or qui vous dit, messieurs, vous si jaloux du passé de celles que vous aimez, qui vous dit que nous n'avons pas, nous, la jalousie de l'avenir... Avec quelle sauvagerie vous la poursuivez, vous la possédez la femme dont les lèvres n'ont laissé boire à aucun homme avant vous le philtre d'amour... cette volupté nous est interdite, à nous autres femmes, un homme qui n'ait jamais encore aimé;... un homme vierge, quelle niaiserie et quelle monstruosité!... Mais nous rêvons peut-être le baiser d'un homme qui jamais plus n'aimera, qui jamais ne pourra plus aimer après nous avoir connues. Grammont-Caderousse brisait les verres où Madame de F... et lui venaient de tremper leurs lèvres;... comprenez-vous maintenant Cléopâtre!

Je me levai, et m'inclinant très bas devant elle :

— Vous êtes décidément très de votre pays, madame.

— Très Russe, n'est-ce pas?

Elle me fixa impertinemment dans les yeux ; elle aussi s'était levée, et s'étant approchée d'une fenêtre : — Mais voilà tout mon plaisir gâté par cette maudite pluie : je désirais tant voir cette tour au clair de lune.

— Rien qu'au clair de lune, insinua Beaufrilan, à quoi elle répondait d'un ton de nonchalance :

— Voyez-vous, mon cher, en France les ruines sont comme les jolies femmes, il faut les voir aux lumières.

— Et la raison?

— La raison c'est que, dans votre pays, ruines et jolies femmes ne passent célèbres qu'à l'ancienneté.

Elle avait retrouvé toute son espièglerie ; elle

venait de s'asseoir auprès de la cheminée et s'éventait indolemment avec un grand éventail de plumes noires.

— A propos, j'ai reçu aujourd'hui la visite d'une jolie femme.

— D'Étretat?

— Non, pas d'une Parisienne, d'une jolie femme parfaitement inconnue... d'une jolie femme de province.

— De Fécamp?

— De Fécamp.

Mauriat avait dressé l'oreille.

— Et vraiment jolie? reprenait Beaufrilan.

— Jolie... qui a été jolie... J'ai dit jolie femme en français.

— Et qu'est-ce qu'elle venait faire chez vous, cette ex-jolie femme?

— Entre nous, je crois qu'elle était un peu envoyée, elle est venue m'offrir des billets de concert... pour un concert à bénéfice, au

casino de Fécamp, pour le 28... Vous m'y conduirez, Mauriat, à votre concert?

— Madame!

— Il est bien, votre casino de Fécamp?

— Je n'en sais rien.

— Ah! vous n'allez pas?

— Monsieur n'y va plus, ricanait le journaliste.

— Mon ami, fis-je à Mauriat, qui était devenu pourpre.

— Et cette dame, reprenait Beaufrilan; donnez-nous quelques détails, elle m'intéresse, votre jolie femme de province... On les compte en province, les jolies femmes... Monsieur Mauriat doit la connaître... Voyons, comment était-elle? Au fait, elle a dû se nommer.

— Mais elle était fort bien, même très élégante... Mais elle m'a parlé de vous, Beaufrilan.

— De moi?

— Oui, c'est la femme de ce négociant en

vins que vous m'avez envoyé, ou, du moins, qui s'est recommandé de vous en venant me faire ici ses offres de service... Ce gros homme commun... Vous y êtes?... Même en prenant congé, madame m'a rappelé que j'avais promis d'écrire ma commande à monsieur (j'avais parfaitement oublié d'ailleurs)...Alors j'ai fait ma commande à madame... Oh! cela s'est passé dans toutes les formes voulues, les billets placés, la visite terminée, au moment de partir... Madame, madame...?

— Madame Pingard.

— C'est cela, Madame Pingard.

Mauriat s'était levé.

— Qu'avez vous donc, Mauriat? demandait Madame Livitinof.

J'avais eu le temps de le tirer par la manche.

— Mais j'allais voir le temps, répondit assez indifféremment le poète.

— Allez, mon cher, il pleuvra toute la nuit;

elle évitait mon regard que je tenais posé sur elle. — Madame Pingard, oui, c'est bien cela, faisait-elle à Beaufrilan, vous la connaissez ?

— Je crois bien que je la connais, c'est l'élégante de la ville, la belle des belles, la belle Madame Trabu de l'endroit... Comment l'avez-vous trouvée ?

— Comment je l'ai trouvée... Hum ! des grâces de gantière, mais, à part cela, pas mal, vraiment pas mal... Pourquoi souriez-vous ?

— Je souris aux grâces de gantière... Cette femme, que vous daignez trouver pas mal, pas mal, d'autres l'ont trouvée fort bien, fort bien, le savez-vous ?

— Ah ! il y a des histoires ?

Il s'était levé.

— Demandez à Monsieur Mauriat, c'est l'homme le mieux informé du pays. Madame, j'ai l'honneur de prendre congé de vous.

— Comment ?

— Oui, je vous présente mes hommages, je viens de reconnaître le grelot de ma voiture. Je prends demain le premier train de Paris.

— Et vous revenez?

— La semaine prochaine.

— Hé bien, à la semaine prochaine, et elle lui tendait sa main à baiser. Mauriat lui aussi s'était levé; très pâle, avec des yeux mauvais qui luisaient, il attendait la sortie de Beaufrilan.

— Pardon, lui disait-il en lui barrant le passage, et sa voix altérée éclatait malgré lui dans la pièce; je sors avec vous, j'ai deux mots à vous dire.

— A vos ordres, monsieur.

Madame Livitinof était debout au milieu du salon; à l'éclat des voix elle tournait la tête.

— Qu'est-ce que cela signifie?

— Avouez que vous l'avez bien voulu, lui murmurai-je à l'oreille.

D'un bond elle avait glissé jusqu'à eux.

— Une affaire chez moi... Devenez-vous fous, messieurs, en l'absence de mon mari, chez une femme seule... ! Je vous trouve osés de vouloir ainsi me compromettre.

Elle parlait le front haut, son œil commandait, sa voix sonnait implacable et dure.

— Allez, monsieur de Beaufrilan, je vous défends, je vous défends de répondre à Monsieur Mauriat, et vous, Mauriat, je vous ordonne de demeurer ici, vous m'entendez, je le veux, et, lui saisissant le poignet, elle lui soufflait dans l'oreille ce seul mot : « Imbécile! »

De quelle puissance disposait cette femme? Quelle phrase magique avait-elle eu le temps de jeter à Beaufrilan, quelle promesse, quel espoir avait-elle fait briller à ses yeux dans l'éclair d'un regard ou d'un sourire? De Beaufrilan s'était exécuté, avait obéi. Mauriat, maintenu par elle au poignet, voulait lutter, se débattait.

— Madame, madame ! — criait-il suffoqué, révolté ; elle, la tête un peu penchée, l'oreille attentive, ne lâchait pas prise, se contentant de répondre avec un continuel haussement d'épaules : — Vous êtes fou, vous êtes fou, vous dis-je.

On entendait une voiture s'ébranler et rouler sous les fenêtres. Madame Livitinof rendait alors la liberté à Mauriat, et, le regardant en face :

— Vous l'avez aimée, cette femme... eh bien ! après... le beau malheur... Est-ce que je suis jalouse du passé ? Je vous ai dit que je n'étais jalouse que de l'avenir.

TRÈS RUSSE

Troisième Partie

— Il est son amant!...

Il avait la voix rauque, la mine bouleversée, il venait de tomber comme une trombe au milieu de mon atelier, et maintenant affalé sur une chaise, il râlait, les cheveux trempés de sueur, les yeux fixes, et si pâle!... J'abandonnai mon chevalet.

— Son amant, tu deviens fou!

— Fou, plût à Dieu... Oh! la catin, la catin, quelle fille!

Son état faisait mal; je lui versai un grand verre d'eau, et m'approchant du pauvre garçon, je lui épongeai le front, essayai de le faire boire,

de calmer un peu ses nerfs, au fond très embarrassé, ne trouvant à lui dire que les banalités d'usage.

— Es-tu bien sûr ?... tes yeux auront mal vu, tu exagères, etc., etc.

Il vida d'un trait le verre d'eau, et, d'une voix toujours rauque, mais devenue un peu plus la sienne :

— J'ai vu, de mes yeux vu.

— Tu arrives de là-bas ?

Il me fit signe que oui.

— Diable !

Je consultai de l'œil mon horloge dans sa gaine de chêne : six heures et demie du soir. Mauriat avait couru à travers champs, mettons quarante minutes de la villa à la ferme, cela faisait alors cinq heures et demie ; une drôle d'heure, pour se laisser surprendre ! au moins singulière pour une fine mouche comme Madame Livitinof ; mais quand la gourmandise

les prend, les plus sages sont les plus folles, toutes les femmes ont l'heure du Charreton, puis Beaufrilan avait peut-être brusqué l'affaire ; en politique, comme en amour, le succès est aux beaux sanguins, qui hussardent. Tout navré que je fus de l'état de Mauriat, j'avais grand'peine à retenir une violente envie de rire; pour la femme d'acier, qu'était la belle Moscovite, je trouvais le dénouement plus que piètre, banal : c'était vraiment bien la peine de déployer tant de grâces savantes, d'exposer d'aussi étranges théories, de s'être montrée, tout un mois, tour à tour la perverse, la câline et la froide créature qu'elle s'était donné mission de paraître, et cela pour tomber bêtement entre les bras de ce bellâtre, et, circonstance aggravante, en plein jour, avant le coucher du soleil : au fond j'en étais assez ravi. Madame Livitinof avait eu le don de m'agacer terriblement au dernier dîner donné par elle, elle s'y était ouvertement moquée

de nous avec le Beaufrilan, et puis la découverte d'aujourd'hui devait être une douloureuse, mais salutaire douche glacée sur la belle passion de Mauriat. Si, après ce coup, il n'était pas guéri, il fallait renoncer à tout espoir, et il cessait d'être intéressant, en devenant tout à fait ridicule.

Je m'asseyais donc auprès de lui et, lui prenant les deux mains dans les miennes, avec l'air le plus apitoyé possible :

— Hé bien ! entre nous, qu'as-tu vu ?

— Tout !

— Tout ?

J'avais rapproché ma chaise.

— Ah ! pauvre ami... conte-moi cela.

— Hé bien ! voilà... Depuis le dîner de jeudi je n'avais pas remis les pieds à la villa ; je boudais avec d'autant plus de persistance, que je croyais de Beaufrilan absent, il nous avait lui-même annoncé son départ, quand ce matin je reçois un mot de Madame Livitinof : elle me demandait

des livres, autant que possible des mémoires du dix-huitième siècle. Tu connais la rage littéraire du dix-huitième, que croient devoir afficher les femmes depuis les romans des Goncourt, c'est une mode, une folie... Qu'y comprennent-elles ? Assurément pas grand'chose. Le jargon les surprend, les amuse, et voilà.

— Tu es dur, mon ami.

— Mais juste... Si tu savais le peu de cervelle que contient, au fond, la boîte osseuse des plus jolies têtes et des plus pensives... tout dans le profil et le regard...

— Personne ne le sait mieux que moi, mon ami, j'ai fait de l'anatomie.

— Elle me demandait donc des mémoires ou des correspondances; Petchorine à cheval attendait, dans la rue, les livres et la réponse. J'étais alors dans le bain; je fais dire que j'enverrai les livres dans la journée et, après le déjeuner, bouleversant ma bibliothèque, j'atteins la correspon-

dance de Madame d'Épinay, celle de Madame du Deffand, les mémoires de Madame de Créquy, j'en fais un paquet et, tu connais ma lâcheté : au lieu de l'envoyer, je le portai moi-même... le besoin de rentrer en grâce et de lui demander pardon des torts... qu'elle avait envers moi.

— Puissamment raisonné, ce sont les plus graves, ceux qu'on pardonne le moins.

— J'accours, j'arrive à la villa, j'entre au salon et j'y trouve éperonné, botté, la cravache à la main, et prenant congé d'ailleurs, le Beaufrilan, que nous croyions à Paris.

— Et Madame Livitinof?

— Oh! elle, toujours souriante, avec son calme exaspérant.

— Et une nouvelle robe?

— Oui, une nouvelle robe.

— Comment la robe?

— En soie turquoise, une soie d'un mince et

la moulant... d'ailleurs plus jolie que jamais, un amour, adorable !

— Et pas surprise ?

— Surprise ? pas une seconde. — Tiens, c'est vous, vous ne boudez donc plus. Vous m'apportez les livres, c'est très bien, cela. Voilà Monsieur de Beaufrilan, qui est plus aimable que vous; il prétend qu'il s'ennuyait à Paris sans me voir, il est revenu ce matin, et au débotté sa première visite est pour moi, tandis que vous, vous êtes à deux pas, à Fécamp, et vous savez rester quatre grands jours... Oh ! ces poètes ! comment disiez-vous tout à l'heure, monsieur de Beaufrilan : *Vatum irrita...?*

— *Vatum irritabile genus,* déclinait Beaufrilan, et, le sourire aux lèvres, il me cédait la place.

Je m'étais levé.

— Ah ça, mon cher Allain, te moques-tu de moi ou deviens-tu fou ? C'est là tout ce que tu

as vu, de tes yeux vu... c'est là-dessus que...

— Attends la fin. Madame Livitinof s'était levée pour le reconduire, je m'étais emparé d'un album, je le feuilletais, mais je les suivais attentivement du regard. Alors j'ai très bien vu Sonia lui glisser dans la main une clef, tu m'entends bien, une clef, et, le doigt sur les lèvres, le congédier avec un sourire... mais un de ces sourires ! Il n'y a que pour l'homme, qu'elles attendent à minuit, que les femmes ont de ces sourires-là !

J'arpentais l'atelier, puis revenu devant lui après un ou deux tours :

— Tu es très malade, mon cher.

— Malade ?

— Certes ! Tu accours chez moi, pâle à m'impressionner et criant : Il est son amant ! et c'est sur un sourire et une clef, que tu as cru lui voir remettre... Tu l'as rêvée, la clef comme le sourire et le reste... si ce sont là tes données !

— J'en ai d'autres et de très sérieuses.

Je haussais les épaules.

— Assieds-toi là et écoute.

Il était devenu très calme, c'était à n'y rien comprendre.

— Madame Livitinof était revenue s'asseoir auprès de moi et là, charmante, naturelle, la Sonia d'autrefois presque retrouvée : « Je vous garde à dîner, » disait-elle, elle insistait même... Tu vois le piége... elle voulait détourner mes soupçons.

— C'est de la démence pure... Enfin !

— J'évitai l'embûche, m'excusai.

— Car en demeurant à la villa tu pouvais vérifier si tes prétendus soupçons n'étaient pas un rêve de ton cerveau malade... En vérité, mon pauvre ami...

— J'avais mon plan, patience... En la quittant, je prenais le chemin de ta ferme, je venais te prier de vouloir bien aller rendre visite assez

tard dans la soirée à Madame Livitinof, comme en rentrant d'Yport, où tu aurais été dîner, par exemple; si tu y trouvais Beaufrilan, ou si même tu le rencontrais sur les routes, l'affaire était claire, n'est-ce pas ?

— Bien obligé du rôle.

— J'en ferais autant pour toi à l'occasion, mon cher.

— Ce qui ne prouve pas l'excellence du personnage; j'aime à croire que tu ne viens pas maintenant...

— Oh ! tout est changé, mais ne m'interromps pas... J'allais donc chez toi, j'étais un peu ému, un petit tremblement nerveux dans les membres... En passant par Froberville, j'entre dans un cabaret, le temps d'avaler un verre de cognac. La première salle, celle où je buvais, était un peu obscure, mais dans celle du fond, donnant sur la cour et plus éclairée à cette heure du soir, qu'est-ce que je vois... attablé et

dînant? Beaufrilan, comprends-tu? Beaufrilan demeuré à deux kilomètres d'Yport, à proximité de la villa, Beaufrilan caché dans le voisinage, Beaufrilan pour tout le monde, pour les domestiques et moi à Étretat, attendant dans cette auberge de campagne l'heure du rendez-vous. Certes, je l'avais bien vue, la clef, et le sourire, je ne l'avais pas rêvé non plus. Je me jetai dans un coin pour ne pas être aperçu, d'ailleurs lui ne s'en préoccupait guère. Quelle rencontre avait-il à redouter à cette heure, dans ce cabaret de douzième ordre?... Je soldai vite et partis. Sont-ce là des données?

— Si l'on veut! Mais c'est bien du roman, si l'on y réfléchit.

— Mais, mon cher, le roman, c'est la vie. Si l'on prenait la peine de se regarder vivre, on aurait un chapitre à écrire tous les jours.

— Oui... Et que comptes-tu faire maintenant?

— Je viens te demander à dîner. Tu me regardes?

— A dîner? Très volontiers.

— Tu n'en reviens pas de mon calme?

— Je t'avoue, qu'après ton entrée...

— Oui, c'est passé... Sur le premier moment cela a été dur.

— Serais-tu guéri?

Je m'étais levé et l'avais pris affectueusement dans mes bras.

— Presque, et il eut un singulier sourire, et, comme je lui frappais amicalement sur l'épaule: — Oh! demain il n'y paraîtra plus. Mais ne parlons plus de cela. Le dîner est prêt?

— Oui, je fais mettre un couvert.

Il fut charmant ce dîner; Mauriat, presque gai, redevenu l'ami des anciens jours; de Madame Livitinof pas un mot, moi-même évitant de prononcer une parole qui pût sonner

comme une allusion aux événements de la journée. Après le dîner nous passions dans l'atelier prendre le café, après le café les liqueurs. Mauriat, toujours très calme, semblait même éviter de boire, lui ordinairement assez beau buveur : à neuf heures et demie il se levait, consultait sa montre, arpentait l'atelier de long en large, puis, ouvrant la porte toute grande et me serrant cordialement la main :

— Maintenant je vais tuer Beaufrilan, me disait-il d'une voix tranquille, et, me glissant entre les doigts, il dévalait au grand galop, s'évanouissait dans la nuit.

Cela avait été dit et fait si froidement, si vivement à la fois, que j'en restai d'abord abasourdi; puis un soupçon me venait aussitôt. J'avais laissé Mauriat un moment seul dans l'atelier, avant de nous mettre à table, le temps d'aller donner à la cuisine l'ordre d'ajouter un plat et un couvert; j'allai vite à mon

râtelier d'armes, un revolver y manquait; prêt à un meurtre, Mauriat était venu s'armer chez moi.

Une légère mantille de dentelles d'or nouée sous le menton, une vaste pelisse de velours mauve jetée sur ses épaules, Madame Livitinof était accoudée à sa terrasse, il était déjà tard : à ses pieds, obscure et muette, la vallée, comme un grand trou d'ombre, au-dessus d'elle le ciel calme, sans lune, et les grandes masses immobiles des bois. Le buste penché au-dessus de la balustrade, Madame Livitinof se taisait : un bruit de branches cassées dans le taillis, au-dessous d'elle, la faisait tout à coup tressaillir ; elle avait

redressé sa taille, et il y eut une minute d'angoisse.

— Qui est là? pouvait-elle enfin articuler d'une voix qu'elle s'efforçait de rendre vaillante.

— Moi!

Et deux mains s'étant posées à plat sur la balustrade, un homme s'enlevait à la force des poignets, au-dessus de la rampe, et venait tomber debout sur la terrasse à quelques pas de Madame Livitinof.

— Mauriat!... Vous m'avez fait une peur.

— Oui, c'est moi... Je ne croyais pas vous trouver seule.

Et il s'asseyait tranquillement, le dos dans le vide, les jambes nouées autour d'un balustre; Madame Livitinof, la taille droite, les bras croisés sous sa vaste pelisse, dardait ses yeux dans le noir, essayant en vain de rencontrer son regard.

— Êtes-vous devenu fou? disait-elle enfin de

sa voix hautaine, qu'est-ce que cette façon de vous introduire chez moi? vous perdez le sens et je serai forcée de vous fermer ma porte, mon cher.

— Il me restera donc l'escalade, répondait le poète.

Madame Livitinof eut un haut-le-corps; ce soir Mauriat résistait dans sa main; elle le sentait prêt à tout, excepté à l'obéissance : elle chercha encore à rencontrer ses yeux; elle distinguait bien la lueur humide de ses prunelles, mais par cette nuit obscure lui ne pouvait la voir; il ne pouvait saisir ni l'ensemble de sa physionomie ni la comédie de son regard et de son sourire... Invisible, elle perdait de son pouvoir ; une colère la prenait, l'idée lui vint de pousser en arrière cet homme assis dans le vide, elle n'aurait eu qu'à appuyer le doigt.

— Qu'est-ce que vous voulez? Pourquoi

êtes-vous ici? sifflait-elle ; le silence de Mauriat l'exaspérait à la fin. Vous avez un motif? Êtes-vous malade? Quoi?...

— Je vous savais ici sur la terrasse et je suis venu vous y retrouver, voilà !

— Ah! voilà!... Eh bien! vous allez voir comment sortent de chez moi les gens qui s'y introduisent à cette heure... Je vais vous faire jeter dehors par mes gens, mon cher.

— Allons donc! vous n'en ferez rien.

— Comment?

— Pour la bonne raison que vos gens pourraient faire erreur et jeter dehors Monsieur de Beaufrilan, que vous attendez, et qui ne peut tarder à venir maintenant.

— Monsieur de Beaufrilan?

— Oui, vous l'attendez, et je suis venu l'attendre avec vous.

— De Beaufrilan... Parole d'honneur, Mauriat, vous êtes fou ou ivre !

— C'est lui qui est fou d'être venu se jeter entre nous deux, Sonia... Je vous ai parfaitement vue lui remettre la clef avant le dîner ; il va monter là, par le petit escalier, que vous m'avez fait si joliment descendre certaine nuit de clair de lune, au commencement d'août, tandis que vous chantiez ce délicieux air de *Sigurd* : «Des présents de Gunther, je ne suis plus parée. » Autrefois, il n'y avait qu'une grille à ce petit escalier, dans le haut ; vous en avez fait poser une seconde, dans le bas, par crainte des voleurs sans doute... Celle du haut est ouverte ce soir. Celle du bas, quelqu'un en a la clef... Hé bien ! je me suis juré que personne, personne au monde, ne le monterait, ce petit escalier ; et comme de Beaufrilan est le quelqu'un qui va tout à l'heure y paraître, j'attends Monsieur de Beaufrilan.

— Mauriat, je vous jure...

— Sonia, pourquoi vos grands lévriers russes

sont-ils à la chaîne ce soir? Ordinairement ils rôdent en liberté la nuit sur la terrasse. Vous voyez bien que vous attendez quelqu'un.

— Hé bien! après tout, mettez que j'attende quelqu'un et que ce quelqu'un soit Monsieur de Beaufrilan; de quel droit venez-vous m'empêcher de l'attendre, si cela est mon caprice, à moi?

— Du droit que je vous aime et que, moi présent, nul ne sera votre amant; cela est aussi ma fantaisie, à moi.

Depuis quelques instants une lueur douce, comme une aube appâlie, pointait là-bas, très loin, au-dessus des collines, dans la direction des Hogues; maintenant elle s'élargissait comme un lait répandu dans le ciel, effleurant la cime neigeuse des arbres, frangeant de nacre les déchirures des nuages; et, vaguement baignée de vif-argent, la vallée s'éveillait, s'emplissait d'une clarté de rêve sous le lever de la lune.

Consciente de sa beauté, Madame Livitinof s'était rapprochée de la balustrade, tendant son front au baiser pâle de l'astre : c'était plus un halo blême qu'une clarté, mais c'était assez pour faire saillir de l'ombre sa jolie tête jusqu'alors invisible ; et, à mesure que la lune montait dans le ciel, Mauriat voyait surgir devant lui, comme lentement évoquée par une incantation mystérieuse, une lumineuse silhouette de femme, toute de velours mauve et de dentelles d'or, née de la magie du clair de lune et comme faite de ses rayons.

Elle enveloppa Mauriat d'un long regard et, demi-souriante :

— Et que lui ferez-vous à Monsieur de Beaufrilan ? Vous lui direz des vers ?

— Non, je le tuerai.

— Vous le tuerez ?

— Comme je vous le dis.

Elle s'était brusquement rapprochée du

poète, secouée par un petit frisson et presque caressante.

— Vous voulez rire !... avec quoi... ?

— Avec ceci. Donnez-moi votre main, Sonia ; vous voyez, je parle sérieusement.

Madame Livitinof eut un mouvement de recul ; il venait de lui promener silencieusement la main sur le canon d'un revolver ; Madame Livitinof n'avait pas eu peur, mais le froid de l'acier l'avait fait tressaillir.

— Alors, vous feriez cela pour moi ? reprenait-elle, et sa voix avait des câlineries d'enfant.

— Certes, vous l'allez bien voir, et l'on entendit le bruit sec du chien qu'on armait.

— Quand il aura mis le pied sur la première marche de cet escalier, Beaufrilan sera un homme mort.

Les yeux de Madame Livitinof dévoraient le poète ; une flamme bleu d'alcool, une lueur

courte et perverse, les faisait étinceler comme des pierreries dans l'ombre. Tout à coup, lui jetant les bras autour du cou :

— Je savais bien que tu viendrais ce soir, lui chuchotait-elle dans un souffle, un souffle tiède de caresse et comme Mauriat, stupéfié, se raidissait :

— Chut, murmurait-elle en l'étreignant étroitement contre elle, si tu m'as vue lui remettre la clef, c'est que je voulais que tu me visses la lui remettre. Nous crois-tu donc si maladroites ? Ah ! nigaud, nigaud, qui ne sait pas tout le bien qu'on lui veut et ne se doute pas de son bonheur !

— Sonia ! Sonia !!!

Ce tutoiement, cette caresse...

Le pauvre garçon éperdu n'en croyait pas ses yeux, son toucher, ses oreilles ; il serrait avidement contre sa poitrine ce corps jeune et souple qui s'attachait au sien, mais il ne lâ-

chait pas son arme et, les doigts toujours crispés, il baisait, à travers l'or un peu rude des dentelles, les cheveux, le front, les paupières de la jolie créature abandonnée entre ses bras :

— Sonia, Sonia, Sonia !

Madame Livitinof, la tête un peu renversée en arrière, le regardait de bas en haut.

— Mauriat, donnez-moi votre revolver.

— Ah ! cela, non, jamais...

Il s'était brusquement redressé, toute sa méfiance tout à coup revenue.

— Mauriat, donnez-moi votre revolver.

Elle avait répété la phrase très lentement, scandant presque les mots.

— Mauriat !

Elle fit une pause sur le nom, nuançant la voix d'une intonation singulière et, comme il hésitait, visiblement torturé entre sa jalousie et son amour :

— Qui vous prouve, après tout, que Beaufrilan vienne pour moi ?

Le poète eut un sursaut, l'impudence était trop forte. Madame Livitinof eut un étrange sourire.

— Sans doute, il y a Nitika.

— Nitika !

Mais Mauriat n'était plus à ses mensonges... Blême, les dents serrées, il regardait fixement, désespérément, d'un œil extraordinairement ouvert, la petite grille et le bas de l'escalier, où venait de s'arrêter une ombre ; il levait lentement son arme, ajustait : Madame Livitinof étouffait un cri et, appuyant la paume de sa main au canon du revolver :

— Mais, pour une fois, croyez-moi donc ; quand je vous jure... !

Une seconde de plus, le coup partait. En voyant Madame Livitinof jeter sa main au devant de son arme, l'émotion de Mauriat avait

été si forte qu'il avait senti ses genoux se dérober sous lui; un spasme lui avait fondu le cœur et, le front humide, l'œil vague, affadi jusqu'au malaise, il s'appuyait maintenant à la balustrade, le revolver à peine retenu dans ses doigts mous et moites, devenus en coton, sans ressort.

L'ombre était toujours debout contre la grille : elle semblait attendre, hésiter. Vive comme la poudre, Madame Livitinof s'était emparée de l'arme de Mauriat, puis, s'avançant précipitamment au haut de l'escalier, elle se penchait sous un reflet de lune, et là, toute blanche dans la clarté :

— Montez ! lançait-elle à l'homme demeuré dans le bas sur la route. Elle s'était aussitôt rejetée en arrière et venait heurter à la porte du salon, qui s'entre-bâillait et se refermait sur elle en laissant passer sur la terrasse, enveloppée dans une longue pelisse de velours pâle, la tête

voilée de dentelles d'or, grande, mince et souple comme elle, une identique et fantastique Sonia, une autre Madame Livitinof.

Cela tenait du rêve et du cauchemar. Adossé, reculé contre le mur de la villa, immobilisé de stupeur, Mauriat ne pouvait détacher ses yeux de cette Sonia de mensonge. Au « montez ! » de Madame Livitinof, l'ombre avait introduit une clef dans la serrure, la grille avait cédé sous sa poussée, et, maintenant, de Beaufrilan très reconnaissable au clair de lune montait, à pas étouffés, les trente-huit degrés de l'escalier de bois.

Mauriat voulait hurler, lui sauter à la gorge ; une main de fer, une émotion trop forte le clouait sur place, lui étranglait la voix dans le gosier. Le Beaufrilan venait de mettre le pied sur la terrasse, il allait droit à la Sonia voilée : la femme à la pelisse, à la mantille d'or lui jetait les bras autour des épaules et, doucement

enlacés, Madame Livitinof et son rival s'enfonçaient dans le salon obscur, dont la porte se refermait sur eux.

S'était-elle assez effrontément jouée de lui! Comme un imbécile, qu'il était, il s'était laissé désarmer, et c'était pour le faire assister à cela, à cette infamie, qu'elle venait de lui jouer la comédie du tutoiement et de l'amour! Elle avait voulu sauver son amant, voilà tout. Et cet homme, comme elle l'aimait pour s'être ainsi jetée devant le revolver! Maintenant ils devaient bien rire ensemble. Une mâle rage lui écrasait et lui gonflait à la fois la poitrine; il suffoquait avec l'impression d'un coup de couteau au cœur et il restait toujours là, immobilisé, stupide. Tant de perfidie l'accablait.

— Hé bien, vous voilà changé en statue! raillait dans son dos une douce voix de femme. Au même instant il manquait tomber à la renverse, et pour une raison bien simple, il s'était

appuyé contre une porte et cette porte venait de s'ouvrir, la porte de la chambre à coucher de Madame Livitinof, où dans son effarement il avait été s'adosser, cherchant un coin d'ombre où se dérober pour mieux voir. Souriante et debout dans l'embrasure de cette porte, Madame Livitinof était là, toujours enveloppée de sa pelisse de velours mauve, le front ennuagé de ses dentelles d'or.

— Sonia ! Il avait joint les mains, défaillant, presque tombé à genoux.

— Chut, mon ami, songez que nous ne sommes pas seuls !

— Sonia, Sonia, comment c'est vous !

— Mais où vouliez-vous que je fusse, mon ami ?

Elle avait toujours son joli sourire impertinent et calme ; lui avait baissé la tête ; elle alors désignant la porte du salon :

— Quand je vous disais qu'il venait pour Nitika, ne pouviez-vous me croire ?

Elle s'était de nouveau accoudée au bord de la terrasse. La lune en son plein soulignait d'une clarté froide et bleue tous les détails du paysage.

— Tenez, voici votre revolver, ajoutait-elle en lui tendant son arme ; ne serez-vous donc jamais raisonnable !

Et, comme il la contemplait avec des yeux fous, enivrés, et cependant doutant encore :

— Que diriez-vous d'une promenade à la tour des Hogues par ce clair de lune ? Je n'ai pas renoncé à mon idée, moi.

Pour toute réponse, Mauriat, des sanglots sur les lèvres, lui dévorait les deux mains de baisers ; elle alors, considérant avec un mince sourire et cet homme énervé et la beauté magique de cette nuit lunaire :

— Allons, je vous emmène, car franchement qu'avons-nous à faire ici ? Seulement descen-

dons par les appartements et passons au chenil, nous détacherons Lieverlé et Raounda... nous emmenons les chiens, n'est-ce pas?

Et, lui passant sa main fine à hauteur des lèvres:

— Vous serez sage, au moins, homme aux nerfs fouettés, poète impressionnable !

Là-bas, du côté de l'orient, des lueurs rouges, un reflet d'incendie, dévoraient l'horizon : une subite fraîcheur, une humidité aiguë et pénétrante, glaçait maintenant l'atmosphère de la nuit, tandis que, du côté de l'ouest, les collines encore crépusculaires, comme émaillées d'argent liquide sous une dernière traînée de lune, fuyaient lumineuses, de légères vapeurs floconnant à mi-flanc des futaies, des landes d'ajoncs et des taillis. Les bas trempés de rosée, un peu frissonnante sous son velours mauve, Madame

Livitinof revenait à pied par les bois ; Mauriat lui donnait le bras. Heureux de sentir tiédir contre sa chair la douce chaleur de la jeune femme, le poète se taisait : il marchait lentement, écartant tantôt des grandes herbes, tiges lourdes de pluie, tout à coup versées d'un côté telle une gerbe d'épis trop mûrs, tantôt une touffe de ronces, qui sonnaillait alors comme un filet d'acier sous les gouttes d'eau secouées. Tout entiers à leur souvenir, et quel souvenir! tous deux gardaient comme un mutisme, délicieusement angoissés tous deux d'une même crainte, celle de voir s'évanouir le charme et le parfum de ce souvenir même, si l'un ou l'autre en rompait le silence et, étroitement enlacés tous deux, sentant chacun leurs corps à travers leurs vêtements, ils serpentaient par les broussailles, seuls au milieu du décor merveilleux, que sont les bois nocturnes, à l'heure où fraîchit le premier souffle matinal.

— Mauriat, disait tout à coup la voix alentie et comme reconnaissante de la jeune femme, Mauriat, voulez-vous me redire les vers que vous m'avez récités tout à l'heure dans la tour des Hogues; vous savez, la ballade russe que je vous ai traduite et que vous avez bien voulu m'adapter en français; le voulez-vous, mon ami?

Ils étaient alors au milieu de la clairière d'Ingueville : vaporeuse et toute noyée de brouillards, le sol en disparaissait comme submergé par une marée de brume montante, un étang blanchâtre, où les grands hêtres des futaies enfonçaient leurs troncs à demi engloutis; les herbes et les taillis d'ajoncs transparaissaient comme voilés de gazes ; et, bondissant tout à l'entour, Lieverlé et Raounda, les deux grands lévriers de Madame Livitinof, y faisaient, à chaque saut, de subites trouées, de grandes déchirures, aussitôt refermées, comme reprisées à même dans la trame humide des vapeurs.

Mauriat s'arrêta ; leurs yeux se rencontrèrent. Comment! elle voulait qu'il rompît le silence, ce silence à travers lequel ils entendaient si distinctement vibrer leurs âmes et battre leurs cœurs. Elle comprit ce regard, et s'appuyant, câline, à son épaule :

— Oui, redites-moi ces vers, mais lentement, très lentement, tout en marchant, comme dans un rêve... vous laisserez un peu tomber votre voix à la fin de chaque strophe.

Ne pouvez-vous m'accorder cela ?

— Soit !

Et d'une voix lente et grave, tout en continuant d'écarter les ronces et les herbes, Mauriat commença :

Il était une belle fille,
Fille de duc et de baron,
Qui, nuit et jour, tirait l'aiguille,
Assise au fond de son donjon.

Elle était chaste, pure et fière
Comme l'écu d'un chevalier ;
Les pigeons blancs de sa volière
Ne la voyaient pas s'habiller.

Les jours de fête, à la vesprée,
La belle fille allait au bain,
A la source froide et nacrée
Qui coule au milieu du ravin.

Trois beaux archers couverts de gloire
Veillaient sur elle au fond du bois.
Leur arc était d'or et d'ivoire,
D'érable était leur bleu carquois.

Le fils du roi, dans la clairière,
Chassant depuis l'aube, un matin,
Vint pour boire à la source claire
Où la belle prenait son bain.

— Les rimes sont mauvaises, mais une adaptation !

— Chut, chut, continuez, faisait Madame Livitinof singulièrement attentive.

— Soit.

D'un geste, écartant la feuillée,
Il s'avance, et, les yeux surpris,
S'arrête, l'âme émerveillée :
Qu'ai-je vu dans les joncs fleuris !

Est-ce une déesse, une fée ?
Mais la belle a poussé trois cris,
Les archers tirent leur épée
Et notre beau chasseur est pris.

La nymphe, elle, a fui la fontaine.
Entrave aux pieds, menotte aux mains,
A grands coups de glaive on malmène
Notre amoureux, par les chemins.

On crève les yeux au doux sire,
On rase ses cheveux d'or blond.
La belle se plaint et soupire,
Mais il faut du sang à l'affront.

— Oui, c'est cela, pensait tout haut la jeune femme :

Koliout glaza cras nomou parniou
Breïout ievo zolotia wolossa
Crasna devitza jiero jaleïet i vzdihaët,
No noujana crowza osvor bliénie,

Maintenant la seconde partie, celle que j'aime le mieux peut-être :

Et Mauriat continua :

La feuille tombe et le temps passe ;
Le vieux roi, de douleur, est mort
Sans avoir retrouvé la trace
De son fils. Et les cheveux d'or

De la belle, à force d'attendre
Un invisible fiancé,
Sont devenus couleur de cendre,
Et les archers ont trépassé.

Je suis vieille et mon front grisonne ;
Jadis, j'avais l'amour des rois,
Maintenant, hélas ! plus personne... !
— Je t'aime encor, dit une voix,

Je te vois toujours jeune et belle,
Le front clair comme au premier jour ;
Et ta jeunesse est éternelle,
Car éternel est mon amour !

Je t'aime ! La dame, pensive,
Se penche au bord du puits profond ;

Elle écoute la voix plaintive.
Le prince aveugle est dans le fond.

— Il est encor quelqu'un qui m'aime !
Quelqu'un voit encor ma beauté !
Dit la dame, et sous sa peau blême
Son cœur de vierge a palpité.

— Gardes, valets, ouvrez la porte,
Qu'on descende au cachot glacé !
Vous, lansquenets, faites escorte,
Voici venir mon fiancé !

Et Madame Livitinof, devenue sérieuse, reprenait pour elle-même :

Il est encor quelqu'un qui m'aime !
Quelqu'un voit encor ma beauté !...
. . . . . .
Et ta jeunesse est éternelle,
Car éternel est mon amour !...

Puis, voyant que Mauriat l'examinait :

— Mais continuez donc, mon ami.

Elle avait presque fermé les paupières,

recueillie en elle-même, comme pour mieux écouter ; lui, alors, reprenait :

C'est le soir : les gens de la noce
Avec des rires méprisants
Sont partis : le temps est féroce,
Le jeune couple a deux cents ans.

L'ombre est charmante et nuptiale.
Au ciel, l'astre des nuits d'été
Emplit l'alcôve et la grand'salle
De son vague rêve argenté.

Si la belle est parcheminée,
Le doux sire a des cheveux blancs :
Tous deux près de la cheminée
Viennent s'asseoir à pas tremblants.

Près de l'aveugle, au clair de lune
La vieille dame aux traits jaunis
Songe à l'immense forêt brune,
Qu'emplit le jeune amour des nids,

Aux fleurs de mai dans la broussaille ;
Et le front sur le front perclus

De l'aïeul, l'aïeule tressaille...
L'amour passé ne revient plus !

— Ami, gardez votre chimère,
Vous, vos yeux ont toujours vingt ans ;
Moi, mes regards voient la lumière,
Et mon hiver est sans printemps.

Dans l'heure présente et lointaine,
Voyez toujours comme autrefois
La baigneuse de la fontaine...
L'amour ne sourit pas deux fois.

Sire, adieu. — Sur le banc de pierre
Elle tombe, le front glacé ;
Le lit de noce est une bière.
Le présent venge le passé.

Il y eut un silence.

Alors sentencieusement, Madame Livitinof :

L'amour ne sourit pas deux fois.

Leurs yeux se rencontrèrent encore, ceux de Mauriat étaient pleins de reproches. Comment l'amour ne souriait pas deux fois ! Et tout à l'heure, dans la grande chambre ruinée de la tour

des Hogues, toute enchantée de clair de lune, il ne leur avait donc pas souri, deux fois et même plus encore, cet amour, qu'elle calomniait maintenant; il ne leur avait donc pas souri, l'amour, quand, debout devant la haute fenêtre à meneaux, aujourd'hui sans verrière et s'ouvrant toute grande sur un verger de ferme, elle lui avait fait dire une première fois ces vers et que, toute vibrante des émotions de la nuit, là dans cette ancienne chambre gothique, convertie par les fermiers des Hogues en grenier à fourrages, elle s'était abandonnée à lui, brûlante et froide, son grand manteau de velours mauve jeté au travers des bottes de paille, ces bruissantes bottes de paille parmi lesquelles il l'avait lentement et longuement possédée, grisés tous deux par la magie de ce décor lunaire, où il y avait à la fois de l'idylle, de la légende et, mêlées l'une à l'autre, de la poésie de la nature et de la poésie du passé.

L'ingrate!... Et comme pour donner un démenti à ses paroles il prenait à deux mains cette jolie tête pâle, cette jolie tête aux yeux déjà cernés par les joies de la nuit et, l'attirant brusquement contre lui, il allait appuyer sa moustache et ses lèvres sur la rose humide de cette bouche, quand Madame Livitinof, brusquement redressée :

— Chut!... l'on vient... appelez les chiens près de nous... qu'on ne nous voie pas ici.

Mauriat écoutait : en effet, au loin, très loin, dans la direction d'Yport, un pas sonnait sous les futaies, un pas d'homme alerte et rythmé, qui venait à leur rencontre.

— Ici Lieverlé, ici Raounda, étouffait sourdement le poète; d'un grand bond, qui déchirait brusquement le brouillard, les deux bêtes folles étaient auprès d'eux : Mauriat avait saisi Lieverlé au collier, Madame Livitinof en avait fait autant à Raounda, et, maintenant un peu penchés sur les lévriers, dont ils s'efforçaient

de régler l'allure, ils marchaient l'oreille au vent, avec angoisse.

Toréador, en garde, toréador, toréador,
Et songe bien, oui, songe en combattant
Qu'un œil noir te regarde
Et que l'amour t'attend.
Toréador, toréador, l'amour t'attend.

Une voix de baryton chantait dans l'éloignement, exultante.

— Beaufrilan.

Madame Livitinof s'était arrêtée net. — Prenons par la traverse... rentrons sous bois... Oh ! lui moins que tout autre... je ne veux pas qu'il nous voie par ici.

— Ce serait le cas, au contraire, de faire cesser une erreur fâcheuse...

— Vous êtes fou, laissez-lui son erreur, ma sécurité avant tout... Mais on dirait qu'il s'éloigne, on ne l'entend plus chanter.

— Laissez donc, il reprend haleine, il va

attaquer le second couplet; il a l'amour gai, Beaufrilan.

— Comme les brutes... Mais vous voyez bien qu'il s'éloigne.

Le second couplet éclatait, mais effectivement plus loin : au lieu de suivre la sente et de continuer droit devant lui, Beaufrilan avait dû tourner à gauche.

— En effet, pensait tout haut Mauriat, il regagne Froberville, où il a laissé son cheval.

— Son cheval!

— Oui, son cheval, à Froberville, où il dînait à l'auberge et où je l'ai surpris attablé, en sortant hier de chez vous; d'où mon escalade de cette nuit, notre promen...

Elle lui mit la main sur les lèvres.

— Alors il dînait là, dans cette auberge... L'imbécile!

L'aurore venait de paraître : maintenant une immense rougeur colorait tout le ciel, où pâlis-

saient, presque éteintes, les dernières étoiles; de rauques appels de coq, comme enroués dans la brume, se succédaient sur le plateau des fermes. Avec le jour, Madame Livitinof semblait avoir retrouvé tout son sang-froid.

— Je crois que nous pouvons lâcher les chiens maintenant.

Puis, avec un léger sourire :

— Chantait-il avec un entrain ? Il faut croire que la nuit a été bonne. Quand je vous disais, Mauriat, que dans la vie, en amour surtout, le bonheur est une illusion !

— Illusion, que j'eusse été ravi de lui crever sous les yeux... en apparaissant ensemble au milieu de sa route.

— Pour me compromettre!

— Hum !... A l'heure qu'il est, êtes-vous moins compromise ?

— Mauriat!

— A ses yeux... En somme, il a tout lieu de

croire qu'il a été reçu cette nuit par la plus désirable des maîtresses!

— Hé bien, laissez-le croire! Êtes-vous mécontent, vous, de votre illusion?

— Sonia!

— A bas les pattes!... Souvenez-vous qu'il est jour, mon ami.

Elle avait quitté le bras de son compagnon; alors, Mauriat, songeur, tout en tordant ses moustaches fauves:

— Vous avez beau dire et beau faire... Beaufrilan croit...

— Il croit ce qu'il veut; des deux, n'avez-vous pas eu la meilleure part?... Puis, qui vous dit que je n'ai pas pris mes précautions?

— Vos précautions!

— Oui. Nitika est une fille précieuse.

Nitika?... un soupçon traversait les doutes du poète.

— Vous aviez déjà Nitika à Florence ?

A quoi Madame Livitinof, avec son sourire de sphinx tout à coup reparu sur ses lèvres :

— Mon ami, j'ai toujours eu des Nitikas; puis, après une pause: Il faut toujours empêcher les hommes de se battre; un duel discrédite toujours la femme qui en est l'enjeu, les plus grands ennuis de ma vie à moi me sont venus d'un monsieur Ramont Larive, qui a trouvé charmant, à Nice, de se faire tuer pour moi, et notez que je le connaissais à peine, ce monsieur. Il avait daigné remarquer que j'étais jolie et jugé bon de porter un toast à ma beauté en plein restaurant, dans la salle commune, à l'heure du dîner; un de mes amis présents lui cassa son verre et le tua... Aussi, pas de duel, et c'est ce qui me menaçait avec vous deux Beaufrilan sans le dévouement de Nitika... Cela me coûtera un peu cher, mais enfin... Quelle mine ahurie vous avez? Vous n'avez pas le réveil

amoureux gai, si Monsieur de Beaufrilan l'a folâtre... Non, certainement, je ne me souciais pas qu'une querelle éclatât entre vous deux, à la veille de l'arrivée de mon mari... Voyez-vous cela!

— Votre mari!

— Oui, Monsieur Livitinof. Il m'a envoyé deux télégrammes dans la journée d'hier, je l'attends aujourd'hui!

— Monsieur Livitinof?

— Oui, Monsieur Livitinof! Vous verrez quel homme charmant c'est, et encore très bien, ma foi, un Russe, un vrai Russe intelligent, celui-là. Je vous présenterai. Il me donne huit jours, je lui fais voir le pays et nous partons... Mais quelle figure faites-vous, mon pauvre ami?

Monsieur Livitinof! Elle attendait son mari le jour même et, dans la nuit, elle venait de se donner à lui, Mauriat. Monsieur Livitinof! Il mâchonnait et mâchurait ce nom, comme s'il ne pouvait se

décider à l'avaler. Elle avait repris son bras.

— Mais oui, mon mari, Fœdorowisch-Ivan Livitinof. Voyons, réfléchissez un peu. S'il ne devait pas arriver aujourd'hui, en bonne conscience serais-je là ?

Cette fois Mauriat ne comprenait plus ; alors Madame Livitinof, avec sa voix la plus câline :

— Voyons, nous autres femmes mariées, pouvons-nous aimer en l'absence de nos maris ?... Comprenez donc, Mauriat... Ne vous ai-je pas aimé... complètement ?

Mauriat avait quitté le bras de la jeune femme ; tant de calcul le surpassait. Ainsi, là où il avait cru à un caprice, peut-être à une recrudescence, à un réveil d'ancien amour, là où il s'était donné tout entier, risquant sa vie, celle de Beaufrilan, prêt à un meurtre, jouant son avenir, elle avait apporté la réflexion et les habiletés d'une courtisane, préparant de longue

main la sensation qu'elle avait fantaisie de s'offrir, arrêtant froidement et son jour et son heure, combinant, cuisinant les circonstances ; et, cette sensation, pour la rendre plus vive encore, elle l'avait raffinée, pimentée de dangers, de terreurs, de rivalités et de tout un aléa d'émotions imprévues, tout en se réservant d'en tenir le fil entre ses doigts.

Elle avait attendu l'arrivée d'un mari pour se donner en toute sécurité à un amant, et, la veille, dans la soirée, de complicité avec sa femme de chambre, une créature dressée à toutes les ruses et prête à toutes les éventualités, elle attendait deux hommes, lui et de Beaufrilan.

Il s'était arrêté au milieu du chemin, un affreux soupçon germait dans son être. Madame Livitinof le regardait curieusement, comme inconsciente de l'énormité qu'elle venait de dire.

— Et si je n'étais pas venu hier soir, So-

nia? lui demandait-il d'une voix qu'il s'efforçait de rendre calme.

— Mais j'étais certaine que vous viendriez, mon ami.

— Vous étiez certaine...

— Sans doute... la complicité de Nitika vous en fait foi.

— Sonia !

— Je vous savais jaloux. Dans la matinée, j'avais eu soin de vous demander des livres pour vous les faire apporter vous-même, ce qui n'a pas manqué d'arriver. J'ai remis ostensiblement devant vous certaine clef à votre rival, toutes les chances étaient pour moi et, avouez-le, si vous n'étiez pas venu, vous auriez mérité votre sort.

— Mon sort !

— Sans doute ; on a toujours le sort que l'on mérite (et elle partait d'un grand éclat de rire). Beaufrilan est un fat, qui méritait une

leçon et qui l'a eue, le cher ami, mais il est certain que si vous n'étiez pas venu cette nuit, vous auriez manqué à tous vos devoirs d'homme épris et jaloux, et que...

— Et que?

— Sait-on jamais avec les femmes! Il y avait de l'amour dans l'air, hier soir.

— De l'amour! Vous appelez cela de l'amour?

Toute sa colère était tombée; il avait croisé les bras et, le regard navré, il se taisait, cette fois envahi d'une réelle pitié pour cette belle et inconsciente créature, pour cette adorable et coupable femme, qui gaspillait si cruellement sa jeunesse et en arrivait, sans s'en douter peut-être, à blasphémer à ce point le nom sacré de l'amour.

— L'amour! Ah! je vous comprends, disait-elle tout à coup avec une tristesse dans le sourire et dans les yeux, mais entre nous, avec

moi, il ne peut être question de cet amour.

Comme un aveu était là, prêt à tomber de ses lèvres, mais Madame Livitinof garda son secret, et d'une voix très douce :

— Regrettez-vous votre nuit, mon ami ?

— Sonia, pouvez-vous demander...!

— Hé bien, mon ami, si vous ne regrettez rien, donnez-moi votre main et quittons-nous là. Voyez, nous voici à Yport et quelqu'un pourrait nous apercevoir. Moi, je promène mes chiens, d'un peu bonne heure peut-être, mais c'est une fantaisie.

Elle était devenue sérieuse, sérieuse avec un vague et flottant sourire ; une douceur inconnue était dans ses yeux, non plus des yeux froids et savants de barbare raffinée, mais des yeux devenus soudain clairs et limpides comme ceux d'un enfant, et, ayant posé loyalement sa main dans celle du poète :

— Si je vous ai donné, cette nuit, l'illusion de

l'amour, ne me reprochez rien et gardez-m'en le secret et la reconnaissance ; vous m'avez donné, vous, l'illusion d'une heure, que je croyais à jamais envolée, perdue : c'est ma jeunesse que je viens d'enterrer, mon ami. Et maintenant (et elle le regardait fixement dans les prunelles), pénétrez-vous bien de ceci, Mauriat : c'est qu'entre une femme comme moi et un poète, c'est-à-dire un sceptique comme vous, en amour il n'y a de vrai et de possible que la science même de l'amour.

HOLLY RODAYS

HOLLY RODAYS

Holly Rodays rentrait du Bois : c'était l'hiver dernier, en décembre, vers six heures, en pleine série à la rouge de ces magnifiques crépuscules de pourpre, qui, pendant une semaine, firent à Paris de si étranges ciels nocturnes.

Emportée au grand trot de deux orloff pie, la victoria descendait les Champs-Élysées avec un bruit luxueux d'acier et de cuirs neufs, traversait la place de la Concorde, et comme la veille et l'avant-veille, au lieu de prendre la rue Royale, suivait tout droit la rue de Rivoli, dont

les arcades populeuses, bruyantes, éclairées, débordent de mouvement à cette heure du soir.

Très amusée de ces sanglants couchers de soleil, qui, depuis une huitaine, faisaient à Paris un horizon de ville maudite, Holly avait donné ses ordres, et depuis trois jours Coby, le cocher anglais, quoique né aux Batignolles, prenait régulièrement en descendant du Bois la rue de Rivoli, et regagnait le boulevard par l'avenue de l'Opéra.

Un merveilleux spectacle d'ailleurs que le jardin des Tuileries apparu dans ce violent crépuscule : à droite, comme toile de fond, s'enlevant en vigueur sur cette rougeur embrasant le ciel toute la masse noire des toits de la rive gauche, les tours de Sainte-Clotilde et le dôme des Invalides, dominant comme un vaste incendie en train de dévorer Vaugirard et Grenelle; plus près, à travers les grilles et les arbres sans feuilles, un dessin à l'encre de Chine détaché

net et sec sur cette pourpre intense, la blancheur effacée des statues se colorant de rose, devenues de la chair, de la vie, vaguement animées au fond de ce jardin public, ancien jardin de rois transformé en jardin de fantômes, et là, dans une lueur de songe, les Tuileries dévastées, dorées par l'incendie, dressant leur façade en ruine devant ces nues en flammes, où venait de s'allumer comme un soudain reflet de la Commune. C'était fantastique, inouï, déroutant comme ces contes d'Edgard Poë, où tous les temps, le passé, le présent, les époques futures se touchent, se confondent, apparus dans la même clarté surnaturelle de vision d'apocalypse. A côté de ce rêve la rue de Rivoli avec son animation, ses passants affairés, son va-et-vient de fiacres, son fracas d'omnibus donnait d'autant plus aiguë sa note de rue moderne : les cornets à bouquin des tramways continuaient de beugler tout le long du parcours, des odeurs

chaudes de mangeaille montaient des soupiraux des cuisines, des vitrines de confiseurs étincelaient vastes et claires, des étalages de joailliers aveuglaient somptueux; et, à demi ensevelie sous un amoncellement de fourrures splendides, abandonnée au bercement cadencé du huit-ressorts, le regard vague, Holly Rodays évoquait sans doute des souvenirs de décors de cinquième acte, pareils à ce sanglant coucher de soleil.

Certes oui, ce soir-là Holly Rodays roulait plus d'un souvenir au fond de sa mémoire; certes des visions lointaines flottaient devant ses yeux, mais ce n'étaient ni crépuscules de feu, ni villes incendiées, ni décors de fin de drame qui hantaient ses pensées; c'était, perdue dans un coin de vallée, là-bas, en Normandie, sous un ciel gris, souvent brouillé par les rafales de l'ouest, les rafales venant de la mer voisine, c'était, entourée de fossés, ombragée de hêtres, la ferme des Plantis, où elle était Marie Tran-

chard, elle aujourd'hui Holly Rodays, fille de ferme à soixante écus, cent quatre-vingts francs par an, quelque chose comme dix sous par jour. La ferme des Plantis! La masure y était basse, ancienne et recouverte en chaume, les bâtiments de rapport, de construction récente, coiffés de toits d'ardoise... fin mai, les pommiers neigeaient dans la cour. La rivière du Col, un ruisseau qui, de Valmont à Mointot, fait tourner toutes les roues de moulin de la vallée, côtoyait au nord le fossé de la ferme; l'été elle en alimentait la mare. A droite, à gauche des mamelons, qui en fuyant vers la mer devenaient des collines, obstruaient l'horizon de leurs lignes arrondies, en dos d'âne, où moutonnaient des champs d'ajoncs, du bois taillis et des landes de bruyères, coupées parfois d'un bouquet de sapins. C'était calme, ignoré, solitaire. Par la barrière de la ferme, entre les deux grands hêtres de l'entrée, on voyait s'étendre, à perte

de vue, des prairies vertes et d'autres prairies vertes, et parmi ces prairies parfois des bouquets d'arbres, qui étaient d'autres fermes, et une tache grise, qui était un moulin. Des bœufs paissaient dans les herbages. Par les ciels clairs on apercevait, mince comme une aiguille, un clocher qui pointait tout au bout de ces plaines, la flèche de l'abbaye de Mointot piquant l'horizon, mais pour cela il fallait que le temps fût au sec, sans nuage. Le clocher de Mointot, elle l'avait consulté bien souvent; c'était son baromètre et celui de tout le monde à la ferme. Elle avait dix-sept ans alors, lui vingt-deux, cinq années de plus qu'elle, et c'était un robuste et beau mâle, un vrai gars avec sa carnation de blond hâlé par le soleil, le teint plus foncé que les cheveux, les épaules un peu hautes et les yeux d'un bleu pâle, d'une étrange clarté, d'une clarté d'eau courante, avec je ne sais quoi de caressant et de sauvage dans le regard qui

vous prenait au cœur ; et pénétrée, toute frissonnante de cette chose mystérieuse qui s'appelle le souvenir, Holly Rodays s'enfonçait lentement au fond de ses fourrures. Les yeux fermés, elle songeait.

A quel propos toutes ces songeries, ce réveil inattendu d'un souvenir ? Pour une moustache, mon Dieu, oui, pour une moustaehe croisée et entrevue tout à l'heure à la tombée du jour, en tournant l'allée des Acacias, sur le siége d'un fiacre de rôdeur : disloquée, boueuse, sonnant lugubrement la ferraille sur ses roues écaillées, la voiture... mais la moustache lumineuse, embroussaillée, blonde et légère comme une mousse d'or ; là-dessous des lèvres rouges, des dents de jeune chien, le menton un peu lourd, mais un teint de santé, suant l'animalité et la force, et sous l'affreux chapeau de la Compagnie, des yeux clairs et sournois, d'un bleu d'eau qui se plisse, les yeux du valet de

ferme des Plantis, les yeux de Pierre Fauvel.

Lui aussi l'avait reconnue, car le fiacre, qu'il promenait au pas à vide, il l'avait mis au trot de suite, essayant en vain de prendre la file à côté de son landau. Une étincelle au coin de l'œil, la bouche riante et gouailleuse, il faisait claquer son fouet de son côté, évidemment pour se faire reconnaître; mais elle toute pâle, avec une grande chaleur au cœur, était demeurée impassible, exagérant même le dédain de son profil et de son regard, son visage des grands jours, comme elle le disait elle-même, imperturbable et pourtant mordue au vif d'une violente fantaisie pour ce rôdeur à moustaches d'or. Mais le moyen d'échanger un signe, là, dans les Acacias, devant tout Paris aux guets et aux aguets, garrottée comme elle l'était par les regards d'hostilité des rivales, de surveillance des amies, des seigneuresses, des arrivées comme elle, et les saluts à tour de bras de la petite

jeunesse faisant feu des quatre pieds sur la piste!

Ce qu'elle enrageait, dans le fond, avec une peur bleue que le gaillard ne fît quelque imprudence !... Las de voir son manége inaperçu, il avait fini par ralentir et avait chargé une famille de provinciaux figée devant le pavillon chinois. Holly avait pu enfin respirer, ravie et chagrine à la fois, car où le retrouver, une fois disparu. Elle avait bien retenu le numéro du fiacre, mais aller au dépôt, tenter de le revoir à la hauteur de sa situation présente, quel danger et quelle imprudence! L'affreux chantage est toujours là, embusqué dans ces sortes d'amour, les baisers ne sont permis qu'entre égaux aujourd'hui, et Holly, qui avait su monter, n'ignorait pas la joie profonde, la volupté malsaine de descendre. Certes, elle le savait à Paris; mais où cela? perdu dans quelque quartier populeux, quelque vague banlieue, et il venait de surgir tout à coup au persil, à deux pas devant elle,

elle n'avait qu'un signe à faire pour le jeter à bas de son siége, le mettre dans ses écuries, à la portée de son caprice et de son désir; une sensualité l'avait prise, elle avait comme une faim et une soif de cet homme; tout le prurit ancien des souvenirs était là, fourmillant dans son être; elle était à la fois désirante et tremblante, surexcitée, épeurée et chatouilleuse.

Quel mal pouvait-il lui faire, quel mal pouvait-il lui vouloir après tout? Ne s'étaient-ils pas passionnément aimés là-bas au pays? n'était-il pas pour ainsi dire le premier homme qu'elle eût eu? Oui, mais aujourd'hui elle était une des premières courtisanes de Paris; installée dans un hôtel à elle, princièrement entretenue, elle avait chevaux, valets, une écurie cotée, un nom cité dans la galanterie. Et lui! qu'était-il? Un louche cocher, rôdeur de bois et peut-être de barrières; rôdeur! pire peut-être et ce pire était un piment de plus! Quelle proie facile, quel

« pante » à exploiter, selon leur argot ignoble ; elle était, elle serait pour lui !

L'ébranlement du landau s'engageant sous une voûte l'arrachait à ses rêveries, le concierge avait ouvert à deux battants la porte cochère, et la voiture, décrivant le demi-cercle obligé, venait d'arrêter court devant le perron à marquise, où veillaient, étrangement vivantes sous le gaz des torchères, deux cariatides de bronze aux larges yeux d'émail, les deux gardiennes du petit hôtel. Maintenant Holly montait dans un somptueux bruissement de faille les neuf degrés du grand perron et, reprenant enfin possession d'elle-même, avait un petit frisson de contentement intime, heureuse d'avoir échappé saine et sauve à la tentation de son désir.

— Cet animal de Horny, a-t-il de la chance ? Voyez donc, cher, comme Holly est en beauté ce soir !

— Le fait est que je ne lui ai jamais vu cette figure-là. Il faut qu'elle soit malade. Pas naturelle, cette frimousse.

— Mais voyez donc, elle a presqu'un profil.

— Et une physionomie ! Moi qui ne lui croyais que de la fraîcheur.

— Oh ! il y a quelque chose.

— Bah ! des soucis d'argent.

— Ou bien... qui sait !

Et le petit marquis de Noris-Saluce, très élégant en habit noir, chuchotait une grossièreté à l'oreille de son voisin, le banquier Bohaner, étalant ses favoris teints et sa carrure énorme au second rang des fauteuils d'orchestre du théâtre des Bouffes, où Holly Rodays venait de faire son entrée dans la première avant-scène de gauche, au beau milieu du second acte.

En effet, on eût bien étonné le petit marquis de Noris-Saluce et le banquier Bohaner et les autres, occupés depuis dix minutes à lorgner Holly Rodays, si on leur avait dit aux petits et grands seigneurs, réunis ce soir-là à l'orchestre des Bouffes, à quoi songeait cette nonchalante et superbe créature, tout en chair rose, pétrie dans des fraises et du soleil, comme nue dans une robe de damas rose, du rose de sa peau, et qui, du haut de son éventail de plumes ramené contre ses seins, la lèvre inférieure avancée et dédai-

gneuse, les passait en revue avec l'air d'un sultan, qui voudrait faire un choix parmi ses odalisques et n'en trouverait pas une à la hauteur de son désir.

Holly Rodays songeait, que parmi tous ces habits noirs braquant leurs lorgnettes sur elle, pas un n'avait la forte carrure, pas un la solide attache de cou, pas un la moustache embroussaillée et lumineuse du cocher entrevu dans le jour. Belle, elle se souciait bien, en effet, que ces gommeux la trouvassent belle, en forme et à leur goût, ce soir... belle ! d'autres le lui avaient dit avant eux qu'elle était belle, et d'autres aussi le lui avaient prouvé et parmi ceux-là un surtout. Et l'écran de l'avant-scène relevé, renversée en arrière et attentive, il fallait voir, au chœur des pages, qui est le clou du deuxième acte et qu'on faisait bisser dans la salle, Holly Rodays était retombée dans ses songeries, et son visage avait pris cette expression dure et féroce, que

donne parfois aux plus douces figures de femmes l'intensité d'un violent désir.

Pour une moustache, oui, pour une moustache! C'était une obsession, une magie.

Tout à sa passion, à cent lieues des Bouffes et du spectacle, elle évoquait maintenant lentement, une à une, les heures de possession brûlante, où sa jeune chair de brune de dix-sept ans s'était fondue avec la chair vigoureuse et saine de ce blond de vingt-deux.

La première fois d'abord, une chaude après-midi de juillet, un dimanche, où les maîtres partis à l'assemblée d'Allonville, à cinq lieues de là, l'avaient laissée seule à la ferme avec lui, Pierre Fauvel, pour garder le logis et aller vers quatre heures *remouquer* (remuer) le foin des prairies et le remettre en viottes à cause du *mucre* (de l'humidité) du soir : elle se voyait encore, en jupe et en camisole, ronflant ensommeillée, les coudes sur la table, dans cette grande

cuisine des Plantis, où traînaient de vagues odeurs de soupe au choux, de poulailler et de terre battue. Quatre heures sonnant à l'horloge à poids l'avaient tout étourdie : elle s'était étirée en bâillant, avait pris deux fourquettes (fourches à retourner le foin) et était allée réveiller le valet aux écuries.

— Quand y sera l'heû, viens me crie (me chercher) à mes chevaux, lui avait-il dit à midi.

Le soleil tapait si dur dans la cour, qu'en poussant la porte de l'écurie elle eut la sensation d'entrer dans de la nuit : vastes et longues les écuries, qui ne font qu'un seul bâtiment avec les étables aux Plantis, un grand corridor oblong avec deux portes donnant sur le verger, et au-dessus de chaque porte quatre mauvaises planches clouées aux solives, une cage à lapin, où l'on monte par une échelle ; les deux lits pour les deux valets. Le valet de charrue étant marié et habitant le pays, Pierre couchait seul avec les

chevaux maintenant. L'étable était vide, le bétail aux pâtures, dehors ; dans l'écurie les six percherons à la croupe énorme mangeaient bruyamment, de la brouée verte aux naseaux, leurs queues nouées sur leurs fesses luisantes ; en l'air, à fleur des quatre planches, un pied nu pendait dans la lumière, la lumière glissée de la lucarne ouverte au-dessus du lit, le pied du valet endormi.

— Pierre ! Pierre, avait-elle crié, c'est l'heû d'aller à foins, il est quatre heû.

— Voilà, voilà, avait répondu une voix ; il s'était mis à descendre l'échelle : en passant devant le rayon sa moustache blonde avait flambé comme de l'or ; elle le regardait descendre, puis, l'homme descendu, elle faisait un mouvement vers la porte :

— Attends-mé, attends-mé que je mette mes sabots, avait crié le gars ; puis, ayant enfilé ses galoches, il lui avait pris les deux four-

quettes des mains, avait regardé dans la cour, refermé la porte et le volet au verrou et s'était approché d'elle avec de drôles d'yeux : elle attendait toujours, abêtie, souriante, ne sachant ce qu'il allait faire. Alors brusquement il l'avait prise aux hanches, acculée sur un tas de bottes de paille et, lui collant sa bouche au creux des seins, là, parmi ces senteurs d'écurie, dans ce silence bourdonnant de vols de mouches, où s'ébrouait parfois un cheval en gaieté, la tête en arrière et la taille un peu soulevée, il l'avait lentement et longuement possédée dans l'ombre tiède, dans la moiteur. Elle n'avait eu ni pudeur ni effroi, ayant déjà connu l'homme l'année précédente à la ferme du Col, où son patron l'avait quasi violentée, un matin que la patronne était partie à la grand'messe ; mais maître Baudu était un quinquagénaire soufflé d'eau-de-vie et d'une vigueur douteuse, qui lui avait laissé avec sa barbe en collier et sa dentition mauvaise l'im-

pression d'une corvée ennuyeuse et qui n'en finit pas : le Fauvel au contraire ne lui déplaisait pas, tout le monde le disait beau gars à la ferme, et avec la passivité des paysannes, aussitôt assaillie, elle s'était donnée, simplement, animalement.

Le gars fiévreux, ravi, lui qui guettait l'occasion depuis longtemps, ne la lâchait plus et, la tenant toujours par les hanches, la possédait encore une fois, comme un fou.

Là-dessus ils avaient pris chacun leurs *fourquettes* et étaient allés *remouquer* les foins.

Elle ne disait rien; mais maintenant au bord de la rivière, au milieu des prairies, où les meules de foin se succédant à l'infini embaumaient l'air de senteurs grisantes, c'était elle qui le suivait, tournait autour de lui sournoisement, les yeux baissés, comme affriandée, gourmande. Lui, tout en sifflant, la guignait de l'œil, la laissait venir; il souriait dans sa moustache;

parfois il allait regarder sur la route : « Viens par *icite,* à cté viotte. » Elle avait obéi. Il était derrière une meule accotée à un grand talus, haut au moins de deux mètres, sous un couvert de hêtres. Alors lui, brusquement, l'avait embrassée dans le cou, étalée dans le foin par farce, par niantise, et là, dans l'herbe sèche, odorante, en pleins champs, sous le ciel bleu, des brins de foin leur piquant la peau, ils s'aimèrent une troisième fois, plus longuement, plus voluptueusement encore, plus maîtres d'eux-mêmes et savourant plus profondément leurs sensations au pied des hêtres, caressés par le froid de leur ombre, pâmés, vivants, véritablement heureux.

C'est ainsi qu'avaient commencé leurs amours.

Avec les souvenirs, une bestialité venait de la reprendre. Des détails particuliers à Pierre, son odeur de mâle, la senteur de miel de ses cheveux jaunes, que sais-je? le goût même de ses

lèvres mouillées et gourmandes, peut-être le relent d'écurie qu'il portait avec lui (bizarrerie du désir !) lui étaient montés comme une fumée au cerveau. Elle voulait revoir, elle ferait venir cet homme.

Oh ! pas chez elle, assurément; il fallait garder encore un semblant de prudence : elle ferait comme la fois où elle avait eu fantaisie de ce figurant du Châtelet, ce modèle italien si bien bâti et si stupide... une déception d'ailleurs, ce figurant. Elle lui écrirait directement au dépôt de la Compagnie, avec le numéro de sa voiture le retrouver était facile ; Fauvel inscrit à la Préfecture n'avait pu, lui, changer de nom. Elle signerait Marie Tranchard, comme à la ferme, et lui donnerait rendez-vous pour la fin de la semaine, pour samedi par exemple, à trois heures, dans cet hôtel Saint-Phar, si bien situé et si commode ; il demanderait Madame Aiguade, le nom qu'elle avait déjà pris pour la fois du

modèle. Tout ce roman, qu'elle bâtissait, la passionnait avec une flamme dans les yeux, sur les joues, et le jour du rendez-vous ! Ce jour-là, vite, au sortir de table, très discrète en robe sombre, elle se ferait conduire à la gare Saint-Lazare, oh ! rien qu'avec une valise : pour tout le monde elle irait passer un jour à Saint-Germain chez son amie Delphine Odry, car à l'hôtel de la rue de Berlin il fallait que personne ne soupçonnât ; mais, le coupé parti, le temps de traverser la salle des Pas-Perdus, de prendre un fiacre rue de Rome, et vite à l'hôtel Saint-Phar. Oh ! l'émotion du faux nom donné au bureau de l'hôtel, la recommandation : « Vous laisserez monter si quelqu'un vient me demander » qui fait toujours lever la tête à la gérante ; et puis, le plus dur étant fait, l'installation dans la grande chambre du second, une chambre à alcôve, avec le feu dans la cheminée et toutes les bougies allumées, les rideaux des fenêtres soigneusement

clos, et puis le déballage de la valise et la toilette savante.

Elle le recevrait là devant la caresse claire du grand feu pétillant, le lit à moitié ouvert s'entreverrait dans l'ombre ; elle, mi-dévêtue, en peignoir, les cheveux défaits traînant sur les épaules, les éponges parfumées baignant dans les cuvettes, exhalant des senteurs. Oh l'angoisse de l'attente, celle du léger toc, toc frappé à la porte, l'angoisse de l'Entrez jeté du fond de la chambre à l'homme attendant en dehors ; puis, la porte entr'ouverte, la timidité jouée, la niaiserie banale et pourtant amusante des premières minutes ! La tutoierait-il ? non ! Cela débuterait par les phrases idiotes, balbutiées, bafouillées par l'homme mal à l'aise, sournois et désirant ; elle alors, provocante, agressive, sa folie dans les yeux, les épaules toutes nues, viendrait se camper brusquement devant l'homme et avec un sourire : « Mais baise-moi donc, grande bête, » et alors

le baiser brutal, lourdement appliqué, comme enragé de faim, longuement savouré sur la bouche, lèvres contre lèvres, les dents humides et desserrées, les mains errantes autour des hanches, tandis qu'ils défailleraient tous deux, paupières closes, prêts à tomber, secoués par une émotion si forte, qu'ils sentiraient le plancher se dérober sous eux : et la tête en avant, comme écrasée sous le coup d'une douleur atroce, les traits crispés, la bouche bestialement entr'ouverte, Holly Rodays était d'une pâleur de morte, d'une beauté tragique et douloureuse, tout son sang brusquement refoulé au cœur.

— Comment va ce soir ? Êtes-vous souffrante ? vous êtes d'un blanc de lumière... !

— Et d'un galbe, oh ! très chic, nous vous admirons depuis une heure !

Le petit marquis de Noris-Saluce et le banquier Bohaner venaient de s'installer dans l'avant-scène sans qu'elle eût même entendu l'ouvreuse

les introduire. C'était le dernier entr'acte, ils venaient la saluer. Holly leur tendait une main glacée dans son gant à dix-huit boutons, et, comme réveillée en sursaut, considérait d'un œil vague la moustache du petit de Saluce, qu'elle n'avait jamais remarquée être si embroussaillée et si jaune, une moustache de jeune chat se hérissant drôlement au milieu d'une tête fine et déjà ravagée de mignon Henri III, mais un mignon en sifflet d'ébène, d'un modernisme raffiné, le gilet de faille noire brodée de fleurs de jais, le dernier cri de Londres, la cravate épinglée de trèfles de saphirs, le plastron étoiléd'œils-de-chat imperceptibles, entre les doigts le stick à pommeau d'or. D'ailleurs la loge s'emplissait, c'était un va-et-vient continuel, la gomme présente tenait à être vue dans l'avant-scène d'Holly, déclarée d'un unanime accord très en forme ce soir; il y avait là en plus de Bohaner et de Saluce, le vieux duc d'Épigneuse, le beau

Lacroix-Laborde, les deux frères Sismondo, un des jeunes Rithchild, le gratin du petit club et la fleur du Jockey, tous aux Bouffes pour la rentrée de Théa Sidler dans *la Petite Divorcée*, une reprise de l'autre hiver.

— Et quand nous revient Horny? demandait le duc d'Épigneuse.

— Mais dans une huitaine, n'est-il pas vrai, Holly ? faisait Noris-Saluce.

Holly Rodays inclinait légèrement la tête sans même bouger les épaules.

— Bah! quand on est à Londres, sait-on quand on en revient? déclarait Bohaner.

— En effet, ricanait l'aîné des Sismondo, ordinairement les faillis n'en reviennent pas.

Bohaner avait quelques fugues à Bruxelles à son actif; il passa négligemment ses gros doigts en spatules, surchargés de lourdes bagues, dans ses favoris teints; Bohaner était aujourd'hui assez solide à la Bourse pour dédaigner

toute allusion; ces messieurs le méprisaient, mais c'était un si commode et complaisant prêteur au baccarat. « Bohaner, passez-moi deux cent louis, » et Bohaner passait, trop flatté, le bon juif, de serrer la main de toute cette jeunesse et de s'asseoir, quand il dînait au cercle, à la petite table cancanière et joyeuse du petit marquis et des Sismondo.

— A propos, disait Noris-Saluce, on ne vous a pas vue tantôt à la potinière? Et du bout frisé de sa moustache il effleurait en se penchant le dos gras et velouté d'Holly.

— J'étais au Bois pourtant.

— Oui, je vous ai aperçue, mais vous n'avez pas daigné descendre. Vous manquiez, ce qu'on s'amusait autour du Champignon!

— Ah! vraiment, et pourquoi?

— Pourquoi? Oh! la comtesse Appiany nous a dit une histoire... ce qu'on en a ri au petit club en dînant! impayable l'histoire, vous ne la savez pas?

— Non.

— La voulez-vous savoir ?

— C'est le dernier potin, racontez. Il s'agit?

— De Fanny Maud.

— Fanny !

Holly avait eu un imperceptible redressement de tout son être. Fanny était une ancienne amie, une amie de ses débuts, alors qu'elle faisait les restaurants de nuit ; un temps elle avait partagé avec elle le même appartement rue de Berne, dans le quartier de l'Europe. Depuis des rivalités de métier, d'élégance, leur grandeur respective, peut-être le souvenir de leur commune misère les avaient séparées, faites ennemies.

— Cette pauvre Fanny, disait-elle avec ce ton de commisération particulier aux femmes, à qui l'on va dire du mal d'une rivale. Que lui est-il arrivé ?

— Oh ! une bien bonne, ricanait le petit de Saluce en s'installant tout à fait, sa chaise rap-

prochée du fauteuil d'Holly, Fanny a, paraît-il, pas mal roulé jadis avant de mettre la main sur ce jobard d'Anlsen ; de Montmartre, où elle a posé, elle aurait même gardé tout un stock de vices; il n'y a pas six mois on ne pouvait entrer dans son salon de l'avenue de Messine sans écraser un tas de modèles, des modèles femmes, cela s'entend. Montmartre, c'est Lesbos embranchement sur Asnières, mais ça c'est une drôlerie de plus, et puisque nous autres hommes nous l'avons acceptée...

— Avancez donc, interrompait Holly.

— Ne voilà-t-il pas que la semaine dernière Fanny se prend de la belle idée de refaire une vadrouille, mais là une vraie, une bonne, dans les anciens quartiers ; elle emprunte une robe à sa femme de chambre, et avec une petite amie, une roulure ramassée probablement place Pigalle à la sortie du Rat-Mort ou de la Nouvelle-Athènes, mal frusquée dans

son cachemire noir, mais jolie à croquer tout de même, elle va dîner je ne sais où, et de là elle et la petite amie s'en vont rouler les bals du boulevard extérieur, depuis la Boule-Noire jusqu'au bal Favier.

Jusque-là tout avait bien marché. Fanny s'était fait pincer la taille par des souteneurs, offrir des bocks par des employés de commerce ; et de saladiers de vin chaud en saladiers, de valses en valses et de quadrilles en quadrilles, émoustillée, grisée de canaillerie et de crapule, elle débarque un peu partie, vers les onze heures, à Kolbus, un bal de garçons bouchers, là-bas, au diable vert, boulevard de la Villette.

Là les deux amies ont une entrée, une ovation ; Fanny avait négligé d'ôter de ses oreilles des dormeuses superbes, dix mille francs au bas mot, un cadeau d'Anlsen, et ces messieurs de la boucherie ont, paraît-il, l'œil à ces baga-

telles. A peine entrées, un gars fort comme Arpin, beau comme un Apollon (a dit depuis la petite rouleuse qui fréquente les peintres et a de la mythologie), se lève d'un groupe, vient se camper devant Fanny, et là, avec un œil à réveiller Mélingue (version de la petite roulure) : « L'enfant, lui soufflait-il dans le cou, nous la faisons ensemble ! » On jouait une polka ! exquise invitation ! Le gars, en plus de ses propres avantages, portait, paraît-il, une blouse et une casquette, une casquette surtout à mettre à mal une vertu plus solide, et avec cela une paire de moustaches, d'un blond roux, des moustaches...

— Quoi, les vôtres !

— Si vous voulez, les miennes.

— Fanny émerveillée lui venait à l'épaule; ils la firent ensemble et, après cette polka, ils en firent une seconde, et puis une troisième et puis d'autres encore ; entre chaque contredanse on

buvait du vin chaud, et Fanny qui s'était mise à la hauteur soldait chaque fois le saladier. Bref, à une heure du matin le boucher galant invitait Fanny à venir dormir avec lui dans sa turne, et Fanny, tout à fait emballée ou tout à fait grise, malgré la petite roulure qui flairait une mistoufle et commençait à grelotter de peur, partait au bras de son danseur.

Ce qu'il fut délicat d'abord, ce n'est pas assez de le dire; pas trop mal la chambre, un peu trop de tranchoirs traînant sur les meubles, mais c'est le métier qui voulait ça; il eut jusqu'à des mots exquis, d'une pudeur touchante, parole!

— Laisse-moi t'aimer, aurait-il dit à Fanny au moment psychologique; comme euphémisme c'est charmant. D'ailleurs Fanny fut, paraît-il, aimée cette nuit-là en conscience, elle ne croyait pas qu'un homme pût être aussi reconnaissant; mais c'est le métier qui voulait ça, tous comme cela, dans la boucherie; mais ce qui acheva de

l'édifier sur la corporation, c'est quand vers le matin, dans la tristesse du petit jour, au milieu du grand lit, raviné comme un champ de bataille, le héros de la nuit, s'accoudant auprès d'elle et lui caressant doucement les oreilles :

— Hé ! l'enfant, qu'est-ce que t'as là ? c'est gentil comme tout ces petits cailloux, t'en feras bien cadeau à Bibi ; c'est ça qui fera des bath boutons de manchette à son petit homme ; je les porterai le dimanche en souvenir de toi !

Et comme il y avait des tranchoirs traînant là partout sur les meubles, qu'elle était seule, nue et sans défense dans cette chambre garnie, dans un quartier perdu avec cet inconnu; que l'homme avait des mains d'assassin, longues, velues, énormes, un cou de taureau, et qu'en palpant les diamants il avait un drôle d'air, Fanny défaisait ses boucles d'oreille et les donnait à Bibi, son petit homme.

D'ailleurs, plein de prévenances, le boucher

la mettait lui-même en voiture et, la baisant sur les oreilles, au moment du départ :

— T'es une chouette gonzesse, une bonne fille ; quand l'envie t'en prendra, viens me demander aux abattoirs, vers les six heures à la sortie, Amédée l'Hirondelle, dit Sixcoups pour les dames ; en parade, chez Marseille, Amédée le Boucher.

— Et voilà une nuit de dix mille francs, faisait en se levant le petit Noris-Saluce, cette pauvre Fanny Maud, elle n'est pas en peine de les regagner, mais elle est cependant un peu forte, dix mille francs pour une paire de moustaches !

Holly Rodays était devenue songeuse :

— Si les moustaches sont belles, ce n'est pas trop cher.

Et elle regardait Saluce fixement, puis, s'enfonçant dans son fauteuil:

— Ça m'a creusée, toute votre histoire, j'ai

un de ces appétits ! et de Horny qui n'est pas là ! j'ai une folle envie de souper cette nuit.

La loge s'était désemplie, le rideau venait de se lever sur le dernier acte, ils étaient presque seuls, de Saluce allait prendre congé ; d'un geste Holly le retenait, lui faisait signe de s'asseoir, Holly, à qui il avait fait si inutilement la cour, Holly, qui n'avait jamais daigné s'apercevoir. De Saluce écarquillait les yeux sous son lorgnon d'écaille, hébété, sans comprendre, sans pouvoir trouver un mot de remercîment ; il n'avait qu'un moyen, se taire et attendre, c'est ce qu'il fit. Retombée dans ses songeries, Holly semblait avoir oublié sa présence ; mais quelqu'un, qui l'eût bien observée, l'aurait vue examinant de coin, attentive, en détail le petit Noris-Saluce assis à ses côtés, un peu en arrière dans l'ombre. Ce n'était, à coup sûr, ni les larges épaules, ni le teint de santé, éclatant

de vigueur, ni la forte mâchoire, sensuelle, un peu lourde du cocher de tantôt; mais c'était la même lumineuse et folle et frisée moustache blonde, or naturel chez l'un, similor chez l'autre plus que probablement, mais l'histoire de Fanny lui avait fait trop peur; trop de risque à courir avec ces canailles : l'à peu près de l'amour, l'à peu près du bonheur, la vie tout entière n'est-elle pas, hélas ! un à peu près.

A la fin du spectacle, Holly Rodays, emmitouflée dans sa sortie de velours turc orange, glissait son bras nu sous celui du petit Noris-Saluce.

— Savez-vous, marquis, que vous avez les plus jolies moustaches du monde ! Coûtent-elles dix mille francs ?

Et voilà comment ce gringalet de petit Herbert de Noris, marquis de Saluce, devint l'amant d'une nuit de la très haut cotée Holly Rodays,

et sans se douter, le petit marquis, qu'il posait toute cette nuit-là pour un cocher, pour une moustache !

Ainsi fleurit l'amour.

———*———

A LA MER

15.

A LA MER

Assis devant une grande baie vitrée donnant sur la mer, une vraie mer d'automne, houleuse, d'un vert glauque et moiré de grandes ombres, les ombres de gros nuages chassés par un vent de nord-ouest, qui striait au loin de longues bandes d'écume le vert plus bleu du large, nous achevions de déjeuner en tête-à-tête, Zara Maucrine et moi, seuls étrangers dans l'immense salle vide du restaurant des bains.

Quiconque a vu Magnier a vu Zara Maucrine, son adorable sosie, avec ce quelque chose en

plus qui fait de Zara une archiduchesse déguisée en actrice, tandis que Magnier n'est qu'une actrice visant aux archiducs; à cela près, c'est le même profil hautain, charmant et rococo, les mêmes cheveux roux, une coulée de cuivre, jusqu'à la même coiffure haute, en racine droite, et dégageant la nuque, qui met au front des femmes comme une conque marine, un casque d'ombre aux brunes, et aux Maucrine un casque d'or... Mais, plus que ce profil, plus que ces cheveux roux, plus que cette ressemblance, ce que j'adorais, ce qui m'affolait en elle, c'était cette lèvre autrichienne, sensuelle et dédaigneuse, faite pour le refus et pour les baisers; c'était surtout et avant tout cette libre allure et cette haute fantaisie dans la vie de grande coquine ou d'archiduchesse, qui compte les hommes comme des chevaux de fiacre et les millions comme des cailloux... Ce désir, c'eût été folie à moi de le lui dire... à la hauteur de

luxe et d'existence que menait alors Zara Maucrine, maîtresse en titre d'un des fils du Tzar, et presque impératrice à Pétersbourg; et d'abord, où aurais-je pris le temps de lui en parler? Zara ne traversait Paris que deux fois par an, un mois en mai et quinze jours en automne, le temps de commander ses manteaux chez Laferrière et ses robes chez Worth... Mais ce jour-là, vraiment, les circonstances me favorisaient. Venu à Dieppe pour y travailler, la première personne rencontrée en y débarquant le matin sur la chaussée, en face de la mer, avait été Zara elle-même.

Sertie dans une robe de cheviot chamois, toute brodée partout de têtes de coq rouges, elle sortait de la douche et rentrait à l'hôtel; elle était venue d'elle-même à ma rencontre et, me tendant la main par-dessus mes bagages :

— Comment, vous ici, qu'y venez-vous faire? Vous savez qu'il n'y a plus personne.

Et une heure après, nous déjeunions ensemble

dans cet immense hôtel inhabité de S..., dont nous étions les deux seuls voyageurs.

C'était la seconde fois qu'elle venait à Dieppe, la solitude et le bourgeoisisme de la plage l'avaient séduite... Elle en avait assez pendant dix mois de l'année des réceptions et des fêtes, du nom en vedette à la première page des grands journaux, de la représentation continuelle et des continuels hommages... Elle venait reposer ici deux mois par an et sa voix, et sa tête, et son cœur, car elle y venait aussi aimer un peu son fils, un fils déjà grand, depuis un an à Sainte-Barbe, et qu'elle n'avait que deux mois par année auprès d'elle, les deux mois des vacances, puisque le 15 octobre elle retournait là-bas... Sa mère et son fils étaient repartis de l'avant-veille, mais, ravie de la solitude, elle restait encore ici huit jours... Elle ne s'ennuyait pas,

au contraire, depuis qu'il n'y avait plus personne; mais la mer et toujours la mer, c'est un peu long... et ma venue la ravissait vraiment!... et c'était un charme de la voir et un enchantement de l'entendre... tandis qu'elle parlait avec cet abandon, la tête dans une main, le coude sur la table, égrenant de la main restée libre des grains de raisin noir dans son verre à champagne.

Un rayon de soleil, tombé on ne sait d'où sous ce ciel bas et terne, alluma tout à coup et la mer écumeuse et les falaises grises reluisantes de pluie... Ce fut un étincellement de verres sur la table et de gouttes d'eau à ses oreilles, où perlaient deux aigles de diamants.

— Si nous faisions un tour, me dit Zara Maucrine en se levant de table.

Et comme je la priais d'attendre la voiture commandée pour elle avant le déjeuner :

— Non, assez de voiture et assez de campagne,

donnez-moi votre bras et venez me montrer le port... Je ne me soucie qu'à moitié de m'y produire seule, bien que je ne sois pas précisément une femme timide, mais j'y fais toujours un peu émeute, et votre bras n'est pas à dédaigner.

Et le fait est qu'elle y faisait émeute avec ses coqs brodés et sa jolie tête impertinente sur ces vieux quais de Dieppe, où nous passâmes la journée au milieu des barils de harengs défoncés, de marins en surouët et des hommes du port, à regarder décharger des bateaux... Nous pataugions dans la boue... une boue puante et noire... empoisonnant le sel et la saumure, frôlés par des cabans goudronnés, des capotes en drap de gabelou et des culs de chariots surchargés de marée... A chaque angle des petites rues noires dévalant toutes sur le port, un flot montant de marayeurs nous bousculait au passage... et nous allions toujours, tous les deux, bravement, elle, amusée d'un rien, d'un passant, d'un

costume, de ce vieux retraité qui fumait sa bouffarde, de ce groupe de mousses s'engueulant et ferme auprès d'un cabaret, ravie dans tout ce va-et-vient; moi, charmé, profondément heureux et savourant d'autant plus dans la grossièreté du cadre le plaisir d'avoir à mon bras cette délicate entre les délicates, cette jolie femme affinée par tout le luxe et les mille élégances de la grande vie russe et d'une liaison royale.

Nous rentrâmes à l'hôtel enchantés l'un de l'autre.

— Je vous accorde une heure pour vous faire très beau, me dit-elle au bas de l'escalier, je vous donne à dîner ce soir. — Et comme j'objectais : — La soumission est de la politesse, c'est mon caprice, à moi, de vous avoir à ma table, vous trouvez-vous à plaindre, je suis la maîtresse ici, il me semble.

— Oh ! certainement, ici comme ailleurs et partout.

— Oh! partout, dit-elle, avec une nuance d'amertume, c'est à savoir; mais, nous bavardons, je n'ai plus qu'une heure à moi, à tout à l'heure. Et la voilà partie.

Décidément, le début s'annonçait bien, la partie s'engageait et d'une façon à faire espérer un franc succès, si ce n'est un triomphe. Des fleurs, il me fallait des fleurs; j'envoyai un garçon chez un pépiniériste, le seul qui eût des serres, tout au bout de la ville, laissai en bas mes ordres et montai passer mon habit.

Une surprise m'attendait au dîner... La table était dressée non pas dans la lugubre et vaste salle du matin, mais dans un cabinet tout tendu d'épais tapis persans et de hautes fourrures. Sur ce fond chaud, une main habile avait jeté, de place en place, des lés de peluche changeante de deux tons seulement, mais de deux tons exquis

et d'une harmonie charmante, gris argenté et rose chair... Le parquet, le plafond disparaissaient, obstrués de fourrures... Aux murs deux torchères rocaille d'argent mat à six branches, les cires allumées, répandant cette clarté laiteuse, opaline et si douce à la peau, qu'affectionnaient nos pères... Sur la table servie à la russe, avec le cordonnet de mousse et de fleurettes serpentant sur la nappe, deux nymphes de Clodion supportaient chacune un candélabre... les raisins et les fruits dans la charrette anglaise en filigrane d'or et s'étageant, sur un surtout d'argent, les quelques fleurs qu'on avait pu trouver, des gardénias et des anémones blanches... du Japon au cœur jaune... Adorablement blonde et poudrée dans une robe exquise, une robe blonde de la couleur de ses cheveux et qui la faisait nue, les épaules sorties et les bras haut gantés, cerclés de bracelets, Zara Maucrine attendait, souriante.

— En retard, disait-elle. Et comme je m'arrêtais ébahi devant tant de splendeurs :

— Ah! tout cet éclairage... Oh! ce n'est pas pour vous, rassurez-vous, mon cher. C'est un caprice à moi. Tous les soirs je dîne à la russe, en archiduchesse, et elle baissa la voix; cette grande salle, passe encore le matin, mais le soir... brrr... cela vous donne froid... J'emporte toujours avec moi ces tapis, ces étoffes et ce peu d'argenterie... et partout où je vais, vite un marteau, des clous, et voici un nid organisé... C'est beaucoup mieux à Pétersbourg... mais c'est toujours Pétersbourg un peu encore... et dame, à la mer comme à la guerre. Et puis, je ne puis vous recevoir qu'ici... Mais asseyons-nous, dit-elle en retirant ses gants, notre bisque va refroidir.

Que dirai-je de ce dîner, ces dîners-là ne se racontent pas, ils se mangent ou plutôt ils se

parlent, ils se jouent, ils se vivent surtout, hâtant, précipitant le dénouement du drame ou de la comédie... Si j'ai jamais été spirituel, éloquent, pressant, persuasif, ce fut à ce dîner-là, et pourtant, quand après les liqueurs, excité par cette atmosphère lourde, embaumée, capiteuse, où il y avait des senteurs de fleurs et de la chair de femme... un peu grisé de Corton et surtout de fatuité désirante et touchant à son but, je pris entre mes mains les bras nus de Maucrine, et écartant ses anneaux de diamants, les baisai lentement, gravement au-dessus du coude, appuyant un peu la pointe de mes dents dans cette chair ferme comme un beau fruit :

— Vous allez me gâter tout mon plaisir, me dit la cruelle créature en laissant tomber tout à coup, brusquement entre mon visage et son corsage offert, son grand éventail déployé de dentelles; pourquoi voulez-vous me faire repentir de vous avoir traité en ami, le Corton vous

a un peu monté à la tête, avouez-le. Et comme je me sentais pâlir, subitement dégrisé par le ton froid de cette parole tranchante : — Voyons franchement, reprenait-elle en s'éventant lentement les deux bouts de ses seins, vous n'êtes pas assez riche pour prétendre être subi, mon cher, pas assez beau pour être désiré, et trop intelligent pour espérer qu'une femme comme moi vous aime... D'abord, je n'ai jamais aimé personne... pas même le prince, surtout le prince, et pourtant il est le père de mon fils... Quels sont vos titres de candidature?... Parce que j'ai toujours été bonne fille avec vous? C'est si simple et surtout si commode, c'était là une raison, il me semble, de continuer à rester mon ami... Non, avouez-le, reprit-elle en s'adoucissant, on vous a parlé de quelques fantaisies que j'aurais eues là-bas, n'est-ce pas, mon ami... le peintre français, un officier aux gardes et même un moujik... Et vous vous êtes dit, puisque les

autres... pourquoi pas moi?... Et vous êtes venu, comme cela, sûr de votre fait... A la mer, isolée, m'ennuyant... cela devait marcher de soi-même... Quelle pitié!... Oui, mon cher, j'ai eu des fantaisies, pas beaucoup, car je puis les compter, et si je devais en avoir encore, vous seriez peut-être un des seuls avec qui je me laisserais aller à tenter cette épreuve... Mais mon dernier caprice m'a guérie à jamais de l'envie de recommencer... Si les sottes en amour vous dégoûtent parfois, vous, de nous autres femmes... les prétentieux et les poseurs nous guérissent singulièrement parfois de vous autres hommes... Oh! les raffinés, artistes ou mondains, les savants et les dilettanti en amour, à quelles grotesques déceptions ne s'exposent-ils pas, sans le savoir, les pauvres qu'ils sont tous!...

O l'amour!... O la gaffe éternelle!... Oui, franchement, si j'avais une fantaisie à passer, je préférerais encore le premier homme du peuple,

beau gars solide au torse large, bien animal et sans détour, à vous ou à tout autre de notre monde à nous... On sait au moins ce qui vous attend avec ces gens-là, sans compter qu'ils sont parfois aussi pleins d'agréables surprises que vous d'étranges déceptions.

Mais, on étouffe ici... Ouvrez donc la fenêtre... dit-elle en se levant. Et quand elle se fut accoudée à la barre d'appui, le front dans la rafale, en face de la mer, toute blanche dans le noir : Aidez-moi donc à mettre mes fourrures, et sans rancune, ajouta-t-elle en me tendant la main.

Et comme j'hésitais, un peu humilié :

— Je ne peux pourtant pas aimer tous ceux qui me le demandent, dit-elle avec son plus joli sourire. Avouez-le, mon ami, ce serait trop fatigant.

ESTHÉTICITÉ

(Scènes de la vie anglaise)

I

ESTHÉTICITÉ

(SCÈNES DE LA VIE ANGLAISE)

Comtesse Ida de Traiphaney,

Rue du Cirque, Paris.

Ma chère amie,

Que ne vous ai-je écoutée plus tôt ! Décidément, il n'y a que Londres, et Londres *for ever*. Il y a près de quinze ans que je n'ai goûté des joies aussi pures, depuis la chute du prince Arbel. Voilà trois semaines que je vis de cette vie anglaise que vous m'aviez tant vantée, mais pas encore assez, à mon sens, car depuis trois semaines j'ai seize ans. Le sang y est

d'abord d'une beauté!... les moindres soldats qu'on rencontre par les rues sont des Antinoüs en rupture de musée ; je ne parle pas des Horseguards ; dans les premiers temps de mon séjour, je faisais arrêter mon coupé devant les casernes : des carnations et des jambes... ! Je commence à m'y faire.

J'ai vu Ellen Tercy et Irving dans Shakspeare, d'une esthéticité tous les deux ! comme on dit ici : cette Ellen Tercy est un rêve, j'en suis folle ; j'ai déjà donné deux dîners d'une composition charmante. A mon premier, j'avais le prince et la princesse de Galles qui se sont fait excuser et m'ont envoyé, au lieu de leurs Highness, leur chambellan, lord Deshyre, tout ce qu'il y a de plus vieille roche, lequel m'a amené ses trois filles, trois adorables greenaway, que vous verrez chez moi l'hiver prochain, à Paris ; Ellen Tercy qui, jouant le soir à Covent-Garden, n'a pu venir et s'est fait rem-

placer par sa sœur, Jenny Tercy, une délicieuse Anglaise, qui dit la chansonnette française à ravir, comme Judic elle-même ; j'avais également Maudy Come, l'élève favori du peintre Burnes Jones, et miss Liliany, la cousine par alliance du peintre Walter Crâne : j'avais également le corps diplomatique et quelques professional beauties.

J'ai retrouvé ici lord et lady Longsdale, que vous avez rencontrés chez moi l'hiver dernier, à Paris ; ils n'ont su quelle fête me faire, m'ont présentée à tout leur cercle et m'ont été plus qu'utiles pour le lancement de mes invitations. Je les ai trouvés merveilleusement installés dans un petit hôtel Charles II, à deux pas d'Hyde-Park : lady Longsdale est toujours la délicieuse créature que vous savez ; elle m'a semblé plus blonde encore, elle est coiffée d'un rayon de soleil, et rose avec cela et des yeux d'un bleu, d'un bleu d'yeux d'enfant ; ah ces Anglaises !

c'est la sensationnal beauty de la season. Son appartement est le comble de l'archaïsme et de l'élégance, c'est l'exacte reproduction de celui de Sarah Jennings, la fameuse lady Churchill, qui fut depuis duchesse de Marlborough; ils sont très forts, ici, pour ces reconstitutions. Lady Longsdale reçoit ses visiteurs, blottie dans une chaise à porteurs en vernis Martin, une pièce de musée, tout enguirlandée de roses : ce qu'elle est jolie dans son petit meuble ! une fleur de Saxe dans une bonbonnière !!!

Quand je songe aux méchants bruits qu'on faisait courir à Paris sur ce jeune ménage et combien l'on m'a blâmée de les recevoir..; combien je m'applaudis de l'avoir fait aujourd'hui ! Ils se sont mis à ma disposition, m'ont ouvert toutes les portes et, grâce à un cousin éloigné de lord Longsdale, reporter au *Times*, les articles pleuvent sur moi, sur mes réceptions et dans *le Times, le Morning-Post, le New-York*

Hérald, le Daily-Telegraph, etc. ; je vous en envoie tout un paquet.

Enfin, j'ai gardé cette nouvelle pour la bonne bouche : grâce à lady Longsdale, je vais avoir, demain soir à ma table, le grand poète Isburne. Oui, ma chère, sir Algernon Isburne lui-même, le grand poète en personne, le chef de l'école esthétique anglaise, le Victor Hugo, la gloire contemporaine de la Grande-Bretagne! Songez, quelle gloire! je ne me possède plus et d'autant plus que c'est une faveur inespérée, tout à fait rare. Cet Isburne est des plus sauvages : l'aigle planant dans les nues ou retiré dans son aire. Il ne voit âme qui vive, ne va nulle part, qu'une ou deux fois par an dans quelques bals blancs, rien que des bals blancs, où il ne danse pas, comme bien vous pensez, mais où il regarde. Cet original n'aime que les jeunes filles, les rosebuds, les boutons de rose, comme on dit ici ; or, ma chère, nos rosebuds sont roses épanouies et, je

ne l'oublie pas, j'ai des petites filles en âge d'aller à ces white raouts! Heureusement lady Longsdale est la filleule et la préférée de ce vieux fou d'Isburne; on prétend même qu'elle lui est quelque chose de plus, mais je n'en veux rien savoir et n'en veux rien croire. J'ai été trouver lady Longsdale qui n'a rien à me refuser, et la chère petite femme m'a formellement promis, pour demain soir à ma table, la présence de son illustre parrainage.

Il viendra, oui, ma chère, il viendra et sachez qu'à Paris, l'an dernier, il a positivement refusé toute invitation; les miennes et celles des autres d'ailleurs.

Mes invités expédiés, je vous écrirai demain dans la nuit le dîner, l'impression produite, etc. On dit cet Isburne d'une étrange beauté.

Je vous aime et vous baise en colombine,

De Beaucontour.

Burlington, Hôtel Piccadilly.

Londres, ce vendredi.

Sir Algernon Isburne,

Covent-Street (London).

Mon cher parrain, il m'arrive une chose tout à fait épouvantable. La marquise Lydie de Beaucontour, qui nous a fait si bon accueil à Harry et à moi, ce dernier hiver à Paris, est depuis un mois à Londres, où elle vient passer la season. Je ne sais par qui et comment elle a entendu parler de vous (car il est peu probable qu'elle ait lu vos œuvres). Toujours est-il qu'elle s'est toquée du poète, que vous êtes, et s'est mis en tête de vous avoir à dîner demain : vous avez dû recevoir une lettre d'elle à cette intention ; elle a même dû se recommander ou d'Harry ou de moi. Enfin, comme on vous sait le sauvage des sauvages, elle vient de venir me relancer, elle-même, à domicile, et m'a

mise au pied du mur, m'adjurant d'employer toute l'influence que je n'ai pas, et qu'on me prête auprès de vous, pour vous décider à paraître à ce dîner ; elle y tient absolument. C'est une excellente femme, un peu extravagante, un peu en dehors, quelque peu coquette, très hospitalière, la meilleure âme au demeurant. Vous me désobligeriez extrêmement en ne venant pas à ce dîner, c'est un véritable service à nous rendre : la marquise nous a fortement obligés Harry et moi durant notre séjour à Paris. Vous ne serez pas forcé d'être aimable, cela vous ressemblera davantage.

Suis-je toujours votre aimée et jolie

KATE EALSIE, Longsdale ?

Londres, ce vendredi.

Lady Longsdale, en son hôtel,

Regent-Street (London).

Ma chère enfant,

C'est vous qui avez parlé de moi à la marquise et Dieu sait en quels termes! Merci pour tout le ridicule dont vous allez me couvrir. Je connais, de longue date, votre marquise de Beaucontour : cette vieille folle m'a fait à Paris mille et une avances que j'ai toujours éludées avec la prudence du serpent et la sagesse du hibou. Son ambition est de réunir aujourd'hui toutes les soi-disant célébrités contemporaines à sa table, après avoir rassemblé jadis toutes celles d'il y a trente ans dans son boudoir : elles sont comme cela quatre ou cinq chevronnées à Paris, chez qui la littérature a tout remplacé: galanterie,

hommages, soupirants et... le reste. La dévotion et l'amour des poètes, voilà l'avenir de ces vieilles cythères ! Quand l'homme les abandonne, la poésie leur reste avec l'amour de Dieu. Je n'irai pas combler les vides de cette belle âme : d'abord je n'ai pas la moustache blonde, ni l'œil tout de langueur, ni la chevelure en crinière que ces sortes de femmes aiment surtout chez les jeunes poètes.

Avez-vous dit à votre marquise que j'ai des cheveux gris et près de soixante ans ? dites-le-lui, elle me décommandera, j'en suis sûr.

Je vous en veux mortellement et vous n'êtes presque plus l'aimée et la jolie Kate Ealsie

de votre vieille bête d'amoureux,

ISBURNE.

Londres, ce vendredi.

TÉLÉGRAMMES.

Lady Longsdale à sir Algernon Isburne. — Vous voulez donc me brouiller avec la marquise ?

Sir Algernon Isburne à lady Longsdale. — C'est mon plus vif désir, mais je suis trop égoïste pour avoir le courage de le faire. Vous me bouderiez au moins pendant huit jours.

De la même au même. — Il n'y a pas moyen de correspondre avec vous, je serai chez vous à trois heures.

Du même à la même. — Inutile, prenez le téléphone (sonnerie). Y êtes-vous ?

PAR TÉLÉPHONE.

Sir Algernon et lady Kate.

LADY KATE. — Oui.

SIR ALGERNON. — Pourquoi n'emmenez-vous

pas Saynore? Il n'a aucun talent, mais il se dit mon élève et récite ses vers dans les thés d'esthetic ladies, de plus il a des yeux superbes et une toison de poète français. Il se fera un plaisir de vous accompagner en mon lieu et place chez votre marquise; il adore se produire, sans compter qu'il est beau comme un dieu grec, et tout à fait ridicule. Votre Beaucontour lui trouvera du génie. Dois-je vous envoyer le Saynore? Il est quelque peu féru de Votre Grâce, vous en ferez ce que vous voudrez.

LADY KATE. — Êtes-vous fou, ou voulez-vous me rendre folle?

SIR ALGERNON. — Je ne reviens jamais sur ce qui est déjà fait. Prenez-vous Saynore, oui ou non? Il a sa soirée de demain prise à l'Aquarium, où il doit réciter son grand poème de Narcissus and Cléopatra. C'est un grand sacrifice qu'il vous ferait.

LADY KATE. — Votre Saynore est un grotesque.

SIR ALGERNON. — Vous l'aurais-je proposé sans cela ?

LADY KATE. — Je vous déteste.

SIR ALGERNON. — Ingrate, Saynore attend votre décision (silence de dix minutes, sonnerie).

LADY KATE. — Au cas où l'on produirait Saynore, l'autorisez-vous à paraître sous votre nom?

SIR ALGERNON. — Est-ce indispensable ?

LADY KATE. — Plus qu'indispensable, nécessaire.

SIR ALGERNON. — Combien Harry doit-il à la marquise?

LADY KATE. — Harry avoue soixante mille francs.

SIR ALGERNON. — Je ne les ai pas. Prenez mon nom.

LADY KATE. — Vous êtes un ange sauveur. Saynore a-t-il un habit noir ?

SIR ALGERNON. — Saynore ne met jamais d'habit noir, vous le savez.

LADY KATE. — Pas d'habit noir! Comment comptez-vous l'envoyer ?

SIR ALGERNON. — Comme vous l'avez toujours vu, en poète, collant, justaucorps de velours, en troubadour sujet de pendule : tout son talent est dans son costume; il y tient.

LADY KATE. — Impossible, la marquise en mourrait.

SIR ALGERNON. — Qu'elle meure donc et nous délivre de ce téléphone!

LADY KATE. — Si je persuadais à la marquise de donner son dîner de demain costumé, le troubadour de Saynore passerait peut-être inaperçu.

SIR ALGERNON. — Persuadez; mais Saynore passant inaperçu quelque part me paraît être une douce hypothèse!

(Après un assez long silence, sonnerie du téléphone.)

SIR ALGERNON. — Saynore demande si, en cas d'esthétique enthousiasme, la marquise Lydie

serait femme à faire les frais d'une édition?

LADY KATE. — La marquise est très généreuse.

SIR ALGERNON. — Comptez pour demain soir sur Saynore en habit noir.

Dimanche, 1 heure du matin, Londres.
Piccadilly, Burlington-Hôtel.

Comtesse Ida de Traiphaney,

Rue du Cirque, Paris.

Ah! ma chère amie, ces poètes et surtout ces poètes anglais! Quelle âme, quelle élévation, quelle délicatesse! Je nage dans la joie la plus pure. D'abord mon dîner : triomphe sur toute la ligne ; jolies femmes, célébrités, lord et lady Longsdale, lord Deshyre, ses trois filles, Maudy Come, miss Liliany, Jenny Tercy, le corps diplomatique.

Nous étions tous au salon quand on annonça: Sir Algernon Isburne!...tout le monde se lève. Un jeune homme, ma chère, et ce jeune homme est le parrain de lady Longsdale, ces Anglais sont étonnants... et un costume ! Habit de velours noir, culotte courte, gilet de moire blanche, lys à la boutonnière et tout cela d'un collant... ! j'en ai eu comme un coup : j'ai cru voir entrer le docteur Miracle, Taskin dans les *Contes d'Hoffmann*; mais quand j'ai vu la tête, ah ! la tête, ma chère ! la chevelure de Richepin sur le visage de Damala imberbe ! Il m'a fait trois profonds saluts et est allé s'asseoir près de lady Longsdale. Mes invités n'en croyaient pas leurs yeux : sir Algernon Isburne chez moi, chez une Française, dans un dîner qui n'était pas de rosebuds!.. la stupeur était peinte sur tous les visages.

Pendant le dîner, le poète a été soucieux.

Mais une fois au salon, après les liqueurs, à

la requête de lady Longsdale, qui a bien voulu joindre ses prières aux miennes, il a daigné nous dire quelques vers... quelle poésie ! il n'est question que de perversités mystiques, d'énervements lents, d'ardeurs inassouvies, de chastes infamies, de corruptions tristes et de caresses étranges !

Neigez, lys, saignez, roses mystiques !
Dans l'or des couchants extatiques,
Saignez, rouges virginités !
Saignez et pleurez les cantiques
Des troublantes Perversités.

Cette poésie est-elle assez la nôtre ! Ah ! Paul Bourget est bien pâle auprès de tels poètes. Après cette poésie, le grand homme a bien voulu prendre mon bras et comme je m'extasiais et le complimentais sur son talent plus que génial, primordial, comme on dit ici, lui m'arrêtant devant une vasque débordant de lys,—j'en avais

fait mettre partout à son intention, le lys est la fleur esthétique.

« Par pitié, faites donc donner un peu d'eau à ce lys, me dit-il tout simplement ; il est bien fatigué. » Il ne dit que cela, mais avec un de ces regards ! J'avais tout compris.

O délicatesse d'une âme de poète ! Ce lys, c'était lui, ce peu d'eau imploré, c'était un rien, que sais-je, un regard favorable ! Il n'y a que ces esthétiques pour envelopper un aveu dans un si chaste et si touchant symbole !

« Par pitié, faites donc donner un peu d'eau à ce lys, il est bien fatigué ! » Là-dessus il a porté ma main jusqu'à ses lèvres et a pris congé de Ma Grâce, en sollicitant l'honneur de me revoir, ce qu'on n'a pu lui refuser !

Oh ! cet Isburne ! quelle étrange beauté ! Tout est étrange en lui. Je l'avais pressenti ainsi ; mieux, quand il est entré dans mon salon, avant

qu'on nous eût jeté son nom, divination du cœur, je l'avais reconnu !

Nouveaux détails à sa prochaine visite.

Votre tout heureuse,

BEAUCONTOUR.

Ce dimanche matin, Londres.

Sir Algernon Isburne,

Covent-Street (London).

Mon cher parrain, vous êtes décidément un grand sage. Vous seriez venu chez la marquise, que certainement vous n'y auriez pas obtenu le succès de Saynore. Non seulement la marquise a été ravie, enthousiasmée de sa personne, mais mieux, elle vous a reconnu.

Décidément, il n'y a que la foi qui sauve.

K. LONGSDALE.

Londres, ce dimanche soir.

Lady Longsdale,

Regent-Street (London).

Ma chère enfant,

Il y a mieux que la foi, il y a le désir de croire.

Lisez plutôt cette lettre de Saynore, reçue au moment de me mettre à table.

« *Sir Algernon Isburne,*

« Covent-Street (London).

« Cher Maître,

« La marquise de Beaucontour, chez laquelle pour vous faire plaisir je me suis laissé présenter hier sous votre nom, me propose de m'emmener avec elle en Écosse, pour lui faire voir les lacs

et la montagne et lui traduire, entre temps, les poètes anglais : Macpherson, Rosetti et Shelley.

« Dois-je accepter et ne voyez-vous rien là qui puisse vous compromettre, vous, et l'école esthétique anglaise dont vous êtes le chef ?

« J'attends, prêt à m'y soumettre, votre auguste décision.

« Votre dévoué,

« WILLIAMS SAYNORE.

« P.-S. — Un jeune poète français visite en ce moment Florence et le Nord de l'Italie avec deux jeunes filles de notre aristocratie anglaise : ne puis-je faire à la rigueur avec nne grande dame française, ce qu'un confrère d'outre-Manche accomplit avec une noble famille de notre nationalité ? »

A quoi j'ai répondu :

« Mon cher enfant, partez, il n'y a plus de foi que chez les dames françaises. »

C'est un voyage évangélique; quant à vous, ma chère enfant, que cela vous soit une leçon. Dorénavant, restez à Londres et surtout n'empruntez plus.

Votre vieil ami,

ISBURNE.

Pour copie conforme :

JEAN LORRAIN.

Mars 1885.

TABLE DES MATIÈRES

TABLE DES MATIÈRES

	Pages.
TRÈS RUSSE. Première partie	5
— Deuxième partie	89
— Troisième partie	181
HOLLY RODAYS	239
A LA MER	279
ESTHÉTICITÉ	295

3554. — ABBEVILLE, TYP. ET STÉR. A. RETAUX. — 1886.

This book should be returned to the Library on or before the last date stamped below.

A fine is incurred by retaining it beyond the specified time.

Please return promptly.

JAN --H

35/751

CANCELLED